

LA CONCEPTION DU BONHEUR DANS L'ŒUVRE  
D'EMILIE DU CHÂTELET ET DE SOPHIE DE CONDORCET

Betül GÜRZEL

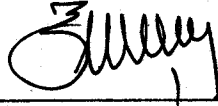
Université Hacettepe  
Institut des Sciences Sociales  
Département de la Langue et Littérature Françaises

Thèse de Maîtrise

Ankara, 2008

## KABUL VE ONAY

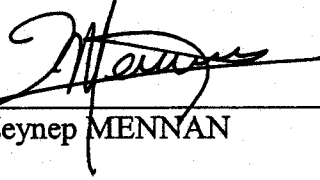
Betül GÜRZEL tarafından hazırlanan "La conception du bonheur dans l'œuvre d'Emilie du Châtelet et de Sophie de Condorcet" başlıklı bu çalışma, 23 Ocak, 2008 tarihinde yapılan savunma sınavı sonucunda başarılı bulunarak jürimiz tarafından Fransız Edebiyatı – Karşılaştırmalı Edebiyat tezi olarak kabul edilmiştir.



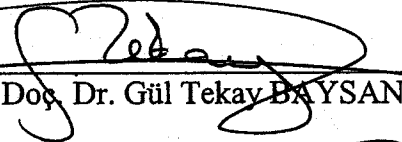
Prof. Dr. Zeynel KIRAN (Başkan)



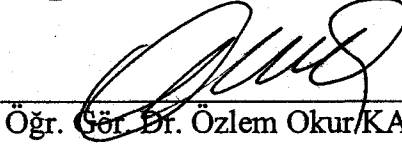
Prof. Dr. Jale ERLAT (Danışman)



Prof. Dr. Zeynep MENNAN



Doç. Dr. Gül Tekay BAYSAN



Öğr. Gör. Dr. Özlem Okur/KASAP

Yukarıdaki imzaların adı geçen öğretim üyelerine ait olduğunu onaylarım.

Prof. Dr. İrfan ÇAKIN

Enstitü Müdürü

## BİLDİRİM

Hazırladığım tezin tamamen kendi çalışmam olduğunu ve her alıntıya kaynak gösterdiğimi taahhüt eder, tezimin kağıt ve elektronik kopyalarının Hacettepe Üniversitesi Sosyal Bilimler Enstitüsü arşivlerinde aşağıda belirttiğim koşullarda saklanmasına izin verdiğimi onaylarım:

- Tezimin/Raporumun tamamı her yerden erişime açılabilir.
- Tezim/Raporum sadece Hacettepe Üniversitesi yerleşkelerinden erişime açılabilir.
- Tezimin/Raporumun 2 yıl süreyle erişime açılmasını istemiyorum. Bu sürenin sonunda uzatma için başvuruda bulunmadığım takdirde, tezimin/raporumun tamamı her yerden erişime açılabilir.

23 . 01 . 2008

  
Betül GÜRZEL

**A maman, Mnire Aydın GÜRZEL  
& Selver ami et confident**

## **REMERCIEMENT**

Je voudrais exprimer toute ma gratitude envers Prof. Dr. Jale ERLAT, professeur titulaire au Département de la langue et littérature françaises de l'Université Hacettepe, sans qui cette thèse n'existerait pas. C'est à elle que revient l'idée même de l'ouvrage, elle qui a eu l'amabilité de vouloir diriger cette thèse et qui m'a beaucoup aidé par son soutien, ses suggestions et ses contributions fructueuses.

Je tiens à remercier Prof. Dr. Kemal ÖZMEN, Prof. Dr. Ekrem AKSOY, Dr. Arzu KUNT, Dr. Mehmet ALKAN, doctorante Songül ARSLAN sans oublier İrem Tazegül KÜÇÜK, tous ceux ou celles qui m'ont protégé contre les maux et qui n'ont jamais cessé de me croire.

Je tiens à remercier Prof. Dr. Zeynel KIRAN, et Prof. Dr. Zeynep MENNAN, membres du Comité de thèse qui m'ont bien guidé lors de cette soutenance par leurs critiques révélatrices et Dr. Özlem Okur KASAP et Dr. Gül Tekay BAYSAN de leurs remarques précieuses et soutien(s) moraux.

Je tiens à remercier aussi ma tante Nihal DEMİRELİ, qui m'a donné son soutien durant ces trois ans et à ma sœur, Aylin GÜRZEL, sans oublier mon médecin, Prof. Dr. Timur GÜRGAN sans qui je n'aurai jamais pu retrouver ma santé.

Je réserve ma plus grande gratitude envers l'homme le plus important de ma vie, Selver, lui, qui a été et qui est toujours, mon ami et confident, mon plus grand amour, et qui a été mon plus grand soutien pendant cette étape assez difficile et douloureuse car sans lui, cette thèse n'aurait jamais pu trouver la lumière. Je n'oublie pas et, je n'oublierai jamais, qu'en des périodes noires où je désespérais des livres, il ne voulut bien ne pas désespérer de moi. Merci mon cœur.

## ÖZET

GÜRZEL, Betül. *La Conception du bonheur dans l' œuvre d'Emilie du Châtelet et de Sophie de Condorcet* , Fransız Edebiyatı – Karşılaştırmalı Edebiyat Tezi, Ankara, 2008.

Bu çalışmamızda XVIII. yüzyıldaki mutluluk anlayışını dönemi içerisinde araştırıp incelemeyi hedefledik. Yüzyılın ilk yarısında yaşamış Emilie du Châtelet, ve yine aynı yüzyılın sonlarında yaşamış Sophie de Condorcet'in mutluluk kavramı üzerine kaleme aldıkları yazılarında, mutluluk ve sempati temalarını incelediğimizde, benzeşen özellikler yakalamakla birlikte değişken birçok olguya rastladık. Robert Mauzi'ye göre « mutluluğun yüzyılı » olan bu dönemde, bu temaların irdelenmiş olması ve günümüzde hâlâ geçerliliğini koruması, evrenselliği, bizi insanlığa yarar sağlayabilecek birçok düşünceyle karşılaştırmıştır.

Bu iki Fransız kadın yazarın ilgimizi çekmesinin başlıca nedeni, kadın olmaları, XVIII. yüzyıl Fransız tarihine bizzat tanıklık etmeleri, aldıkları aydın ve ayrıcalıklı eğitim ve zekâları sayesinde özellikle Voltaire ve Condorcet'ye fazlasıyla destek ve fikir vermeleri ve belli yapılanmalar esnasında söz sahibi olmalarıdır. Fransız Devrimi öncesi ve sonrasına tanık olan bu yazarlar kendi dönemleri içindeki mutluluğu sorgulamış, bir yanıt bulmaya çalışmışlardır.

Emilie du Châtelet, bireysel mutluluk üzerine görüşlerini yayımlatma düşüncesini taşımaksızın, *Disours sur le Bonheur* (1747) adlı kısa yapıtında kaleme alıp sorgulamıştır. İnsanın mutlu olabilmesi için çalışması gerektiğini ve ancak çalışma sayesinde bulunduğu dünyadan farklı bir evrene geçip farklı konularla en az erkekler kadar bilgilenip en az onlar kadar söz sahibi olabileceklerini savunmuştur. Bunun yanısıra aşk, hayal gücü, bahis oyunları ve yaşlılık temalarını işlemiş ve mutluluk arayışını sürdürmüştür.

Öte yandan Fransız Devrimi'nin öncülerinden ve tanıklarından olan Sophie de Condorcet, toplumsal mutluluk sorununu, İngiliz yazar Adam Smith'in *Theorie des sentiments moraux* (1759) adlı eserini çevirirken kendi duygu ve düşüncelerini sekiz

mektup biçiminde kaleme almıştır. *Lettres sur la Sympathie* (1798) adlı yapıtında, devletin işleyişi, yasalar, eğitim sistemi ve insanlar arasındaki eşitsizliğin nasıl engellenebileceğini okuyucuya açıklamıştır.

Sadece soylu kesime hitap eden Emilie'nin *Mutluluk Üzerine Söylev*'ine karşın Sophie'nin *Sempati Üzerine Mektuplar*'ı her kesimden ve renkten insanlara hitap etmektedir. Bu karşılaştırmalı çalışmanın, iki farklı dünya görüşünü inceleyip, kendi mutluluğumuzu arama serüvenimizde bizlere ışık tutacağını ummaktayız.

### **Anahtar Sözcükler**

Aydınlanma Çağı, Mutluluk, Sempati, Emilie du Châtelet, Sophie de Condorcet, Adam Smith, Voltaire, Condorcet, çalışma aşkı, eşitlik.

## RESUME

GÜRZEL, Betül. *La Conception du bonheur dans l'œuvre d'Emilie du Châtelet et de Sophie de Condorcet*, Littérature Française – Thèse de Littérature Comparée, Ankara, 2008.

Dans cette thèse, nous envisageons de faire une recherche sur la conception du bonheur au XVIIIe siècle. Emilie du Châtelet, dans la première moitié et Sophie de Condorcet, dans la deuxième moitié du siècle, l'ont traitée. Nous avons observé que ces écrivaines, qui ont abordé bonheur et sympathie, portaient des opinions opposées. Leurs récits de bonheur, comme s'exprime Mauzi, sont toujours valables de nos jours. C'est pourquoi, nous pensons que cette recherche pourrait servir au bien-être de tous les hommes.

Leur éducation privilégiée, leur courage de défendre leurs idées sans avoir peur, en même temps que leurs relations intimes avec Voltaire et Condorcet les rendent exceptionnelles. Elles ont questionné le bonheur de leur temps et essayé de trouver une réponse à ce problème.

Emilie du Châtelet, a rédigé, en 1747, ses pensées dans son *Discours sur le bonheur* pour son plaisir. Elle a soutenu que l'étude était essentielle pour trouver le bonheur et que ceci était encore plus nécessaire aux femmes qu'aux hommes, car elles n'avaient pas d'autres moyens pour satisfaire leur besoin de trouver la gloire. Elle a traité le thème du bonheur dans l'amour, l'imagination, le jeu du hasard et la vieillesse.

Sophie de Condorcet, défenseur et témoin de la Révolution Française, a évoqué le thème du bonheur social en traduisant l'œuvre d'Adam Smith, écrivain anglais de *Theorie des sentiments moraux* (1759), en ajoutant ses propres pensées et sentiments en huit lettres. Dans ses *Lettres sur la Sympathie* (1798), elle a évoqué la fonction du gouvernement, les lois, les institutions sociales, la justice et l'inégalité parmi les hommes.



Alors qu'Emilie s'adresse à l'aristocratie dans son *Discours*, Sophie, elle, s'adresse à toutes les classes sociales dans ses *Lettres*. Nous espérons que ce travail comparé sera un guide dans notre aventure pour être heureux.

### **Mots clés**

Le Siècle des Lumières, le bonheur, la sympathie, Emilie du Châtelet, Sophie de Condorcet, Adam Smith, Voltaire, Condorcet, l'amour de l'étude, l'égalité.

## TABLE DES MATIERES

<b>INTRODUCTION</b>		1
<b>PREMIER CHAPITRE</b>		5
1. Deux concepts moteurs au XVIIIe siècle: bonheur et sympathie		5
1.1. Bonheur		5
1.2. Sympathie		16
<b>DEUXIEME CHAPITRE</b>		22
2. Deux écrivaines témoins de leurs époques		22
2.1. Emilie du Châtelet et l'existence d'une ambitieuse		22
2.2. Sophie de Condorcet et l'existence d'une révolutionnaire		36
<b>TROISIEME CHAPITRE</b>		49
3. Deux récits miroirs de leur temps		49
3.1. <i>Discours sur le bonheur</i> : Un récit du bonheur individuel		49
3.2. <i>Lettres sur la sympathie</i> : Un récit du bonheur collectif		66
3.3. Deux écrivaines : pensées ressemblantes et divergentes		96
<b>CONCLUSION</b>		100
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>		104

## INTRODUCTION

Des origines à l'époque actuelle, le bonheur est une question qui ne cesse de préoccuper l'esprit de l'homme. A l'Antiquité, loin de l'influence des livres sacrés et plus proches de la nature, les hommes suscitérent plus facilement l'idée d'un bonheur terrestre. Mais avec l'apparition des livres sacrés, et surtout sous l'influence de l'Eglise en Occident, la femme fut considérée comme source de tout mal. Etant donné que la condition de la femme ne peut pas faire abstraction de celle de l'homme, l'idée du bonheur intéresse non seulement les femmes mais aussi les hommes. Ces derniers, plus privilégiés que les femmes à toutes les époques, surtout plus instruits et plus libres, prennent en main la plume pour présenter et discuter la question. Au Moyen Age, ce sont les clercs soucieux en principe d'éviter le contact avec le sexe faible, qui parlent des femmes. Mais serait-il possible de parler du bonheur de l'homme (le terme homme désigne non seulement le mâle mais aussi le genre humain composé de deux sexes), si l'on considère la femme comme un être inférieur dont il faut se méfier, car descendante d'Eve, elle incite au péché et au crime? Parler du bonheur humain est une entreprise difficile, même à notre époque, où l'égalité des sexes est recherchée et même atteinte dans les pays industrialisés.

Cette question difficile à aborder a attiré quand même l'intérêt d'un grand nombre de penseurs des époques anciennes, dont l'un des plus sages fut Montaigne. Ses *Essais*, comme il nous le dit, sont le journal de l'homme à la recherche de la sagesse et par là, du bonheur. Il commence son aventure philosophique par la connaissance de soi, son livre est donc l'essai des facultés naturelles, c'est-à-dire, des possibilités physiques et morales, qui sont en lui. Pour être heureux, ce sage du XVI<sup>e</sup> siècle, cherche à résoudre le problème du bonheur en déterminant son attitude devant la mort d'abord et en organisant ensuite sa vie. Cette sagesse de Montaigne devant une réalité comme la mort qui fait peur, qui menace le bonheur de l'homme sera notre guide lorsqu'on essaie de commenter la prise de position d'Emilie du Châtelet et Sophie de Condorcet devant le problème du bonheur.

Ce n'est qu'au XVIIe siècle que nous remarquons deux femmes auteurs, Madame de Sévigné et Madame de La Fayette, qui, malgré leur bonne réputation et l'estime qu'elles ont eue dans leur milieu aristocrate et littéraire; cependant elles n'ont pas osé signer leurs oeuvres. L'une qui brillait dans le domaine épistolaire et l'autre dans le domaine romanesque en donnant un chef-d'oeuvre du genre, ont eu peur d'être ridiculisées ou de perdre leur bonne réputation. Avec cette méfiance de la part même des femmes aristocrates, peut-on parler du bonheur?

Au siècle des Lumières, on constate que le peuple français se détache de ses rois, qui, avec leurs erreurs répétées et leurs dépenses excessives, deviennent impopulaires. A cette époque, où les penseurs commencent à s'interroger si la monarchie est le bon régime politique pour la France, il existe aussi une méfiance vis-à-vis de l'Eglise qui, avec ses oppressions exercées sur les protestants, finit par engendrer la révolte des consciences. On devient donc plus rationnel; on ne s'occupe pas seulement du bonheur d'un individu, comme l'avaient fait les moralistes du XVIIe siècle, mais aussi celui des individus, qui, tous ensemble, constituent la société.

Parmi de nombreux traités sur le bonheur, nous envisageons, dans cette recherche, d'étudier deux écrits rédigés par deux femmes auteurs, Emilie du Châtelet et Sophie de Condorcet. La première, avec son court récit, *Discours sur le bonheur*, nous a donné l'un des meilleurs textes rédigés sur le bonheur individuel et la deuxième, avec son écrit qui a complété et commenté la *Théorie des sentiments moraux* d'Adam Smith, écrivain britannique du XVIIIe siècle, nous a présenté le dernier traité sur le bonheur collectif.

Pour mener à bien cette recherche, nous allons utiliser, bien évidemment, la méthode thématique.<sup>1</sup> Nous serons donc à la recherche de certains mots-clés dans le cadre des deux notions essentielles qui font l'objet de cette étude: le bonheur et la sympathie. Pour ce qui est du thème du «bonheur», Madame du Châtelet nous guidera vers d'autres thèmes qui, selon elle, sont importants pour la satisfaction et le contentement de l'homme, tels «la santé», «le jeu au hasard», «la passion amoureuse», le «plaisir de l'étude» qui, chacun à sa manière, contribuent au bien-être de l'individu. En ce qui

---

<sup>1</sup> <http://www.revue-texto.net/Parutions/Analyse-thematique/Erlich.pdf>

concerne la «sympathie», Sophie de Condorcet, dans ses *Lettres* adressées à son cher époux défunt. Condorcet, nous amène à d'autres thèmes tantôt voisins tantôt résultant de la sympathie, dont certains sont «la sensibilité», «la vertu», «la douleur», «la peine», «l'amour-propre», «la justice», «les lois» qui sont, en fait, beaucoup plus nombreux que ceux évoqués par Madame du Châtelet dans son *Discours*. Vu le contenu et le genre de notre recherche, nous pensons que cette méthode, toute seule, ne suffira pas à accomplir ce travail; nous allons donc faire l'usage de la méthode historique<sup>2</sup> qui nous permettra d'établir les faits historiques en vue d'enrichir l'interprétation d'une période et de la comprendre. Elle nous aidera aussi à présenter les biographies de nos écrivaines et, par là, à établir des liens entre l'oeuvre et son auteur. Une autre méthode, celle de littérature comparée<sup>3</sup> nous permettra de distinguer les notions de comparaison, et de mettre en relief des thèmes et des motifs qui relient les différentes oeuvres rédigées à différentes époques, entre elles. Cette dernière sera indispensable pour approfondir et compléter notre recherche.

Cette thèse se constitue de trois chapitres: dans le premier, nous allons aborder le problème du bonheur au XVIIIe siècle dans divers domaines du savoir comme la philosophie, la religion, les sciences positives, etc. Dans le deuxième, étant donné qu'un concept comme le bonheur ne peut pas être considéré sans avoir des renseignements concernant la vie privée et les activités culturelles des écrivaines en questions, nous allons présenter brièvement l'existence intellectuelle et affective de Mesdames du Châtelet et de Condorcet. En pensant qu'il ne serait pas possible de commenter leurs textes sans établir des liens entre leurs existences, les époques où elles ont vécu et leurs oeuvres, dans le troisième chapitre, nous allons analyser leurs textes, tout en mettant l'accent sur les conditions politiques et les particularités de leur vie privée ayant joué un rôle dans la rédaction de leurs récits. Nous allons observer les divers messages donnés par ces écrivaines, interpréter les peu de ressemblances et de nombreuses divergences existant dans leurs textes sur le bonheur.

---

<sup>2</sup> <http://membres.lycos.fr/catherinejolin/methode.html>

<sup>3</sup> Voir, F. Claudon et Karen Haddad-Wotling *Précis de littérature comparée : Théories et méthodes de l'approche comparative* Coll. Le Livre de Poche, Paris, 2007, et voir aussi Gürsel Aytaç, *Karşılaştırmalı Edebiyat Bilimi*, Say Yayınları, Ankara, 2005

Nous espérons que ce modeste travail sera une porte ouverte à d'autres recherches plus approfondies et détaillées.

## PREMIER CHAPITRE

### 1. DEUX CONCEPTS MOTEURS AU XVIII<sup>e</sup> SIECLE: BONHEUR ET SYMPATHIE

Les concepts dominants du XVIII<sup>e</sup> siècle furent la raison, l'expérimentation scientifique, le progrès, la tolérance religieuse et sociale, la civilisation, l'antimilitarisme, etc. Ceux qui concernèrent le plus directement l'homme et son bien-être dans sa vie privée et sa vie en société furent sans conteste, le bonheur et la sympathie. Dans les sous-chapitres suivants nous envisageons de définir les significations de ces deux concepts qui constitueront les thèmes principaux de cette recherche.

#### 1.1. Bonheur

Comme dans tous les temps, le bonheur fut une obsession universelle au XVIII<sup>e</sup> siècle, d'où l'abondance des réflexions philosophiques sur la félicité des individus et des peuples. Seules importent désormais les valeurs qui contribuent au bonheur dont la recherche forme le thème favori des écrivains et des penseurs. Rêveries, évasions abondent non seulement en France mais aussi dans d'autres pays européens. Collèges, salons, théâtres, sociétés rivalisent dans cette recherche du bonheur. Fermant les yeux aux maux de l'humanité, les intellectuels de l'Europe se réfugient dans l'optimisme. Selon les rationaux du XVIII<sup>e</sup> siècle, il s'agit avant tout d'un bonheur terrestre devant lequel s'abolit toute convoitise de l'absolu. La philosophie s'occupe des méthodes pour la recherche des moyens du bonheur, lequel devient un droit dont l'idée se substitue à celle du devoir. Réaction de l'esprit nouveau qui dénonce la vanité des valeurs jusqu'alors maîtresses de la vie, et se réclame de la raison, des lumières, de la philosophie.<sup>4</sup>

---

<sup>4</sup> [http://classiques.uqac.ca/classiques/hazard\\_paul/pensee\\_europe\\_au\\_18e\\_siecle/pensee\\_europe\\_tdm.html](http://classiques.uqac.ca/classiques/hazard_paul/pensee_europe_au_18e_siecle/pensee_europe_tdm.html)

Le XVIIIe siècle est appelé, par excellence, le « siècle philosophique ». Ce qualificatif avait déjà été adopté par les hommes du XVIIIe siècle qui avaient pris conscience de la place importante que cette époque accordait à la philosophie. Le « parti philosophique » est à la base de ce que René Pomeau a nommé « L'Europe des Lumières ». Il a eu comme idéals le progrès et la raison: une société d'honnêtes gens a vécu dans la croyance qu'il existait une patrie unique des Lumières et que de cette patrie on bannirait la guerre, l'injustice, l'intolérance et le malheur ennemis de l'homme, de la civilisation et du bonheur humain.

Dans l'ensemble des Lumières, il y a eu des courants et des idées forces qui se sont manifestés dans certains domaines: dans le domaine de la religion, comme nous le dit, Goulemot, « Tout est soumis au jugement de la raison et de l'histoire. D'où un scepticisme généralisé et une très violente dénonciation de la métaphysique et de la « théologie ».<sup>5</sup> Nous devons ici signaler l'influence de Descartes et de son doute méthodique. Bien que Descartes ait demandé l'application de sa méthode aux sciences positives seulement, et non à la religion et à la politique, il était impossible d'empêcher les critiques de l'appliquer à toutes sortes de sujets et de domaines. C'est ainsi que l'histoire et les religions ont été soumises à un rigoureux examen et ont reçu les coups durs de la critique guidée par la raison. On a ainsi commencé à douter des historiens anciens. Des érudits comme Etienne Baluze, Montfaucon, Spinoza, Bayle et Fontenelle ont tenté de refaire l'histoire du passé avec plus de certitude. L'effort de Fontenelle de faire l'histoire de l'histoire a été important et mérite d'être signalé. Dès 1670, Spinoza, dans son *Traité théologico-politique*, a attaqué au nom de la raison, les croyances traditionnelles et a soumis *l'Écriture Sainte* à l'examen critique et discuté l'authenticité des livres bibliques. Il a considéré toutes les religions comme des phénomènes historiques relatifs à une époque. Le doute méthodique de Descartes et sa philosophie cartésienne nécessaires à une pensée claire et juste, a servi à dénoncer la métaphysique, ce qui explique le caractère antireligieux du XVIIIe siècle.

Dans le domaine de la politique, Montesquieu fonde dans *L'Esprit des Lois* (1748) la science politique et propose une nouvelle théorie de la loi selon laquelle les lois ne dépendent pas des caprices d'un souverain, mais dérivent de la nature des choses

---

<sup>5</sup> Goulemot, *La littérature des lumières en toutes lettres*, Paris, Bordas, 1989, pp. 61,62



comme le climat, la géographie, l'histoire, la religion, l'économie, les beaux-arts, c'est-à-dire, des réalités concrètes qui varient d'après les pays. Partant de la définition des lois, il finit par exposer plusieurs sortes de régimes politiques tels le despotisme, la monarchie, l'aristocratie et la république et essaie de décider lequel serait bon pour la France. Il fait ainsi une philosophie de l'histoire. Rousseau en suscitant l'idée du « bon sauvage » et son bonheur primitif avec son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755), prouve que l'inégalité n'est pas naturelle. Dans son *Contrat social* (1762), il analyse les notions de souveraineté et de volonté générale et propose pour la France, un régime politique très proche de la République.

Avec Montesquieu, une monarchie éclairée, tout comme celle qui existait en Angleterre a été proposée. Donc, avec lui, certaines réformes comme la séparation des pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire qui diminuerait l'autorité absolue des souverains ont été présentées. Un appel à la tolérance a également été fait. Par exemple, dans les *Lettres persanes*, en faisant une comparaison entre deux civilisations, orientale et occidentale, il essaie d'évoquer l'idée de la tolérance: de même que le Persan fait un effort pour comprendre l'attitude des gens d'une autre civilisation, les Français, eux aussi, doivent faire pareil.<sup>6</sup> Voltaire et Diderot, sans avoir rédigé des ouvrages théoriques où l'on peut trouver l'ensemble de leurs idées sur la politique, ont partagé l'idée de Montesquieu à propos de la séparation des pouvoirs.

Quant à Jean-Jacques Rousseau, lui, il propose un changement plus radical dans le régime politique de son pays. Il a d'abord exposé les méfaits de la civilisation dans ses deux *Discours*, où il a mis l'accent sur l'état de l'homme primitif qui a perdu son bonheur avec l'invention de la métallurgie et de l'agriculture. Celles-ci ont eu pour conséquence, la division de travail et la propriété. Liée à cela, il a expliqué la création de l'inégalité parmi les hommes. Pour corriger cette grande injustice, Rousseau, dans son *Contrat Social*, en soulignant que la souveraineté appartient au peuple et que la majorité ne peut souhaiter que l'intérêt général, a proposé comme forme idéale du gouvernement, la démocratie.

---

<sup>6</sup> Erlat, J., *Esquisse d'une histoire de la littérature française*, Bizim Büro Basimevi, Ankara 2001, p. 113

Dans le domaine de l'humain, les Lumières affirment la confiance dans les pouvoirs de l'intelligence sans pour autant oublier de réhabiliter les passions. L'homme est voué au bonheur mais les solutions proposées pour y parvenir sont différentes. La vertu, autre notion clé du siècle, peut aussi constituer un élément du bonheur. Montesquieu a souligné l'importance de la vertu dans le chapitre qu'il a accordé à la vie des Troglodytes de ses *Lettres persanes*. Ceux-ci constituent une société primitive fondée sur la vertu. Quant au roman sentimental et idéaliste de Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, il traite aussi le même thème lorsqu'il s'agit des relations affectives et amoureuses entre les hommes. Selon Rousseau, même une relation délicate et dangereuse à trois serait possible si elle était fondée sur la sincérité et la vertu.

La philosophie devient aussi une voie pour accéder au bonheur. L'amour de soi, la notion de bien vivre et les principes du plaisir et de la jouissance sont revendiqués et tenus pour un critère de civilisation.

Les Lumières proclament la foi dans la raison humaine, indépendante et libérée, pour accéder à la vérité. La raison a donc une fonction critique qui permet de tout remettre en question et à la limite, de changer le monde. Bien entendu, il ne s'agit pas d'une raison abstraite mais d'une raison fondée sur l'expérience et l'observation. Le rationalisme cartésien et l'empirisme anglais deviennent de solides bases d'appui de la démarche philosophique. Mais cet intellectualisme n'empêche pas la réhabilitation des passions, indispensables pour la vie humaine. De nombreux traités sur le bonheur prouvent cette réhabilitation.

L'abbé Etienne Bonnot de Condillac, appelé le « Locke français », a systématisé la doctrine du philosophe anglais pour affirmer que la sensation est notre unique source de connaissance. Dans son *Traité des sensations* (1754) il confirme en France le succès de la philosophie sensualiste qui est une doctrine philosophique dérivée de l'empirisme. D'après lui, toutes nos connaissances nous viendraient en effet des sens. Cette philosophie fut notamment adoptée par Jean-Jacques Rousseau et de Diderot.

Un nouveau pas en avant a été le progrès des sciences de la nature. Dans l'œuvre de Buffon, *Histoire naturelle* (36 volumes publiés depuis 1749 à 1789), on trouve pour la première fois une histoire du monde à l'écart de tout dogmatisme religieux et de toute

préoccupation théologique. Avec Buffon, Diderot, d'Alembert et Bernardin de Saint-Pierre, le XVIII<sup>e</sup> siècle français s'intéresse à l'histoire non seulement dans le domaine du progrès de l'esprit humain mais aussi celui du développement des sciences. Avec Locke et Condillac, on applique la méthode génétique qui analyse nos idées par leur histoire. Les divers Essais de Nature qui préparent l'évolutionnisme attribuent à la nature un progrès, donc une histoire. Avec les écrits philosophiques et scientifiques de Condorcet (*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*), de d'Alembert (*Essai sur les éléments de la philosophie*), et de Bernardin de Saint-Pierre (*Etudes de la Nature*), il est devenu possible de rattacher scientifiquement la connaissance de la nature à l'histoire. La conception de l'histoire qu'on peut trouver chez d'Alembert est liée à l'idée d'un monde organique réglé selon les critères de la continuité.<sup>7</sup> Elle est favorisée par le développement des sciences mathématiques et des sciences de la nature comme la biologie, la physiologie et la chimie. Il va sans dire qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, le concept de nature, toujours positif, devient une espèce de modèle normatif: ainsi on parle de religion naturelle, de droit naturel ou de morale naturelle.

Les Lumières se caractérisent aussi par une laïcisation qui se transforme en anticléricisme quand l'Eglise apparaît comme une forme de résistance au progrès. L'anticléricisme est une idéologie qui refuse ou critique une forme d'autorité religieuse. Il est contre son influence sur la vie publique pour y imposer ses dogmes. L'anticléricisme s'oppose donc au cléricisme, idéologie qui prône la participation des clercs à la vie publique. Les erreurs commises par les rois et les magistrats du siècle précédent pour assurer une unité religieuse dans le pays, les oppressions exercées sur les protestants, l'exode de ceux-ci envers la Hollande et l'Angleterre ont fini par rendre, même les simples croyants, méfiants envers leur religion et leurs dirigeants. Mais ne confondons pas l'anticléricisme avec les sentiments antireligieux qui refusent totalement des religions. Les anticléricaux sont tout simplement hostiles à l'influence de la religion dans la vie publique. Au XVIII<sup>e</sup> siècle a apparu quand même un déisme fervent et rationnel: Voltaire a raisonné sur l'idée de l'existence de Dieu et dit qu'elle s'impose à notre raison: le monde est une machine admirable, il y a donc dans le monde

---

<sup>7</sup> Erlat, J., *Esquisse d'une histoire de la littérature française*, op. cit., p. 154.

une admirable intelligence. Dieu est « l'Horloger », « l'Eternel Géomètre », « l'Eternel Architecte » du monde. La qualification de Dieu avec des termes scientifiques démontrent l'intérêt du philosophe et par là, de son siècle pour les sciences et le progrès. N'ayant pas une sensibilité religieuse, Voltaire pense que les religions révélées reposent sur des mensonges, il critique leurs fondements et les textes bibliques. N'y voyant qu'absurdités et superstitions, il ne se lasse pas de ridiculiser des cérémonies religieuses. En fait, toutes ces religions qui se querellent entre elles et qui divisent les hommes et les conduisent au fanatisme, s'accordent sur le fait sur l'essentiel qui est l'existence de Dieu. Elle est garantie non par les livres sacrés mais par la raison. C'est cette religion naturelle, ce culte de l'Être Suprême, Dieu de tous les êtres que le philosophe voudrait faire triompher. La religion de Voltaire et son anticléricalisme peuvent être expliqués ainsi.

Quant à Rousseau, sa conception de Dieu est un sentiment qui s'adresse plutôt au cœur qu'à la raison humaine. Rousseau trouve un grand apaisement et une consolation dans ses prières pour Dieu. Mais quand il s'agit des religions révélées, il met l'accent sur leur incertitude et se posent des questions: parmi tant de religions, comment connaître la bonne? Si une religion est vraie, que sont aux yeux du Créateur tous les hommes qui n'ont pas pu la connaître? Incapable de répondre, il adopte une attitude pratique en refusant les livres sacrés. Ainsi, il croît à Dieu dont l'existence est assurée par l'ordre sensible et parfait de l'univers, confirmé par un sentiment de l'homme. La religion de Rousseau, comme celle de Voltaire est naturelle, on peut la trouver en utilisant notre raison et en la sentant dans notre cœur. Parmi tous les auteurs du siècle, Rousseau est celui qui définit mieux le bonheur comme le rapprochement de soi. Selon lui, on ne peut être heureux sur la terre au fur et à mesure qu'on s'éloigne des événements et de la société et qu'on se rapproche de soi. Ce problème du bonheur est propre à l'homme, et selon Rousseau, l'homme naturel qui vit loin de la société n'a pas de souci d'être heureux, il est neutre. Dans la recherche de R. Mauzi sur le bonheur au XVIIIe siècle, il est possible de trouver des idées à ce propos dont nous citons une ci-dessous:

« L'homme de la nature n'était ni heureux, ni malheureux: il végétait, sans plus, occupé à assouvir paisiblement ses instincts, fort d'une innocence dont il savait rien. »<sup>8</sup>

Il est aussi vrai que l'esprit laïc aboutit dans les cas de D'Holbach, de La Mettrie, de Diderot, de Sade, même parfois de Voltaire, à l'établissement d'un matérialisme philosophique, où on manifeste un refus non seulement des religions mais aussi de l'existence de Dieu. Du point de vue de Diderot, selon Mauzi, « Il y a deux façons d'aimer Dieu: l'amour « interne » qui consiste à aimer en vue de son salut, et l'amour prétendu « pur », qui fait qu'on aime Dieu que pour le plaisir de l'aimer. » Mais, dans le cadre de sa philosophie matérialiste, Diderot fait dire à un aveugle : « Si vous voulez que je croie à un Dieu, faites-le de manière que je puisse le toucher ». Avec cette phrase, il affirme ainsi son athéisme et annonce aussi son matérialisme. Voltaire, lui, affiche ses doutes: si Dieu existe, comment peut-on expliquer l'existence du mal sur la terre? Si Dieu existe mais ne peut pas empêcher le mal, pourquoi croirai-je en Dieu si faible? En insistant sur l'incertitude de nos croyances, Voltaire nous invite à tolérer celles des autres.

Quant aux autres penseurs comme d'Holbach, La Mettrie et Sade dont la philosophie aboutit au matérialisme, ils sont austères aux religions et à l'existence de Dieu et présentent l'ordre de l'univers par la nature qui s'explique par elle-même et dont la seule substance est la matière. La fameuse formule de ces matérialistes étant « tout se détruit pour se reconstruire » annonce déjà le transformisme de Darwin et la méthode expérimentale de Claude Bernard.<sup>9</sup>

Comme nous l'avons cité ci-dessus, le XVIII<sup>e</sup> siècle aspire au bonheur, un bonheur terrestre dont on partira à la recherche et qu'on essaiera de trouver dans des perspectives différentes: bonheur dans le repos, bonheur dans les plaisirs, bonheur dans l'amour, bonheur dans l'étude, bonheur dans la raison, bonheur dans la nature, bonheur dans la vertu. Pour compléter et conclure notre chapitre sur le bonheur, nous allons prendre comme guide la recherche de Robert Mauzi et dans les chapitres suivants, nous allons

---

<sup>8</sup> Mauzi, R., *L'idée du bonheur dans la littérature et la pensée française au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Albin Michel, 1994, p.597

<sup>9</sup> <http://www.upf.edu/materials/fhuma/cots/sXVIII/text/teo18.htm>

étudier comment Emilie du Châtelet et Sophie de Condorcet considèrent ces différentes perspectives du bonheur.<sup>10</sup>

Si l'on commence à étudier le bonheur dans le repos, on peut constater qu'il se trouve, en fait, deux différents repos qu'il faut prendre en main; l'un, c'est le repos vécu, l'autre le repos rêvé:

« Ainsi s'achève le cycle du repos: loisir, étude, famille, amitié, campagne, jardins, sont les principaux thèmes dont l'entrelacement compose une vie idéale, à l'abri du monde et des passions. Mais le repos vécu n'est jamais tout à fait à la mesure du repos rêvé. La poésie seule peut remplir l'intervalle. Si elle n'est pas morte en ce siècle de pensée, c'est là qu'il faut la chercher. (...) »<sup>11</sup>

Au XVIIIe siècle, le sujet du bonheur entre même dans le domaine de la poésie, genre littéraire très peu pratiqué à ce « siècle de la philosophie ». Parmi des poèmes très peu nombreux, R. Mauzi cite ceux de Léonard qui évoquent le sujet du bonheur dans *L'Hermitage* et *Le Bonheur*. Dans ces poèmes, il traite la notion du bonheur dans le repos. Mauzi nous en donne son commentaire et quelques vers de Léonard comme exemple:

« Le thème du refuge est l'un des plus constants dans la poésie lyrique du XVIIIe siècle. *L'Hermitage* décrit par Léonard en est un modèle. Le poète s'y devine.  
«Heureux et jouissant d'un tranquille repos »  
(...) Dans son poème *Le Bonheur*, Léonard n'a pas besoin de thème nouveau. Le bonheur, c'est de posséder un « hermitage » et d'y vivre :  
« Heureux qui des mortels oubliant les chimères  
Possède une campagne, un livre, un ami sûr,  
Et vit indépendant sous le toit de ses pères. »<sup>12</sup>

L'homme ayant deux qualités qui lui sont propres, son côté animal et divin, utilise comme refuge le rêve, qui le conduit au repos. C'est par ce moyen que l'homme retrouve son équilibre.

« Il y a dans l'homme deux puissances, l'une animale et l'autre divine. La première lui donne sans cesse le sentiment de sa misère, la seconde celui de son excellence: (étude de la nature) » Le sentiment de la misère, en nous faisant désirer un refuge, inspire le rêve permanent du repos. Le sentiment de notre excellence donne à notre nature cet élan, et enthousiasme, qui la transporte au-delà d'elle-même. Entre ces deux aspirations, l'âme humaine reste souvent en balance. »<sup>13</sup>

---

<sup>10</sup> Mauzi, Ibid.

<sup>11</sup> Ibid. p.374

<sup>12</sup> Ibid. p.378

<sup>13</sup> Ibid. p.128

Mauzi donne l'exemple de Voltaire selon lequel le repos est une notion qui ne sert pas à notre bien-être, mais au contraire, une notion qui nous empêche de prendre goût dans ce monde où nous vivons. La première norme indispensable à notre bonheur est l'action. L'homme qui n'agit pas, renonce au monde.

« Voltaire ne pense pas que l'homme soit fait pour rester en repos dans une chambre. Pour lui, ce repos absolu équivaut à une négation de l'existence. Exister, c'est agir, être en relation avec d'autres hommes, c'est vouloir et désirer, toujours entreprendre, voler vers tous les buts qu'on se donne: (...) »<sup>14</sup>

Lié à cela, Voltaire conseille à Madame du Deffand, sa chère correspondante, « qu'elle doit écrire ses impressions, ses pensées pour composer une chronique de la société »<sup>15</sup> et qu'elle ne doit jamais se laisser au repos. Une vie sans mouvement mènera l'homme au désespoir et l'empêche de prendre plaisir de sa vie. *La Correspondance de Madame du Deffand avec Voltaire*<sup>16</sup> nous donne maints exemples du Philosophe qui dit à son amie, que la meilleure façon d'échapper à l'ennui est de travailler, dans son cas, d'écrire ses mémoires.

Selon la constatation de R. Mauzi, le point de vue d'Emilie n'est pas toute à fait différent de celui de Voltaire. Elle soutient qu'il faut garder nos sentiments dans un équilibre précis. Mauzi compare la vision d'Emilie sur le sujet du repos avec celle de Madame de Puisieux et de Madame de Lambert.

« Dans ses *Réflexions sur le bonheur*, Mme du Châtelet offre la plus parfaite image de cette double sagesse de femme sensible et de femme du monde. Sa philosophie est moins âpre que celle de Madame de Puisieux, plus chaleureuse que celle de Madame de Lambert. Le repos n'est plus cet apaisement glacé d'une âme acharnée à se vaincre, mais une stylisation des sentiments, décantés de l'inquiétude. L'insensibilité pure serait moins le repos qu'une apathie ennuyeuse et désenchantée. Mieux vaut l'amertume provisoire des renoncements nécessaires, dont le cœur peut toujours tirer de nouvelles raisons de vivre. Le bonheur tient à cette difficile alliance entre la prudence, la dignité et l'amour. Tout l'art d'une âme exquise consiste à ne sacrifier aucun des trois. »<sup>17</sup>

<sup>14</sup> Ibid. p.239

<sup>15</sup> Cité in, Erlat, Jale, "Voltaire et Madame du Deffand: deux intellectuels face au vieillissement", *Hacettepe Üniversitesi, Edebiyat Fakültesi Dergisi*, cilt 5, sayı 2, Aralık 1988, ss.175-191

<sup>16</sup> Vissière, Isabaëlle et Jean-Louis, *La Correspondance de Madame du Deffand avec Voltaire*, Garnier-Flammarion, 1979

<sup>17</sup> Mauzi, *ibid.* pp.340,341

Et ne passons pas sans attirer l'attention sur une remarque intéressante de Montesquieu, qui dit que « Le bonheur est dans l'instabilité. »<sup>18</sup>

Lorsqu'on regarde le bonheur dans les plaisirs, on peut en constater quatre catégories proposées par R. Mauzi:

« On pourrait résumer et nuancer ces différents efforts de classification en dressant le tableau suivant:

Plaisirs moraux et sentimentaux: vertu, amitié, amour.

Plaisirs esthétiques et intellectuels: musique, lecture, étude.

Plaisirs naturels: campagne, promenade, chasse, exercices, jeux de plein air.

Plaisirs sociaux: conversation, repas, spectacles, jeux. »<sup>19</sup>

Toujours selon R. Mauzi, le bonheur dans l'amour, est un thème traité par Emilie du Châtelet. Selon elle, il faut être prêt à aimer pour deux et à toutes les souffrances que cet amour peut faire ressentir mais, après une relation finie, il faut prendre goût en se rappelant les beaux moments qu'on a vécus grâce à elle. Trouver un amour sans défauts est une utopie:

« Elle explique qu'il faut savoir « aimer pour deux », ne pas compter sur les retours de tendresse impossibles, cultiver les illusions, renoncer aux rapproches et aux larmes, et garder assez de dignité pour ne pas pousser les concessions au point où elles se changeraient en bassesses. Il est rare qu'un amour soit parfait. A l'en croire, cela n'arrive qu'une fois par siècle. »<sup>20</sup>

R. Mauzi pense que l'amour porte en soi certaines règles. Si l'on veut trouver du bonheur il faut écarter certaines habitudes comme la jalousie, la désespérance etc.

« Dans l'amour, pourvu qu'il soit pris d'une certaine façon. Il ne doit pas être ombrageux, jaloux, forcené, désespéré, mais tendre, simple, délicat, fidèle, et pour se conserver dans cet état, accompagné d'espérance. »<sup>21</sup>

Le bonheur de l'amour peut nous sembler comme le seul sentiment qui nous soit nécessaire mais, en vérité, un sentiment insuffisant. Avec l'amour que l'on éprouve, nous avons le besoin de sentir l'amitié. Donc, on ne peut pas séparer ce sentiment de l'autre:

---

<sup>18</sup> Ibid. p. 433

<sup>19</sup> Ibid. pp. 416,417

<sup>20</sup> Ibid. p. 471

<sup>21</sup> Ibid. pp. 374,376



« L'idée apparaît souvent dans la littérature du siècle: l'amour ne dispense pas de l'amitié. Le bonheur consiste à éprouver simultanément les deux sentiments. Passionnément aimé, Voltaire ne suffit pas au bonheur de Madame du Châtelet: l'amitié du duc de Richelieu lui est au moins aussi nécessaire. »<sup>22</sup>

L'amour de l'étude est la notion la plus utile à notre bonheur. L'ennui qu'on ressent, peut seulement être écarté par le travail. C'est une source qui nous donne du plaisir, et qui nous éloigne de mauvaises pensées. Lisons la remarque de Mauzi qui a référé cette fois-ci à Abbé Prévost. Dans *La véritable histoire de chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut*, Des Grieux a pu oublier Manon, sa bien-aimée, par le moyen de travail, lorsqu'il se trouva éloigné de Manon, pour une courte période:

« Au bout de quelques semaines de lectures et de travail, Des Grieux parvenait à oublier Manon »<sup>23</sup>

Selon Trublet, que Mauzi cite très souvent, l'étude ne nous porte pas seulement du bonheur mais nous éloigne de notre détresse et d'ennui. C'est une joie de vie. Dans cet essai, on perd la notion du temps, et entre dans un monde magique qui est plein de surprises. Écoutons Trublet:

« Pour que le cœur soit tranquille, il faut que l'esprit ou le corps soient un peu agités. Le travail ne nous délivre pas seulement de l'ennui, mais encore de la tristesse, de la mélancolie, de l'inquiétude. »<sup>24</sup>

Pour ce qui est du bonheur dans la raison, R. Mauzi attire l'attention sur deux thèmes ; nature et raison.

« L'antinomie entre le cœur et la raison demeure donc, pour une grande part, irréductible. Trop de choses les opposent, différence de rythme et de tension, différence de qualité aussi, puisque le cœur n'est que nature, tandis que la raison est liberté. » (140)

La nature nous donne du bonheur et de l'équilibre qu'on ne trouvera nulle part. C'est un lieu où l'on peut trouver des sentiments qui nous neutralisent. Elle nous sert comme guide qui nous amène au bien. En l'observant, on peut distinguer des sentiments qui, jusqu'alors nous étaient inconnus, dont on était inconscients. Citons Mauzi:

---

<sup>22</sup> Ibid. p. 472

<sup>23</sup> Ibid. p. 352

<sup>24</sup> Ibid. pp. 352,353

« A vrai dire, le mot « nature », au XVIIIe siècle, est singulièrement polyvalent. Il désigne bon nombre de choses différentes, dont certaines sont contradictoires. Dans une note de son *Essai sur la nature champêtre*, Lezay-Marnesia remarque: «Nature signifie également la force productive, la collection des êtres produits, les formes primitives et non altérées par l'industrie humaine, l'amour filial, la tendresse paternelle, la vie innocente que menaient les premiers habitants de la terre, et cette inspiration sûre, indépendante des conventions sociales, qui nous avertit, nous guide, quand nous voulons l'écouler, et qui est la conscience véritable.»<sup>25</sup>

Peu importe les moyens que l'homme utilise pour être heureux, il est toujours à la recherche de son bonheur. Comme nous le dit Malebranche, « Que l'homme soit englué dans la Nature ou aspiré par la Grâce, c'est toujours son bonheur qu'il cherche. »<sup>26</sup>

## 1.2. Sympathie

Au sens le plus primitif et étymologique, la sympathie est la tendance à partager les émotions d'autrui. C'est une sorte de reflet des émotions d'autrui. Au sens courant, c'est une tendance à aimer spécialement une personne, c'est un commencement d'amitié ou d'amour. Le lien de ces deux sens est visible: aimer une personne, c'est précisément partager d'une façon plus spéciale ses joies et ses peines. Quelle est donc la nature de la sympathie, au sens large? Quelles sont les causes qui la fixent plus spécialement sur une personne donnée? Quelle est la valeur morale de la sympathie? Il semble qu'on puisse distinguer dans la sympathie quatre éléments principaux: un élément instinctif, un élément égoïste, un élément moral et un élément esthétique.

A l'origine de la sympathie, on doit donner une place importante à l'empathie qui, au sens le plus large, se définit comme une participation émotive ou affective du sujet humain avec une réalité qui lui est étrangère. Si nous partageons les joies et les souffrances d'autrui, c'est avant tout que nous sommes, par nature, comme le reflet des personnes qui nous entourent: nous imitons instinctivement les gestes, les attitudes ou, si l'on préfère, nous vivons avec les mêmes gestes et les mêmes attitudes; or on sait qu'il suffit d'imiter l'attitude d'une personne (ou se projeter soi-même dans sa situation) pour

---

<sup>25</sup> Ibid. pp. 559,560

<sup>26</sup> Ibid. p. 180

partager du même coup son émotion: si le spectacle de la terreur, de la joie, de l'ennui suffit à nous communiquer terreur, joie, ennui, c'est en partie parce que nous prenons l'attitude épouvantée, joyeuse ou accablée que nous avons sous les yeux.

Il faut reconnaître aussi qu'il y a, dans toute sympathie, une certaine dose d'égoïsme, de narcissisme, ou de retour sur soi-même comme l'a évoqué dans leurs textes sur la morale Hobbes, Helvétius, et La Rochefoucauld. Si nous éprouvons la joie ou la souffrance d'autrui; nous nous substituons mentalement à la personne heureuse ou malheureuse; et c'est donc à nous-même encore que nous nous intéressons. Mais il existe, dans la sympathie, quelque chose qui dépasse l'instinct et l'égoïsme; car, en fait, nous arrivons parfois à nous oublier totalement, c'est-à-dire à nous réjouir uniquement de la joie d'un autre et à souffrir de sa peine. Que cet oubli de soi dure peu, qu'il soit vite traversé par une pensée égoïste, mais il est réel, et ces courts instants n'en ont pas moins une incomparable valeur.

Il faut déclarer d'ailleurs qu'entre se réjouir d'un plaisir que l'on éprouve soi-même et se réjouir du plaisir qu'un autre éprouve, il y a, une grande différence: se réjouir de son propre plaisir, c'est un cas normal qu'on rencontre très souvent; mais se réjouir du plaisir d'autrui, est un cas moins commun. Il y a là un élément vraiment moral car, au lieu de rester indifférent, un individu fixe son attention sur une joie étrangère, fait un effort pour s'éloigner de ses pensées égoïstes, de ses sensations individuelles, pour passer, pour ainsi dire, dans l'âme d'un autre.

Enfin on pourrait même découvrir dans la sympathie un élément esthétique; car il n'y a pas de sympathie vraie sans une certaine puissance d'imagination; il faut être capable d'imaginer vivement ce qui se passe dans l'âme d'un autre, de le créer en soi tel qu'il est en autrui. Il y a là un certain caractère poétique, qui fait de la sympathie réelle et profonde une espèce d'oeuvre d'art.

En résumé, on pourrait dire que la sympathie est un effort de notre être pour supprimer les barrières séparant les individus, pour s'identifier avec d'autres êtres, en apparence étrangers.

Quelles sont maintenant les causes qui orientent la sympathie de quelqu'un plutôt vers certaines personnes que vers les autres? Quelles sont les causes de la sympathie spontanée d'une personne pour une autre? Comme nous le verrons dans les chapitres suivants, la recherche de Sophie de Condorcet essaie surtout de répondre à ces questions.

L'amitié et l'amour tendent à être réciproques; l'homme est naturellement porté à aimer celui qui l'aime; il éprouve de la sympathie pour lui; il partage mieux ses joies et ses douleurs. Mais le problème n'est pas résolu ici car, il s'agit de savoir pourquoi cette personne a éprouvé cette sympathie spéciale: c'est sans doute pour une des causes suivantes: très souvent une personne attire la sympathie d'un autre, parce qu'elle évoque en lui des souvenirs aimables; les premières impressions de l'enfance doivent jouer ici un rôle capital; on pourrait presque supposer que toutes ses sympathies sont orientées, par l'empreinte infantile, par l'influence de la mère, etc.; on retrouve alors une forme de narcissisme, puisque ce sont son propre passé-heureux, quand il s'agira d'éprouver de la sympathie, malheureux dans le cas de l'antipathie - qui nourrit l'émotion présente. Les satisfactions de l'amour-propre sont aussi une cause constante de sympathie: on a une tendance à aimer ceux qui nous admirent, ou, ceux qui nous flattent, ou ceux avec qui nous brillons. Il y a des gens qui nous mettent en verve: ils nous sont toujours sympathiques.

Toutes ces causes se ramènent sans doute à une cause unique; c'est une certaine ressemblance entre deux personnes. D'une part, pour que la sympathie naisse entre deux personnes, il est évident qu'une certaine analogie de goûts, de caractère, de passé est nécessaire; il faut qu'elles coïncident par quelques points, sinon elles resteraient étrangères l'une à l'autre; et il faut une ressemblance spéciale, qu'elles aient eu quelques expériences communes ou semblables et qu'elles soient arrivées à des jugements identiques. Mais, d'autre part, un certain contraste est aussi nécessaire; il faut qu'il y ait, pour l'un quelque chose d'inconnu, de mystérieux chez l'autre. C'est le connu qui attache, mais c'est l'inconnu qui excite; on pourrait dire que le but suprême de toute sympathie consiste à retrouver peu à peu, sous l'inconnu le connu, sous l'étranger soi-même.

L'étude des effets de la sympathie amène à la suppression des barrières individuelles: celui qui éprouve une sympathie spéciale pour une personne s'efforce instinctivement de l'imiter, d'obtenir son approbation, de se conformer à elle, en somme de ne plus faire qu'un avec elle. En résumé, pressentiment ou intuition d'une identité profonde, voilà la cause; effort pour parfaire cette identité, voilà l'effet de la sympathie. Elle évolue alors vers l'amitié ou l'amour et dans chacun de ces deux cas, il y a une façon spéciale d'assurer la fusion des deux êtres: but et essence de la sympathie.<sup>27</sup>

De là, nous arriverons à notre domaine de recherche, à Adam Smith qui, en tentant de fonder une morale sur la sympathie, influença profondément notre femme auteur, Sophie de Condorcet.

Tout comme Caritat de Condorcet, époux de Sophie de Grouchy, Adam Smith, fut un économiste et un mathématicien. Né en 1723, il acheva ses études à Oxford. En 1751, il obtenait la chaire de logique à Glasgow; en 1752, il l'échangeait pour celle de philosophie-morale. Son enseignement eut un succès qui retentit, jusqu'en Europe: Voltaire lui envoya des élèves. Smith faisait partie des clubs littéraires et politiques où il prêchait le libre échange; il se lia avec Hume, et avec lui contribua à la formation de la Société d'Édimbourg « *pour encourager les arts, les sciences, l'industrie et l'agriculture en Écosse* » (1754). Son temps s'écoulait en ces occupations toutes spirituelles, et dans la préparation de travaux philosophiques, comme la *Theory of the Moral Sentiments* (1759), (Théorie des Sentiments moraux) qui, lors de sa publication, excita une grande admiration et lui valut le préceptorat du jeune duc de Buccleuch, avec qui il entreprit le voyage traditionnel sur le continent. Il visita ainsi Paris, où il rencontra Hume (1764), Toulouse, Montpellier, Genève, où il visita Voltaire pour qui il avait toujours éprouvé un grand respect et, de nouveau de passage à Paris, s'y lança dans la société des philosophes: d'Alembert, d'Holbach, Helvétius, Necker, Turgot, Morellet, Quesnay. Il se plut dans la discussion des questions économiques les plus ardues avec ces hommes éminents. Cette vie toute intellectuelle le satisfaisait pleinement.

Au retour de ses voyages, il s'installa à Kirkcaldy et se consacra à son grand ouvrage sur la *Richesse des Nations* (*The Wealth of Nations*), qui parut le 9 mars 1776. Ce livre eut

---

<sup>27</sup> <http://www.cosmovisions.com/sympathie.htm>

une influence énorme sur la politique économique de l'Angleterre. Pitt appliqua ses principes dans le traité qu'il signa avec la France en 1786, et s'en servit pour l'élaboration de ses budgets. A vrai dire, c'était la première fois qu'on appliquait à l'économie politique les procédés de l'enquête scientifique, ou mieux qu'on tentait d'en faire une science à part.

Peu de livres ont eu autant de succès et un succès si durable que les *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*. Ce livre ruina les économistes français qui tenaient le premier rang dans le monde, et son auteur fut, avec quelque exagération, considéré comme le « *père de l'économie politique* ». Pendant près d'un siècle, il régna seul et, fit faire à la science économique des progrès immenses.<sup>28</sup>

*Theory of the Moral Sentiments* d'Adam Smith publié en 1759 avait déjà eu deux traductions en français, la première en 1764 par Eidous et la deuxième en 1775 par l'abbé Blavet. Il a eu un succès incomparable en Europe en tant que philosophe moral dû à sa *Théorie*. Selon Alain Pons, qui rédigea une Préface aux *Lettres* de Madame de Condorcet,

« En entreprenant une nouvelle traduction de l'ouvrage, Sophie de Condorcet répondait à l'attente du public (les traductions précédentes étaient médiocres), et en même temps rendait hommage à celui, qui mieux que quiconque, avait su analyser le sentiment que le XVIIIe siècle plaçait à l'origine de la morale, à savoir la sympathie. »<sup>29</sup>

La traduction de Madame de Condorcet avec les huit lettres qu'elle rédigea constituent une sorte de contrepoint personnel au livre d'Adam Smith. Les circonstances dans lesquelles elle les a constituées méritent d'être présentées: elles datent, en effet, de 1793, l'année qui, pour les Condorcet est celle des malheurs. Ce fut l'année où Condorcet fut poursuivi pour avoir écrit son *Esquisse*, où Sophie fut entourée des révolutionnaires radicaux, les Jacobins, où ils ont, tous les deux, furent bannis par les aristocrates d'avoir soutenu le peuple. C'est à ces années-là que Sophie commence à se rendre compte des effets positifs de la sympathie. Les Condorcet, malgré toutes les

<sup>28</sup> <http://www.cosmovisions.com/Smith.htm>

<sup>29</sup> Condorcet, S., *Lettres sur la sympathie*, L'Étincelle Editeur, Montréal-Paris, 1994, p.8

menaces et les obstacles qu'ils rencontrèrent furent restés fidèles, jusqu'au bout, à leurs idéaux.

Si nous revenons à « la sympathie », nous remarquons que sous la plume d'Alain Pons, il sera possible de lire une analyse de ce concept qui nous guidera dans notre étude des *Lettres*:

« L'analyse de la fonction de la sympathie dans la genèse du jugement moral est beaucoup plus précise et plus rigoureuse chez Adam Smith. L'idée fondamentale de Smith est que l'objet premier de nos perceptions morales est représenté par les actions des autres hommes, que nous jugeons d'après notre capacité de sympathiser plus ou moins avec elles, et d'autre part, que nos jugements moraux sur notre propre conduite ne sont que des applications des jugements que nous avons déjà portés sur la conduite des autres, en fonction de l'intensité du plaisir ou de la douleur que nous éprouvons devant le spectacle de la conduite d'autrui. La conscience morale suppose donc l'existence en nous d'un dédoublement, celui d'un moi d'un « spectateur partial » et d'un moi jugé par ce spectateur. Et si nous acceptons ce jugement, qui est aussi le jugement moyen de la société dans laquelle nous vivons, c'est parce que « la nature, en formant l'homme par la société, l'a doué du désir de plaire à ses semblables et de la crainte de les offenser. »<sup>30</sup>

Ce qui fait l'importance du texte de Sophie de Condorcet, c'est qu'elle a essayé de faire une synthèse entre les idées morales principales de son siècle en considérant non seulement les réflexions des penseurs français de son époque comme Voltaire, Rousseau, Condorcet mais aussi celles des penseurs anglais et européens qui tous ensemble, et chacun à sa manière, eurent l'intention de réformer la société pour lui assurer un avenir meilleur.

---

<sup>30</sup> Condorcet, S., *Lettres sur la Sympathie*, op.cit., p. 9.

## DEUXIEME CHAPITRE

### 2. DEUX ECRIVAINES, TEMOINS DE LEURS EPOQUES

Emilie du Châtelet, grande amie de Voltaire qui a vécu à la première moitié du XVIIIe siècle et Sophie de Grouchy Marquise de Condorcet ayant vécu à la deuxième moitié du même siècle, ont, sans aucun doute, reflété bien leurs époques avec leurs activités et ambitions. Dans les sous-chapitres suivants nous envisageons de présenter leurs existences tout en mettant l'accent sur leurs activités scientifiques, pour ce qui est de Madame du Châtelet, et politiques pour ce qui est de Sophie de Condorcet.

#### 2.1. Emilie du Châtelet et l'existence d'une ambitieuse

Les gens du XVIIIe siècle, tout comme les hommes des autres siècles, étaient à la recherche du bonheur dans divers domaines comme les sciences positives, la philosophie, l'économie, la religion, la vie en société et la vie de famille. Il y avait ceux qui faisaient des recherches logiques en même temps que scientifiques et d'autres qui approchaient ce sujet sentimentalement. Montesquieu, Voltaire et D'Holbach étaient ceux qui faisaient des approches logiques alors que celles de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre étaient plus sentimentales. Le bonheur n'était pas un sujet qui intéressait uniquement les hommes. Les femmes, elles aussi, ont essayé de l'aborder. Mais ce n'était pas une tâche facile à pratiquer. Parmi un grand nombre de femmes du XVIIIe siècle, il y avait deux écrivaines françaises qui ont eu le courage, l'éducation suffisante et la chance qu'il leur fallait pour écrire leurs réflexions sur ce sujet.

Parmi les écrivains qui ont traité le thème du bonheur, nous avons choisi, dans cette recherche, Madame du Châtelet et Sophie de Condorcet. Elles étaient exceptionnelles car elles avaient le courage de se montrer ouvertement dans le monde des hommes. Madame du Châtelet est allée même plus loin, car elle avait désiré être connue dans le domaine des mathématiques et de physique. Avec elle, nous avons un parfait exemple



d'une femme ambitieuse voulant atteindre le succès et avoir la gloire tout comme les hommes. Quant à Madame de Condorcet, elle n'eut peut-être pas une ambition pareille mais elle n'hésita pas à ouvrir son salon à de nombreux intellectuels partisans de la Révolution et de l'établissement de la République en France. Le courage qu'elles ont eu à montrer leur vision peut nous paraître étrange aujourd'hui, mais il faut signaler que ces deux femmes, contrairement à la majorité de leurs congénères, ont eu la chance d'appartenir à des familles intéressées et chaleureuses qui s'étaient occupées de très près de leur éducation, ce qui fut chose rare pour l'époque.

Si l'on analyse les facteurs qui rendent Madame du Châtelet si différente et importante par rapport aux autres femmes de son temps, on peut facilement observer que cela dérive de sa façon de regarder les choses, de sa manière de vivre, de ses actions en même temps que de sa personnalité. Sa sensibilité, ainsi que la manière dont elle exprime ses pensées sont des facteurs qui la rendent différente des autres. La jeunesse de Gabrielle Emilie Le Tonnelier de Breteuil; autrement connue comme Marquise du Châtelet née en 1706, commença à la suite d'une enfance pleine de joie, de bonheur et d'activités. Son père, Louis Nicolas de Breteuil, un grand séducteur, un homme gentil et plein de gaieté, fut une personnalité proche de Louis XIV. Du à sa relation avec le roi, il fut envoyé aux missions très importantes et très variées. Il avait cinquante-huit ans quand Emilie était née et fut ravi d'avoir eu une fille au seuil de sa vieillesse. Emilie grandit dans cette atmosphère chaleureuse familiale. Elle fut gâtée par son père et disciplinée par sa mère, Marie de Froulay, une femme sérieuse et même austère: La jeune Emilie fut donc devenue « Emilie la studieuse, la savante, la disciplinée comme sa mère... »<sup>31</sup>

De nos jours, une famille qui traite ses enfants de manière égale en leur donnant une bonne éducation et le soutien qu'il leur faut, nous apparaît très normale, mais ce n'était pas le cas au XVIIIe siècle. En général, les jeunes filles n'eurent pas la chance d'être élevées comme les garçons. Elles étaient souvent envoyées au couvent pour leur éducation religieuse et reviennent à la maison paternelle, elles furent aussitôt mariées avec un homme choisi par le père de famille. Pour Madame du Châtelet, les choses

---

<sup>31</sup> Vaillot, R. , *Madame du Châtelet*, ed. Albin Michel, 1978, Paris, p. 29

furent un peu différentes: au lieu d'être envoyée tout de suite à un couvent, elle a vécu une jeunesse heureuse avec ses deux frères et ses parents. La première différence vient d'ici. C'est par la libre pensée de son père que Emilie a eu la chance de lire tous les livres qui se trouvaient dans la bibliothèque de la maison, la chance de connaître les gens importants qui venaient chez eux. Cela lui donnait la possibilité de discuter avec eux et d'avoir des visions différentes. La seule chose qui l'a rendue comme les autres filles de son âge, c'est qu'elle a passé quelques mois seulement au couvent de Lorrain.

Emilie, qui possédait l'intelligence de lire Locke en anglais lorsqu'elle n'avait que dix-sept ans, commença petit à petit à s'intéresser à la philosophie. Tout l'intéressait, non seulement le latin, mais aussi l'anglais et l'italien. Sa famille remarquant sa tendance envers les mathématiques, la philosophie, et sa capacité d'apprendre, l'encouragea en la faisant suivre des cours privés en mathématiques offerts par des mathématiciens très connus du temps. Ce fut à la suite de ces leçons privées et en apprenant la philosophie de Descartes qu'elle a commencé à trouver des liens entre la science et la métaphysique. On peut dire que c'est par ce moyen qu'elle a pu penser d'une manière rationnelle et claire. Dans ce monde destiné aux hommes et dominé par eux, la vie qu'Emilie menait n'était quand même pas complètement différente des autres filles de son temps. A dix-neuf ans, son père décida de la marier. Ce ne fut pas elle qui choisit son mari. Ce fut son père, qui voulut la voir mariée avant sa mort.<sup>32</sup> Il faut signaler ici qu'au XVIIIe siècle: « le mariage n'était qu'un contrat pour assurer la descendance de l'homme et perpétuer son nom; ce contrat n'impliquait pas que l'amour fut nécessaire. »<sup>33</sup> On peut dire qu'elle était quand même chanceuse d'être tombée sur un homme chaleureux et amical, car son époux ayant onze ans plus qu'elle, grand admirateur de son intelligence, lui avait donné la liberté dans sa vie intellectuelle et même privée. Ayant épousé le 20 juin 1725 Florent Claude, le Marquis du Châtelet, un homme gentil, modeste, simple, et plein de sens pratique, Emilie eut la chance d'avoir eu un mari avec autant de qualités. Il se montra tolérant quand il ne comprenait pas les idées de sa femme. Il eut un profond respect pour elle. Il fut fier d'être marié à elle, et ne ressentait aucune jalousie envers ses relations avec les autres. Il lui avait donné une liberté absolue de s'exprimer et avait demeuré son meilleur ami jusqu'à la mort de son épouse. Les Châtelet ont eu trois

<sup>32</sup> Vaillot, *Madame du Châtelet*, op. cit., p. 37

<sup>33</sup> Vaillot, *Ibid.* p. 52

enfants, une fille et deux fils. Contrairement à l'éducation et à l'estime qu'elle a reçues de sa propre famille, elle n'a manifesté presque aucun intérêt pour ses trois enfants, ni parlé d'eux dans ses lettres. La seule chose qu'elle fit pour eux, ce fut d'écrire un livre de mathématiques destiné à leur apprendre cette science. Le XVIIIe siècle tolérait les femmes aristocrates de ce manque d'attention de leur part envers leurs enfants. Elle a donc consacré toute sa vie aux mathématiques, aux plaisirs physiques et intellectuels, au théâtre, à la musique, et à l'opéra.<sup>34</sup>

Peu après la mort de son père, Emilie est tombée follement amoureuse du comte de Guebriant, un beau parleur et séducteur. C'était non seulement un amour passion du côté d'elle mais aussi un amour non réciproque. Emilie, découvrant que Guebriant l'avait trompée, essaya de s'empoisonner mais ne réussit pas. C'était comme si elle vivait son amour dans une tragédie racinienne. Après cette déception, elle retourna d'abord à ses études et s'enferma. « Il est évident que sa solitude fut troublée par de difficiles méditations sur les causes de son échec. »<sup>35</sup> Elle connut une autre déception avec Richelieu plus tard, mais ils ont réussi à rester amis. C'est après 1734 que Voltaire deviendra la personne la plus importante dans l'existence d'Emilie.

Voltaire, qui se trouvait en exil en Angleterre, pour deux ans, en a profité plus qu'il l'avait pensé. Cela lui a donné la chance d'observer l'Angleterre dans beaucoup de domaines, il y a découvert la vraie justice, une vie politique exemplaire, la liberté de s'exprimer et la liberté de croyance. Il a vu que plusieurs sectes coexistaient en paix et l'a admiré. Il a aussi admiré les auteurs anglais et leur condition. *Les Lettres anglaises* furent parues en 1734 lorsqu'il fut retourné en France. Cette publication a causé des problèmes pour son auteur mais ce fut aussi une occasion pour lui de faire la connaissance de la Marquise du Châtelet. Il faut signaler ici que l'une des particularités du XVIIIe siècle, c'est la protection que certains aristocrates accordaient aux écrivains et artistes. C'est ainsi que Madame du Châtelet a offert la sienne à Voltaire et lui a ouvert les portes de son château à Cirey. Le séjour de Voltaire chez Madame du Châtelet durera seize ans, jusqu'à la mort de celle-ci en 1746. Écoutons René Vaillot raconter cette période et les sentiments de Voltaire :

<sup>34</sup> Erlat, J., *Emilie du Châtelet et sa pensée sur le bonheur*, Francophonie numéro 11, p. 139

<sup>35</sup> Vaillot, R. *Madame du Châtelet*, op. cit., p. 53

« (...) mieux vaut l'exile que la prison; où aller? Il pense aller en Hollande, en Suisse... C'est Madame du Châtelet qui lui fournit la réponse la plus généreuse et la plus hardie: elle lui offre l'hospitalité sur la terre du marquis, au château de Cirey, où elle pourra le rejoindre. Certes, ce n'est pas le paradis: le château, situé sur une terre, presque entourée de forêts, domine le village pauvre et primitif de Cirey-sur-Blaise, qui ne comprend guère qu'une vingtaine de maisons (...) »<sup>36</sup>

Ce fut à Cirey que les graines d'une grande amitié furent semées entre les deux et ils n'en parlèrent à personne, même pas à leurs amis les plus proches. Après de longues années pleines d'amour passion avec des noms connus, comme le Duc de Richelieu et Maupertuis, Emilie a enfin trouvé la tranquillité et la satisfaction dans sa relation avec Voltaire.

Madame du Châtelet, après l'échec de sa relation amoureuse avec Maupertuis, quitta la vivante atmosphère de Paris et se laissa complètement à Voltaire. Elle devint la plus fidèle des femmes. Elle trouva enfin le vrai amour, au moins pour cinq ans avec Voltaire : « Gabrielle Emilie a compris tout de suite que, Voltaire retrouvé, c'en est fini pour elle de l'ennui. Voltaire, c'est le théâtre incarné, ce qu'elle aime le plus au monde hormis l'amour et après les sciences. »<sup>37</sup> De 1735 au 1749, Voltaire et Madame du Châtelet ont vécu ensemble les années studieuses et les plus fructueuses de leur existence. Même si, à cette époque, le concubinage fut interdit, elle eut le courage de faire le premier pas de vivre en concubinage avec le fameux philosophe. Les « deux génies » ont organisé une vie active et studieuse et consacré leur vie entière aux travaux intellectuels. Voltaire écrit son deuxième livre historique intitulé *Le siècle de Louis XIV* et ses premières tragédies, *Œdipe*, *Zaïre*, *Mahomet*, *Mérope*. Il rédigea son premier conte philosophique, *Memnon*.

La physique de Newton a été un sujet fréquemment traité et qui devait être appris par beaucoup d'écrivains et d'individus importants. « (...) tout Paris retentit de Newton, tout Paris bégaie Newton, tout Paris étudie et apprend Newton. »<sup>38</sup> Il faut ajouter quand même que malgré toutes les études sur Newton, ce n'était pas une tâche facile

---

<sup>36</sup> Vaillot, Ibid. p. 91

<sup>37</sup> Ibid. p. 73

<sup>38</sup> Ibid. p. 152

d'accepter ses rapproches: Voici une lettre de preuve écrite par Emilie à Maupertuis concernant Newton et la place des femmes dans sa pensée:

« On ne veut pas en France que M. Newton ait raison, écrit Emilie a Maupertuis, nous sommes des hérétiques en philosophie. « Combien de femmes du monde ont-elles eu cette clairvoyance d'ordre rationnel et politique? » Voltaire lui aussi donne son soutien aux femmes par ces mots: « Souvenez-vous qu'on a soutenu des thèses contre la circulation du sang; songez a Galilée, et consolez-vous. »<sup>39</sup>

Tout comme dans d'autres domaines, c'était surtout les hommes qui ont traité ce sujet et qui apprenaient la physique de Newton. La raison pour laquelle les femmes ont tant voulu l'apprendre c'était pour pouvoir en parler et trouver la réussite par l'intermédiaire de ce sujet à la mode, de se montrer dans ce monde des hommes et de leur prouver, dans leur manière, qu'elles avaient, elles aussi, quelque chose à dire. Dans ce monde des hommes, les approches des femmes n'étaient prises au sérieux ni par les hommes, ni par les femmes mais, petit à petit avec le temps, les hommes ont dû s'habituer aux femmes qui présentaient leur opinion personnelle sur toutes sortes de sujets. A cette époque, pour qu'une femme pouvait avoir un nom et un rang social, il était indispensable qu'elle se marie avec un homme socialement accepté et aristocrate. C'était seulement par ce moyen qu'elles puissent obtenir un respect considérable. On peut constater qu'au XVIIIe siècle, grâce à leur statut de femme mariée, les femmes s'intéressaient à la lecture, allaient au théâtre et discutaient de tout dans les Salons où elles eurent le pouvoir d'observer, d'écouter et de questionner. Grâce à ces Salons, les femmes appartenant à une famille noble avaient la possibilité de s'exprimer mieux qu'auparavant. Il ne s'agit pas ici, d'un grand nombre des femmes car, à part une toute petite élite, les femmes du XVIIIe siècle ont été ignorantes. Ce n'est pas étonnant de voir que cette « élite » « newtonise ».<sup>40</sup> La raison pour laquelle Madame du Châtelet a été tellement courageuse, était parce que sa famille l'avait élevée en lui donnant une extrême confiance en elle-même. Ce courage venait aussi de son intelligence. Rien ne pouvait l'arrêter d'atteindre son rêve de devenir une femme connue. Ce n'était pas seulement Newton qui l'avait passionnée mais aussi, au cours des années 1735 et 1736, le problème de Dieu. Cette passion finira, chez elle, par la connaissance de Leibnitz, un philosophe allemand que Voltaire avait détesté.

---

<sup>39</sup> Ibid. p. 153

<sup>40</sup> Ibid. p. 116

Les sujets traités par Voltaire ne changeront pas, il continue à écrire sur l'histoire, la philosophie et même à composer des poèmes. Il les partage avec Emilie et elle lui apprend, à son tour, les mathématiques et la physique. D'après Voltaire, il ne se trouve aucune différence entre les deux sexes, il pense que les femmes sont les égales des hommes. Pour tous les deux, cette relation leur fournit la libre pensée et la liberté de s'exprimer ouvertement. Comme nous l'avons précisé avant, Madame du Châtelet et même Voltaire, ont vécu les cinq ans plus productifs de leur vie à partir du premier jour de leur rencontre. Il est vrai qu'ils ont vécu en complète harmonie même s'ils possédaient des opinions opposées. Cette amitié intime et féconde a attiré l'attention des hommes du XVIIIe siècle. Emilie savait que, la seule manière qu'ils puissent se venger de ceux jaloux de leur relation, fut d'être heureux à tout prix, en utilisant une formule digne de La Rochefoucauld: « La plus grande vengeance que l'on puisse prendre des gens qui nous haïssent, c'est d'être heureux. ».<sup>41</sup> C'est pendant cette période qu'Emilie a décidé de se présenter à un concours dans le domaine de la physique pour gagner le grand prix. Avec le soutien de Voltaire, elle commença à travailler jour et nuit.

« Pour n'être pas devinée, elle travaille la nuit, ne dormant parfois qu'une heure, et pour résister au sommeil, elle se plonge le visage dans l'eau froide et fait toute une gymnastique. Régime d'ascète qui serait épuisant pour la plupart des femmes, mais qui ne la fait point maigrir et n'altère point son humeur. Elle écoute Voltaire qui lui confie ses soucis, ses échecs, ses conclusions, et qui lui inspire, sans le savoir, des idées différentes... Pour elle, le feu qui se manifeste selon deux modes, la lumière et la chaleur est un être particulier qui ne serait ni esprit ni matière, de même que l'espace ... »<sup>42</sup>

Elle se présenta à ce concours avec *Le Mémoire sur le feu* en 1738. Lorsqu'elle a envoyé cette œuvre à l'Académie Française, son seul but était de réussir pour gagner le grand prix. Mais elle ne réussit pas. Voltaire fit une modeste demande à l'Académie, d'imprimer le mémoire d'Emilie avec les œuvres qui ont remporté le grand prix parce qu'il pense qu'il faut absolument soutenir cette femme scientifique tellement douée. Voltaire dans l'une de ses lettres confidentielles à Cideville, parle d'Emilie et de son génie en utilisant ces mots;

---

<sup>41</sup> Ibid. p. 130

<sup>42</sup> Ibid. p. 149

« (...)
   
Elle a, je vous jure, un génie
   
Digne d'Horace et de Newton (...) »<sup>43</sup>

Et il dénonce son amour pour elle en écrivant ces lignes;

« (...)
   
J'avouerai qu'elle est tyrannique.
   
Il faut pour lui faire sa cour
   
Lui parler de métaphysique
   
Quand on voudrait parler d'amour. »<sup>44</sup>

Après le *Mémoire sur le feu* publié en 1740, Emilie écrivit cette fois-ci pour son fils, Florent-Louis, qui n'avait que treize ans, un ouvrage destiné à son éducation: *Institutions de Physique*. Elle visa aussi à enseigner les jeunes gens du temps, les particularités des sciences positives et pour le faire, utilisa une langue simple et claire. Elle s'adressa à son fils dans la préface des *Institutions de Physique*: « (...) Quand il s'agit d'un livre de physique, il faut se demander s'il est bon et non pas si l'auteur est anglais, allemand ou français. »<sup>45</sup> C'est en fait cette œuvre qui précisa la place d'Emilie dans le monde des sciences. Malgré ses grands efforts pour réussir à avoir une renommée parmi les hommes, elle se trouva engagée dans une querelle avec Koenig, le physicien. Juste avant la publication de son livre, Koenig prétendit que les *Institutions de Physique* appartenait à lui. Madame du Deffand et Maupertuis soutenaient Koenig. Cette querelle obligea Emilie de se défendre aux salons. Mais pendant ce temps-là, en Hollande, en Allemagne et en Italie son œuvre avait déjà eu un grand succès et donc elle avait déjà affiché sa réussite universellement. En fait, ses talents n'étaient pas seulement remarqués par sa famille, Voltaire, Maupertuis et Frédéric II, mais aussi par certaines femmes importantes comme Madame de Graffigny.

« (...) elle constate qu'il n'a fallu qu'une demi-heure à la marquise pour traduire de l'anglais la préface de la 'Faible des abeilles' en une langue parfaite. « Notre sexe devait lui élever des autels... Ah ! quelle femme !... Que je suis petite !... Il est bien vrai que quand les femmes se mêlent d'écrire, elles surpassent les hommes... Mais combien de siècles faut-il pour faire une femme comme celle-la? »<sup>46</sup>

---

<sup>43</sup> Ibid. p. 77

<sup>44</sup> Ibid. p. 78

<sup>45</sup> Ibid. p. 186

<sup>46</sup> Ibid. pp. 168,169

La condition féminine a été un sujet souvent traité à Cirey: « De la condition de la femme, on a dû discuter à Cirey, en tête du même ouvrage, mais dans la « Préface du traducteur », on trouve un véritable manifeste de « féminisme ». »<sup>47</sup> D'après Emilie, la raison pour laquelle les femmes de leur époque ont été invisibles, fut parce qu'elle n'avaient pas le courage suffisant, elles n'étaient pas conscientes de leurs talents car elles n'étaient pas éduquées, ou parce qu'elles étaient entourées des préjugés. Elle disait: « (...) Pour moi, si j'étais roi (...) Je reformerais un abus qui retranche pour ainsi dire la moitié du genre humain. Je ferais participer les femmes à tous les droits de l'humanité et surtout à ceux de l'esprit... »<sup>48</sup>

La première rupture entre Madame du Châtelet et Voltaire est apparue au niveau intellectuel. Même s'ils n'ont jamais perdu leur amitié, ayant un respect réciproque, en gardant aussi leur bon sens, Voltaire s'éloignait souvent d'elle, allait en Hollande, trouvait des mensonges et prétextes pour ne pas retourner à Cirey. Entouré par des gens qui l'admirent, Voltaire commença à oublier son amie fidèle, et elle le sentit. René Vaillot nous le raconte avec ces termes: « Loin des yeux, loin du cœur: libre et adulé, il écrit trop peu à Emilie; elle pense qu'il est en train de l'oublier, elle n'a pas tort. »<sup>49</sup> Pendant ce temps-là, Voltaire avait trompé Emilie avec une actrice, Gaussin. Emilie ne put jamais accepter d'être trahie. Folle de jalousie elle se dit: « Je ne suis pas née pour être heureuse. »<sup>50</sup> Après l'invitation de Frédéric II, Voltaire commença à vivre en Prusse pendant quelques temps. Emilie, qui ne pouvait pas soutenir l'idée de partager Voltaire et d'être loin de lui, l'a forcé de retourner en France, à elle, en lui disant qu'elle était tombée malade. Ceci n'était qu'un mensonge pour le convaincre et elle y réussit. La jalousie qu'Emilie ressent envers Frédéric II, est un sentiment réciproque car dans l'une de ses lettres, celui-ci nous donne la preuve en utilisant ces mots exactes: « Que vous êtes heureuse, Madame, de posséder un homme unique comme Voltaire avec les talents que vous tenez de nature. Je me sentirais tenté d'être envieux si je n'abhorrais l'envie. »<sup>51</sup>

---

<sup>47</sup> Ibid. p. 169

<sup>48</sup> Ibid. p. 169

<sup>49</sup> Ibid. p. 142

<sup>50</sup> Ibid. p. 142

<sup>51</sup> Ibid. p. 158



Malgré un bon séjour auprès de Frédéric II, après le chantage d'Emilie, Voltaire décida de partir pour Cirey. Après un long voyage difficile, il exprima à Frédéric sa demi-déception et avoua que c'est par devoir qu'il se rejoint à elle;

« Pour Frédéric seul empressé  
Je quittais étude et maîtresse  
Je m'en étais débarrassé.  
Si je volai dans son empire  
Ce fut au doux son de sa lyre  
Mais la trompette m'a chassé.  
Vous ouvrez d'une main hardie  
La temple horrible de Janus  
Je m'en retourne tout confus  
Vers la chapelle d'Emilie.  
Il faut retourner dans sa loi,  
C'est un devoir, j'y suis fidèle,  
Malgré une fluxion cruelle (sic)  
Et malgré vous et malgré moi.  
Hélas, ai-je perdu pour elle  
Mes yeux, mon bonheur et mon roi? »<sup>52</sup>

Si l'on veut écouter R. Vaillot, « le bonheur ne viendra pas au château de Cirey; « (...) Emilie et Voltaire vont tenter de vivre ensemble amicalement: il ne s'agit pas de rompre devant le monde et devant l'histoire. »<sup>53</sup>

En vérité, la vraie personne dont elle devrait être jalouse, était la nièce de Voltaire, Madame Denis qui, après la mort d'Emilie, commencera à vivre avec son oncle. Une affection profonde surtout de la part de Voltaire avait déjà commencé en 1744, deux ans avant la disparition de Mme du Châtelet. Du vivant même d'Emilie, Voltaire éprouvait des sentiments incestueux envers sa nièce et cela a duré jusqu'à la fin de la vie du philosophe.<sup>54</sup>

Ce penchant de Voltaire pour les autres femmes n'était pas passé inaperçu par Madame du Châtelet. Celle-ci était souvent tombée en larmes dues aux relations intimes de son philosophe avec Madame Denis et Mademoiselle Gaussin. Même s'il n'y a pas de preuve exacte qu'elle était au courant de ses relations, elle n'était pas dupe, elle a senti

---

<sup>52</sup> Ibid. p. 205

<sup>53</sup> Ibid. p. 232

<sup>54</sup> Pour les détails de cette liaison, consultez, René Vaillot, op.cit, pp. 244,245

qu'il n'existait plus d'amour entre Voltaire et elle-même. Mais la fin de leur amour n'a pas été la fin de leur amitié; Voltaire eut toujours besoin de quelqu'un qui lui donnerait ses opinions objectives sur ses œuvres et il faisait confiance à son amie; et elle, de son côté, savait très bien qu'elle lui était utile. On sait bien que Voltaire a toujours ressenti de l'affection envers sa nièce Madame Denis, mais nous ne sommes pas sûres si elle, de son côté, avait la même affection pour lui. Après avoir perdu son mari à trente-trois ans et étant restée avec peu de fortune,

« (...) il semble qu'elle ait nourri, de bonne heure, l'illusion de libérer son oncle de la tutelle de Madame du Châtelet. Elle sait que la vie mondaine fatiguera Voltaire tôt ou tard; mais où elle se trompe, c'est qu'elle ignore la nécessité historique, irréversible, de son amitié pour Madame du Châtelet, si contraignante et orageuse soit-elle. »<sup>55</sup>

Avec Emilie qui jouait à Versailles, Voltaire sortait de plus en plus en escapades et écrivait des lettres d'amour à sa nièce;

« Madame du Châtelet joue au cavagnole à Versailles, et moi, je ne sais pas trop ce que je fais à Paris » (...) « Je ne m'étonne pas que vous écrivez si bien l'italien; il est très convenable et juste que vous pratiquiez la langue de l'amour (...) Vous me dites que ma lettre a apporté la volupté à tous vos sens ; les miens sont pareils aux vôtres; je n'ai pas pu lire les paroles délicieuses que vous m'avez écrites sans me sentir enflammé jusqu'au fond du cœur. J'ai payé à votre lettre le tribut que j'aurais voulu payer à toute votre personne. »<sup>56</sup>

Emilie a continué de défendre Voltaire contre tous ceux qui le haïssaient, et d'aider son « compagnon » à s'introduire à la cour. Ils ont eu une relation complètement admirable, Voltaire qui n'a pas cessé de s'exprimer malgré les critiques et sa santé qui n'allait plus aussi bien qu'avant, a été sauvé, comme toujours, grâce à sa fidèle confidente et compagnon:

« Je vous demande en grâce, si vous avez de l'amitié pour moi, de l'approuver, et de garder les critiques pour un autre temps. Je vous promets de faire les corrections que vous voudrez, mais si vous allez paraître encore mécontents et l'accablez (...) vous le ferez mourir... il est chagriné, il est inquiet... il s'est donné la fièvre et il est d'une langueur affreuse... Que votre amitié vous engage à paraître content... »<sup>57</sup>

---

<sup>55</sup> Ibid. p. 254

<sup>56</sup> Ibid. p. 257

<sup>57</sup> Ibid. p. 248

Elle trouva un moyen de s'enfuir du malheur éprouvé après une telle déception. Ce fut le jeu de hasard. Elle pensa qu'en le jouant elle put empêcher la douleur qu'elle ressentait et remplir le vide qui se trouvait dans son cœur qui la rendait tellement malheureuse et de se consoler de ce manque d'amour dans sa vie privée.

Madame du Châtelet ne put plus soutenir d'être trahie et se jeta dans les bras du premier homme qui lui toucha du cœur. Ce fut le jeune poète Saint-Lambert, dont l'intention essentielle, dans cette affaire, fut de rendre Madame de Bouffiers jalouse. Voltaire de son côté, commença de constater que les sentiments d'Emilie ont changé envers lui et finit par l'interroger sur la nature de ses relations avec Saint-Lambert. Elle nia si vigoureusement toute infidélité qu'il finit par la croire. Mais elle fut heureuse d'aimer Saint-Lambert et se sentit prête à supporter toutes les mauvaises humeurs de Voltaire. Un jour lorsqu'elle a été toute seule dans le bras de son amant, Voltaire les ont aperçus dans une posture qui ne lui laissera aucun doute de leur relation. Furieux, il quitta la chambre et voulut quitter immédiatement la maison. Mais Emilie ne le laissa pas faire car elle voulut calmer aussi Saint-Lambert: « Ecoutez les paroles du philosophe, furieux; et celles de Madame du Châtelet raisonnée:

« -Quoi! réplique-t-il, vous voulez que je vous croie après ce que j'ai vu? J'ai épuisé ma santé, ma fortune, j'ai tout sacrifié pour vous, et vous me trompez!

-Non, je ne vous trompe pas, et je vous aime toujours... Mais depuis longtemps, vous vous plaignez que vous êtes malade et que vous n'en pouvez plus; j'en suis fâchée; je ne désire point votre mort. Au contraire, je ménage votre santé. Vous connaissez mon tempérament... Ne vaut-il pas mieux que ce soit un de vos amis qui vous supplante que d'autres?

Voltaire, étonné par ce bon sens et ce réalisme reste songeur.

-Ah! Madame, dit-il enfin, vous avez toujours raison; mais puisqu'il faut que les choses soient ainsi, au moins qu'elles ne se passent pas sous mes yeux. »<sup>58</sup>

Elle réussit à le convaincre d'une telle façon que Voltaire alla parler avec Saint-Lambert: « Mon enfant, j'ai tout oublié, et c'est moi qui ai tort. Vous êtes dans l'âge heureux où l'on aime, où l'on plait; jouissez de ces instants trop courts. Un vieillard, un malade comme je suis n'est plus fait pour les plaisirs. »<sup>59</sup>

---

<sup>58</sup> Ibid. p. 298

<sup>59</sup> Ibid. p. 299

C'est à la suite de ces moments compliqués et malheureux qu'elle aborda son court récit, *Discours sur le bonheur*, deux ans avant sa mort en 1749. Ce qui rend ce *Discours* tellement important, c'est, selon Robert Mauzi, son objectivité:

« (...) Son caractère, son expérience, tout y est saisi sur le vif, rendu au fil de la plume, sans prétention d'écrire; et c'est pourquoi rien n'y vieillit. Alors que la plupart des traités sur le bonheur écrits à cette époque ne sont que sécheresse, hypocrisie, « euphories artificielles », « un seul écrit reste émouvant par ce qu'il contient de révélation de soi, par ce qu'il laisse deviner de souffrance maîtrisée: le *Discours sur le bonheur* de Madame du Châtelet. »<sup>60</sup>

Lorsque Emilie tomba enceinte de sa relation intime avec Saint-Lambert, elle partagea cette nouvelle avec son grand ami qui la reçut avec étonnement suivi d'une longue réflexion intérieure: Combien honteuse aux yeux du monde et ridicule cette grossesse d'une femme de quarante-deux ans qui passe pour être occupée de mathématiques et de sciences! Il s'attache à l'aider, à examiner froidement avec elle ce qu'on peut faire. Pour que cet enfant soit mis au monde légitimement ils font appel au Marquis du Châtelet:

« Il est reçu à bras ouverts. Pendant quelques jours, on le prépare... (...) A table, on le festoie, on le laisse parler, on l'écoute, on fait mieux, on sollicite des récits de batailles, on lui verse à boire. Il est heureux. Emilie, placée auprès de lui, le caresse de regards séducteurs et de douces paroles... (...) ...il séjourne à Cirey pendant six semaines... Avant son départ, sa femme lui annonce une paternité certaine. (...) »<sup>61</sup>

Etant toujours resté le meilleur ami de son épouse, il accueillit la nouvelle avec dignité et partit, laissant derrière lui une femme et deux amoureux soulagés. Le jeune regagna Lunéville, le vieux put alors avoir l'espoir d'être consolé par sa nièce.

Dans sa solitude, loin de l'infidélité dont elle n'attend plus de joie, Emilie du Châtelet mesure la profondeur de son désespoir. Elle souffre d'introduire dans la descendance des Châtelet une « étrangère » qui viendra partager l'héritage de ses fils. En sa droiture, elle éprouva des remords d'avoir ridiculisé le marquis du Châtelet, le seul qui ait l'âme pure en cette affaire. Quant à Voltaire, il avait retrouvé sa nièce qui renonça à ses projets de mariage. Emilie, de son côté, fut invitée à Trianon par le roi de Pologne, Stanislas. Elle accepta cette gentille invitation avec plaisir: « Ainsi, elle pourrait

---

<sup>60</sup> Ibid. p. 235

<sup>61</sup> Ibid. p. 303

travailler tranquillement à sa traduction de Newton. Elle dîna chaque jour en tête à tête avec lui et retrouva en sa compagnie mieux qu'auprès de Voltaire, son équilibre et sa dignité. »<sup>62</sup> Elle se hâta pour finir Newton, elle travailla jour et nuit pour achever sa traduction avant l'accouchement. « C'est une besogne affreuse pour laquelle il me faut une tête et une santé de fer »<sup>63</sup> disait-elle. C'est comme si elle sentait qu'elle mourrait bientôt. Elle envoya ses manuscrits à l'abbé Sallier de la Bibliothèque Royale, pour qu'il lui donne un numéro et les enregistre. Malgré son âge avancé elle était résolue de mettre cet enfant au monde mais malheureusement, à cause d'un malaise après la naissance de sa fille, elle tomba malade et mourut. La chose étonnante, c'est qu'au chevet de son lit, se trouvaient ses trois hommes aimés, son époux le Marquis du Châtelet, son grand amour et ami Voltaire, et son jeune amant Saint-Lambert.

Voltaire, le fidèle confident d'Emilie, lui écrira ces vers après la mort de sa bien-aimée:

« L'univers a perdu la sublime Emilie.  
Elle aima les plaisirs, les arts, la vérité.  
Les dieux, en lui donnant leur âme et le génie;  
N'avaient garde pour eux que l'immortalité. »<sup>64</sup>

A Cirey, il écrira son amour pour elle en utilisant ces mots: « J'aime Cirey. Je ne pourrais pas supporter Lunéville où je l'ai perdue... Mais les lieux qu'elle embellissait me sont chers. Je n'ai point perdu une maîtresse, j'ai perdu la moitié de moi-même, une âme pour qui la mienne est faite, une amie de vingt ans que j'avais vue naître. »<sup>65</sup>

Avec la disparition d'Emilie du Châtelet, la période la plus féconde, la plus studieuse et la plus heureuse de la vie de Voltaire fut terminée pour être suivie par celle à la fois orageuse et incestueuse qui sera vécue en compagnie de sa nièce frivole, Madame Denis. Gabrielle Emilie du Châtelet, femme savante, pleine d'émotion et d'enthousiasme cherchant la gloire en mathématiques, et en physique, travailleuse acharnée fut, dans un sens, décédée à cause de ses passions; de sa passion profonde pour les recherches scientifiques qu'elle n'avait pas abandonnées même durant les derniers

---

<sup>62</sup> Ibid. p. 307

<sup>63</sup> Ibid. p. 309

<sup>64</sup> Ibid. p. 316

<sup>65</sup> Ibid. p. 318

jours de sa grossesse qui l'avait épuisée, de sa passion amoureuse pour Voltaire qui l'a poussée à s'engager dans une relation purement charnelle avec un autre homme à la suite de laquelle elle est tombée enceinte. Tous ces événements malheureux, fruits de ses passions, avaient préparé sa fin tragique. Elle a péri d'une mort tout à fait traditionnelle propre aux femmes.

## 2.2. Sophie de Condorcet et l'existence d'une révolutionnaire

Sophie de Condorcet est une écrivaine française qui a vécu la Révolution de 1789. Elle était non seulement une écrivaine mais aussi une femme peintre, une penseuse et une révoltée. Issue d'une famille aristocrate et riche, elle était l'enfant aîné de sa famille et à sa naissance, son père, le Marquis François-Jacques de Grouchy avait déjà cinquante ans. Il était un homme réservé, sensible, aimant la solitude, et la lecture. Sa femme, Henriette Grouchy, la mère de Sophie était, elle aussi, une personne sensible. Même si ses beaux yeux noirs lui ont donné une apparence mélancolique, elle était souvent souriante et intelligente. Elle a voulu prendre soin de ses enfants elle-même. Elle les avait allaités, ce qui était chose rare pour l'époque. Elle lisait des livres de certains médecins de son époque et suivait leurs conseils. Sans en être consciente, elle subissait l'influence des pensées de Voltaire, selon lequel, l'homme, de son vivant, ne devrait pas se préparer pour la mort et l'au-delà, mais il devrait apprendre à vivre bien dans ce monde. Elle a aussi lu des articles imprimés dans « L'Encyclopédie » de Diderot et s'était surtout intéressée par ceux qui ont soutenu l'égalité des deux sexes ainsi que par des sujets qui traitent les meilleurs moyens d'éduquer les enfants et dans cela, le rôle des parents. Écoutons T. Boissel nous présenter Madame Henriette Grouchy:

« Que le marquis l'accompagne ou non, elle rencontrera chez son frère, hôte aussi brillant que charmant, des gens d'esprit, de jeunes philosophes, des savants en herbe. De ce frère, elle n'est pas peu fière. Il est sur le point d'être nommé conseiller au Parlement, à vingt et un ans. En attendant, elle est plus résolue que jamais à s'occuper personnellement de l'éducation de l'enfant qui va naître. Elle y pense chaque jour, c'est son obsession. Elle ne fera pas partie de ces mères indifférentes ou absentes, encore si nombreuses dans l'aristocratie après 1750. (...) »<sup>66</sup>

<sup>66</sup> Boissel, T. *Sophie de Condorcet, Femmes des Lumières (1764-1822)*, Presse de la Renaissance, 1988, p. 16

Et un peu plus loin, nous lisons ces paroles prononcées par Madame Grouchy: « J'élèverai ma fille, de telle sorte que, plus tard, elle n'ait aucune envie de fuir et qu'elle puisse alors penser d'elle-même, choisir d'elle-même. »<sup>67</sup>

Sophie-Marie Louise de Grouchy fut née le 8 avril 1764. Durant les années suivantes, elle eut un frère, Emmanuel et une sœur, Charlotte. Grâce à la famille Dupaty, qui lui donna une éducation attentive, Sophie put apprendre les notes musicales et à jouer un instrument de musique. Sa mère lui avait déjà appris à lire et à écrire lorsqu'elle avait six ans. A ce temps-là, Nicolas Caritat de Condorcet, le futur époux de Sophie, était accepté à l'Académie Française. Il fut soutenu par d'Alembert et s'était intéressé surtout à l'économie et aux questions sociales. De l'autre côté, Sophie lisait beaucoup, elle peignait, chantait, s'occupait de la musique, et dansait. On peut dire qu'elle fut une jeune fille douée à l'image de Sophie dans « l'Emile » de Rousseau.

La deuxième moitié du XVIIIe siècle fut une période pendant laquelle les paysans de Pantoise se manifestaient contre les dépenses excessives du roi, le prix élevé du pain et la cherté de la vie. Mais ces protestations des paysans n'attiraient pas l'attention des gens qui vivaient dans leurs châteaux. Sophie avait attrapé le cow-pox qui lui causa une petite perte de vue.<sup>68</sup> Après cette maladie, elle fut envoyée par son père à Fontainebleau pour qu'elle puisse se détendre et retrouver sa santé. Même si elle s'était préparée un long programme d'études, elle ne le réussit pas à cause du mauvais temps et elle resta dans le château avec son oncle bien-aimé, Charles Dupaty. Elle passait son temps à lire, à parler et à manger. C'est ici qu'elle a appris que l'Amérique avait obtenu sa liberté. Elle aimait observer l'état de son pays ainsi que celui des pays étrangers. C'est là qu'elle finit par avoir une curiosité pour la politique. Elle lut *Télémaque* de Fénelon avec passion. Elle détestait aller à l'Eglise chaque dimanche. Elle ne pouvait pas comprendre pourquoi Dieu, si bon, avait donné aux hommes qu'il avait créés autant de douleur et de malheur.

C'est à cette époque que Dupaty, Condorcet et Roucher sont venus à Paris pour discuter des injustices sociales entre les aristocrates et le peuple et ils applaudissaient les

---

<sup>67</sup> Boissel, *Sophie de Condorcet, Femmes des Lumières (1764-1822)*, op. cit., p. 18

<sup>68</sup> Boissel, *Ibid.* p. 31

nouvelles lois de Turgot. Sophie, dans son propre monde à elle, lisait des livres à sa sœur Charlotte chaque nuit et prenait soin d'elle. C'est dans ces années-là qu'elle s'était intéressée à apprendre l'anglais. Elle et sa sœur ont aimé lire le poème de Young « Nights ».

A son vingtième anniversaire en 1784, Sophie fut envoyée au couvent qui se trouvait à Neuville-en-Bresse, près de Lyon. C'est le seul fait qui l'a rendue comme les autres filles de son âge. Se sentant seule, elle écrivait souvent à sa mère et à son oncle Dupaty. De temps en temps son oncle lui rendait visite; la prenait pour sa confidente:

« (...) Charles raconte à Sophie ses flâneries dans Paris, incognito. A elle seule, (...) tout ce monde qu'elle ne connaît pas. (...) Dans ses rêves, celui qu'elle aimerait épouser ressemble à... l'oncle Dupaty en plus jeune et en plus vigoureux. Cela, elle n'oserait jamais l'avouer à Charles! »<sup>69</sup>

A son retour du couvent, son père avait souhaité la marier avec un homme très riche d'un certain âge. Sa mère l'avait avertie de l'intention de son père, et de l'autre côté, elle a essayé de montrer la grande différence d'âge qu'il existait entre sa fille et l'époux envisagé. Mais ce fut grâce à la discussion que son oncle Dupaty eut avec son père que ce dernier commença à penser sur les inconvénients de ce mariage. Durant le temps qu'elle était au couvent, Sophie avait passé son temps à lire les œuvres de Voltaire et de Rousseau. Elle travailla jour et nuit et n'oublia pas ces jours extrêmement difficiles qu'elle dut vivre mais c'est grâce à ces jours difficiles vécus au couvent qu'elle avait commencé à réfléchir sur l'éducation des femmes, et l'égalité des deux sexes. Elle traitera ces sujets plus tard avec son époux, le fameux Condorcet. Cette fille intelligente qui avait détesté aller à l'église chaque dimanche commença à chercher Dieu pour se consoler mais, ce Dieu lui semblait loin d'elle car elle se sentit seule et continua ses lectures. C'est ainsi qu'elle dévora *Système de la nature* de d'Holbach. A la suite de son séjour au couvent, elle décida de devenir l'enseignante de son frère Emmanuel et du fils de son oncle Dupaty.

Condorcet fut invité chez les Grouchy en 1786. Les Grouchy avaient cette habitude d'accueillir les intellectuels chez eux tous les étés. Ce fut donc le tour de Condorcet.

---

<sup>69</sup> Ibid. p. 56



C'est grâce à son invitation chez les Grouchy qu'il avait connu de près Sophie en qui il a découvert une culture générale et une intelligence exceptionnelles. Lisons T. Boissel qui raconte cette rencontre:

« Condorcet avait déjà remarqué cette jeune femme élancée, alerte, vive. La veille de l'accident, assistant discrètement aux leçons qu'elle donnait aux deux enfants, il observait à quel point elle était distinguée, cultivée, brillante. La, soudain, c'est autre chose. Elle devient belle à ses yeux. D'une beauté prodigieuse, d'une beauté absolue.

Un coup de foudre? En a-t-il eu jamais? Il a besoin d'admirer pour aimer. Il l'admire, il l'aime, c'est tout simple. »<sup>70</sup>

Condorcet, après son séjour chez les Grouchy, décida de se marier avec Sophie. A ce propos, il parla d'abord avec Monsieur Dupaty qui fut ravi d'apprendre sa décision. Sophie, de son côté, fut flattée d'avoir touché le cœur d'un si grand homme. Elle appréciait la façon dont il pensait, et admirait ses objectifs. Cette admiration et cette estime finiront par leur union en mariage.

Dans le Salon que Sophie a ouvert avec l'argent que sa famille lui avait donné comme cadeau de mariage, les Condorcet accueillissaient des intellectuels comme Fréteau, Dupaty, le docteur Cabanis, l'historien Garat, le poète Roucher, le secrétaire de l'Académie Française Marmontel, en même temps que des journalistes, et des imprimeurs. Avec le temps qui passait, il y avait des littérateurs, des penseurs et des économistes comme La Fayette, Beaumarchais, Malesherbes qui les rejoignaient. Ce Salon devint alors le cœur de l'Europe qui bat car il s'y trouvait non seulement des penseurs français mais aussi des penseurs et écrivains étrangers comme Adam Smith, David Williams, Thomas Jefferson, et Etienne Dumont.

« Les soirées sans convives, lorsqu'ils se retrouvent en tête à tête, les Condorcet travaillent. Ils ont la chance – rare – d'avoir un engagement intellectuel commun, et de se comprendre sur l'essentiel. Ils savent s'écouter l'un l'autre. Avec l'appui énergique de Sophie, Nicolas se lance dans une nouvelle bataille, celle de l'émancipation des femmes, celle de l'obtention des « droits naturels imprescriptibles de la femme »<sup>71</sup>

---

<sup>70</sup> Ibid. p. 89

<sup>71</sup> Ibid. p. 105

Les Condorcet n'étaient pas les seuls à posséder un Salon. Au XVIIIe siècle les femmes aristocrates ont eu la chance d'avoir ce genre d'endroits qui leur offraient la possibilité de connaître des intellectuels et de discuter avec les personnalités renommées de l'époque. A part le Salon des Condorcet, il y avait aussi ceux de Madame de Staël, de Julie de Lespinasse, et de Madame Helvétius, qui, en quelque sorte, rivalisaient avec celui de Sophie. Et avant leur mariage, ces dames, jalouses, n'ont pas cessé de maudire la jeune Sophie qui avait attiré l'attention de leur cher ami célibataire, Condorcet.

Bien avant leur mariage, Sophie, lorsqu'elle était une jeune fille, avait participé aux séminaires de Condorcet. C'est ainsi qu'elle avait fait la connaissance de Benjamin Constant et de Madame Lavoisier. Les jours que les Condorcet passaient tête à tête dans leur maison à Paris, étaient accordés au travail. C'est pendant ces années-là que Caritat de Condorcet s'était intéressé aux droits de l'homme en général et à ceux de la femme en particulier: la liberté des femmes et la prostitution furent les sujets qui attiraient le plus son attention. Il soutenait qu'être une prostituée n'est pas une faute, ni un crime, et il la considérait comme une profession tout comme les autres. C'est l'une des discussions qu'ils suscitaient très souvent avec les gens qui fréquentaient leur Salon. A part la prostitution, ils parlaient aussi sur la condition des nègres avec leurs amis Jacques-Pierre Dupont et sa femme. Ils avaient fondé avec eux, La Société des Amis de Noirs. Les discussions sur les femmes et sur les nègres continuaient et se portaient de temps en temps sur le divorce. Soutenus par leurs amis Sébastien Mercier et Madame Gaçon-Dufour, ils défendaient que les femmes, tout comme les hommes, devraient avoir le droit de divorcer leur conjoint.

En 1787, Sophie fut bouleversée par le décès subit de son oncle bien-aimé, Charles Dupaty. La France témoignait des jours difficiles. D'après Sophie, il n'était pas suffisant de réformer la monarchie, il fallait la changer complètement. Si l'on veut croire T. Boissel,

«... Sophie ne veut pas que les Etats généraux s'arrentent en chemin car il ne s'agit pas seulement de régénérer le royaume, de le civiliser, de le polir; il faut aller plus loin. L'objectif, c'est la République. Sophie est républicaine, tout comme son mari. (...) Condorcet désire dans un premier temps que les cahiers de doléances se basent

sur les droits de l'homme. (...) selon lui: 1. La liberté des personnes; 2. La sûreté des personnes; 3. La liberté et la sûreté des biens; 4. L'égalité des droits. »<sup>72</sup>

Au printemps de l'année 1789, près de mille deux cents personnes s'étaient manifestées devant Versailles. Il y avait, entre elles, des amis de Sophie comme son oncle Fréteau, La Fayette, et Joseph Garat. Pendant ce temps, Condorcet travaillait sur un écrit concernant le vote des femmes intitulé « Plan de réforme politique et sociale ». Malgré son désir de voir cette loi appliquée sur toutes les femmes sans distinction, elle fut destinée seulement à des femmes d'une élite sociale. Ce n'était pas, bien évidemment, seulement la pensée de Condorcet mais aussi celle de Sophie, et des autres féministes. Le 6 mai 1789 le jour d'ouverture du Parlement, Mirabeau fut élu Président. Le 11 juillet Necker fut retiré de ses fonctions et le 14 juillet un grand nombre d'hommes et de femmes ont marché vers la Place de La Bastille. Plus tard, le 26 août 1789 « La Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen » fut publiée. Avec cette publication, la famille Condorcet, pleine d'espoir en la Révolution, décida enfin d'avoir un enfant. Cette joie et cet espoir qu'ils ont éprouvés sont racontés par T. Boissel:

« Mais pour les époux Condorcet, plus réalistes, le temps fort, est bien celui de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, le 26 août. Quel acquis phénoménal! Quel bonheur de voir enfin se dresser un édifice aussi beau, un édifice auquel on a soi-même, patiemment, apporté sa pierre!  
Pour la première fois, ils se mettent vraiment à désirer un enfant. »<sup>73</sup>

Dans leur Salon, les Condorcet continuaient à défendre leurs idées. Mais, petit à petit, ceux qui les ont trouvées dangereuses s'éloignaient du Salon, comme La Fayette, Beaumarchais, et Malesherbes; et d'autres comme, Mirabeau, Cabanis, le médecin anglais James Mackintosh, et Pierre Verginaud commençaient à le fréquenter. Sophie connaissait Mary Wollstonecraft, écrivaine anglaise, parce qu'elle avait désiré traduire son livre *Vindications of the Rights of Women*. Mais elle ne réussit pas à obtenir l'approbation de son auteur car, il a été promis à quelqu'un d'autre pour être traduit.

« En tout cas, c'est à la réunion du Panthéon qu'elle fait la connaissance d'Olympe de Gouges. (...) cette jeune Occitane, sensibilisée à la cause des Noirs et à celle des femmes, est intelligente. (...) (Défense des Droits de la Femme). Elle aimerait bien le traduire en français, elle va contacter l'auteur. « On nous a exclues de tout

<sup>72</sup> Ibid, p. 111

<sup>73</sup> Ibid, p. 121

pouvoir, de tout savoir, commente Olympe, cependant, on ne sait pas encore avisé de nous ôter celui d'écrire. »<sup>74</sup>

En 1790 Sophie mit au monde une fille, Alexandrienne-Louise-Sophie. Mais l'anglomanie les ont fait appeler tout court, Eliza. Sophie continua à travailler et à s'occuper de sa fille. Les événements s'accélérent: Louis XVI s'enfuit et fut accusé d'avoir trahi sa patrie. On prononçait ouvertement le nom de la République. T. Boissel nous en présentons les détails:

« Le 4 avril, Paine et les Condorcet suivent le cortège funèbre de Mirabeau, (...) Pierre-Georges Cabanis se penche vers Sophie et, la voix brisée par l'émotion, lui souffle:

« Au sujet des bruits qui courent sur la possible fuite du roi, il m'a fait confiance: J'ai défendu la monarchie jusqu'au bout, je la défends même, encore que je la croie perdue. Mais s'il part, je monte à la tribune, je fais déclarer le trône vacant et proclamer la république... » (...) La fuite du roi et de la reine, puis l'arrestation à Varennes, formidable coup de tonnerre, trahison ignominieuse, l'auraient ému sans le surprendre. (...) Le scandale est énorme. Les vociférations confuses qui entourent la famille annoncent la tempête.»<sup>75</sup>

Mais les gens cultivés et clairvoyants savaient qu'il n'était pas possible de construire la République en un seul jour. En attendant la République, il y aura des Réformes: les biens de l'Eglise seront confisqués et les privilèges de naissance supprimés. Sophie commença à écrire pour « le Républicain »; elle pensa que le jour d'un changement radical est venu. Dans ce journal, elle a soutenu l'idée que l'absence du roi serait mieux que sa présence. Le 8 juillet, le corps de Voltaire fut transféré à Panthéon, une foule était venue à la Bastille. Condorcet, plein d'émotion, prépara un discours et demanda aux gens s'il fallait vraiment avoir un roi pour l'indépendance du pays. Sophie, de l'autre côté, passait une étape difficile: un jour lors d'une promenade avec Eliza, elles avaient subi les attaques des gardes nationaux, Sophie tomba par terre et resta sans bouger pendant des heures avec sa fille entre ses bras. Elle n'oublia jamais ce moment plein de violence et de peur. Laissons la parole à T. Boissel pour nous présenter l'événement:

« De nombreux promeneurs, des femmes, des enfants, des vieillards, se joignent aux militants de la première heure. La plupart viennent signer la pétition. Sophie ne

---

<sup>74</sup> Ibid. p. 125

<sup>75</sup> Ibid. pp. 134,135

voudrait pour rien au monde manquer cette journée lumineuse et pleine d'espoir. (...) avec dans ses bras la petite Eliza qui a quatorze mois, et se trouve nez a nez, aux abords du Champ, avec Louise Robert et Manon Roland. Les trois républicaines, abordent fièrement leur cocarde, se sourient, s'embrassent, se congratulent. Elles ignorent que l'Assemblée et Bailly, marie de Paris, ont décidé, le matin, d'empêcher la manifestation de se dérouler. (...): le drapeau rouge de la loi martiale est déployé. Soudain, a deux pas d'elles, un jet de pierres. Aussitôt, c'est la fusillade. (...) On court dans tous les sens. Sophie s'est jetée à terre, protègent Eliza sous son sein. Elle entend siffler les balles tirées par la troupe. (...) Partout, l'on pousse des hurlements. Ca dure jusqu'à sept heures du soir. Quand elle se relève, elle voit des cadavres joncher le sol. (...) Une telle violence est insoutenable. Elle s'enfuit, livide et tremblante. (...) Jusqu'à sa mort, elle gardera le souvenir de cette atrocité, de ce massacre sans nom, de tout ce sang d'innocents répandu pour une grande et belle idée. »<sup>76</sup>

Le roi et sa famille furent emprisonnés le 13 août. Un gouvernement provisoire fut constitué. Roland devint le Ministre des Affaires Intérieures, et Danton le Ministre de la Justice. C'est le temps de la guillotine et d'exécutions publiques. Au Parlement, il y eut des groupes différents; dans celui qui siégeait à droite, se trouvaient Vergniaud, Gaudet, Condorcet et Danton, les modérés et; dans le groupe siégeant à gauche il y eut Robespierre, Coutton et Saint-Juste, les radicaux.

« Qui doit faire le procès du roi? Comment doit-on s'y prendre? A quelle peine faut-il le condamner? Tandis que la masse des élus hésite, trois opinions distinctes s'affrontent, celle de Robespierre, celle de Vergniaud et celle de Condorcet. (...) Robespierre estime que « les peuples ne rendent point de sentences, ils lancent la foudre », que Louis EST coupable, traître à la nation française, criminelle envers l'humanité. (...) Vergniaud pense que la Convention doit se constituer en tribunal et faire ratifier sa décision pour un vote populaire. Condorcet, (...) Il suggère d'instaurer un tribunal d'exception puis de soumettre son verdict à l'approbation du peuple et de la Convention. Sur le fond, il considère que c'est la monarchie qu'il faut éliminer, pas le monarque. Chacun connaît sa position de principe sur la peine de mort. »<sup>77</sup>

Selon Condorcet, ce qu'on devrait changer n'est pas le roi, mais la royauté. Etant lui-même contre la peine de mort, il soutenait l'idée qu'il fallait donner à Louis XVI le droit de se défendre au tribunal et de le condamner par la suite, au bannissement à vie. Mais le désir du peuple fut plus fort et clair; il voulait que le roi soit puni par la peine de mort.

---

<sup>76</sup> Ibid. pp. 140,141

<sup>77</sup> Ibid. p. 157

Ce fut cette prise de position de Condorcet qui l'a amené à quitter sa maison, sa femme et sa fille Eliza et à aller se réfugier chez les autres. Robespierre et Marat, les Jacobins radicaux n'ont pas du tout aimé cette attitude modérée de Condorcet. Il fallait donc le punir, comme on l'a fait avec les autres modérés. Leurs meilleurs amis, Brissot et Verginaud furent arrêtés. Les autres s'enfuirent pour rester vivants. Condorcet avait souhaité, à un certain moment, s'exiler avec sa famille en Angleterre mais Sophie voulut rester en France pour défendre ses causes.

« Condorcet revient au village, extenué, brisé, vaincu. D'une voix blanche, il laisse tomber: « Maintenant, personne n'est sûr de vivre six mois. » (...) Elle en saisit, brusquement, le sens: Nicolas parle de leurs amis girondins, de lui, d'elle, de tout le monde. (...) Nicolas Condorcet envisage un moment de gagner le port de Saint-Valery-en-Caux et, de là, embarquer pour l'Angleterre avec Eliza et Sophie. Celle-ci refuse catégoriquement. Ils abandonnent aussitôt cette idée. Déserteur, ce n'est pas leur genre. Sophie de Condorcet n'est pas Germaine de Staël. »<sup>78</sup>

Sans rien dire à Sophie, pour ne pas l'angoisser inutilement, Condorcet, gardait dans sa poche, une fiole de poison au cas où il lui serait utile. « L'ami médecin leur donne à chacun une fiole de poison, pour le cas où les choses tournent mal. Ce poison, ils le nomment « pain de frères ». »<sup>79</sup> Il s'enfuit chez Madame Helvétius puis partit chez Madame Vernet lorsque Sophie resta à Auteuil pour ne pas attirer l'attention. Même s'ils ne se voyaient pas souvent dans cette période de leur vie, ils essayèrent de se voir quand même une fois par mois. « Consciente du danger encore aggravé par la loi du 17 septembre sur les suspects, elle s'habille en femme du peuple, se coiffe du bonnet rouge et, au prix de longs détours pour semer d'éventuels suiveurs, gagne à pied la maison où son époux se terre. »<sup>80</sup> Au mois d'octobre Condorcet qui n'a pas réapparu fut condamné à mort par contumace. Après avoir appris cette nouvelle, il se décida à écrire son mémoire, le seul moyen de s'enfuir du désespoir.

Sophie, de l'autre côté, se trouva de plus en plus sans argent et dû à cela, commença à peindre et ouvrit une boutique de lingerie. Au moment où Condorcet commença à écrire un livre pour sa fille, destiné à son éducation, il apprit que la loi de l'éducation gratuite

---

<sup>78</sup> Ibid. pp. 164,165

<sup>79</sup> Ibid. p. 166

<sup>80</sup> Ibid. p. 171

pour des enfants entre six et huit ans fut acceptée par l'Assemblée Constituante. Lorsqu'il ne travaillait pas à son *Esquisse d'un tableau des progrès de l'esprit humain*, il préparait un traité d'éducation pour sa fille où il soutenait l'idée que l'éducation donnée aux jeunes filles et aux garçons doit être égale et qu'il faut avoir droit à l'instruction à n'importe quel âge. Il proposa ainsi la démocratisation de l'enseignement. Sophie, dans cette situation dangereuse, proposa à son mari le divorce pour garantir la sécurité de leur fille.

« Les intérêts de notre enfant me condamnent à une démarche dont ma main n'écrira pas le nom (...). (...) « Cette séparation apparente, tandis que les liens qui nous unissent sont indissolubles, est pour moi le comble du malheur; tu l'envisages autrement que comme une formalité... »<sup>81</sup>

Pour endurer son désespoir, Condorcet rédigea deux œuvres destinées à sa fille Eliza; *Esquisse d'un tableau des progrès de l'esprit humain* et *L'avis d'un proscrit à sa fille*. Dans ces œuvres, il insista sur la nécessité de travailler pour les femmes afin de ne pas dépendre des autres pour être heureuses. Condorcet quitta la maison de Madame Vernet en 1794 et alla chez les Suard. Sophie n'a rien su de sa dernière fuite et crut qu'il se cacha en Suisse. Durant ce temps, elle essaya d'écrire une préface pour les essais de Condorcet. Leur divorce fut annoncé au mois de mai, peu après l'exécution de Fréteau, Chénier, et Roucher. Mais un homme suspect fut mis en prison portant le nom de Pierre Simon. Trois jours après son arrestation, cet homme se tua en avalant du poison et une attestation de prison confirma ce suicide.

Sophie qui n'avait eu depuis très longtemps, aucune nouvelle de son mari, décida de le chercher avec l'aide de Cabanis. Ils allèrent successivement à Fontenay-aux-Roses, Clamart, Sceaux, et Bourg-Egalité. Dans le dernier, ils trouvèrent les affaires de Pierre Simon avec une lettre qui dit « Je ne suis pas malheureux de ce que j'ai vécu pour ma femme et ma fille Eliza ». Ils comprirent par ces mots que cette lettre appartenait à Condorcet et que l'homme décédé au nom de Pierre Simon était, en fait, Condorcet.

Quand Condorcet se tua, Sophie n'avait que trente ans, très jeune pour s'enfermer longtemps et se couper complètement du monde. Elle commença petit à petit, à sortir et

---

<sup>81</sup> Ibid. p. 177

fit la connaissance de l'actrice Julie Carreau et François Talma. Puis elle rencontra, en 1795, l'homme qui changera sa vie, le journaliste Maillia Garat: « Elle aime d'emblée son énergie, la façon qu'il a de se tenir sur le qui-vive, la force animale qui émane de lui. Elle le trouve sans détours, mélange de hardiesse et de naïveté. (...) A la fin du repas, c'est le coup de foudre. »<sup>82</sup> Sophie prit en main ses *Lettres sur la Sympathie* lorsque Maillia Garat était en voyage à Napoli. En d'autres termes, elle avait commencé à écrire ses *Lettres sur la Sympathie* en 1793, dans une période difficile de sa vie affective.

« (...) Ces lettres constituent à la fois un traité de philosophie, de psychologie sociale et de psychologie individuelle, une sorte de condensé de ses réflexions, à la lumière de ce qu'elle a vécu et observé depuis 1789, à la lumière aussi de ce qu'elle vit avec Mailla depuis dix-huit mois. »<sup>83</sup>

Les *Lettres* sont, en fait, écrites grâce à sa traduction de l'œuvre de Adam Smith intitulée *Théorie des sentiments moraux*. Elles sont aussi importantes car c'est la dernière des œuvres rédigées sur le bonheur à la fin du XVIIIe siècle. D'après Sophie, celui qui porte les graines de sympathie envers les hommes et envers soi-même, peut atteindre le bonheur. Nous aborderons en détail, ce thème essentiel des *Lettres* dans le troisième chapitre de cette recherche.

Sophie avait toujours espéré qu'il serait possible pour elle de vivre, une fois de plus, une relation pareille vécue avec son époux Condorcet. Elle fut malheureusement fort déçue car Maillia Garat était un homme instable, léger, toujours indécis. Sophie fut trahie par lui, Garat était aussi attiré par une jeune avocate et journaliste, Aimée de Coigny. Pour Sophie une relation devait un aspect sensuel et sexuel. Mais la chose la plus importante pour elle était l'existence de l'autre et de son amitié. C'est pourquoi, elle chérit Maillia Garat, malgré sa trahison et, ne garda aucune rancune, ni éprouva un sentiment amer envers lui et si nous croyons encore une fois, T. Boissel; « Quand elle prend sa plume, c'est donc pour s'adresser non plus à LUI, mais à elle-même, à un fantôme, à tout le monde, à qui veut bien l'entendre. »<sup>84</sup>

---

<sup>82</sup> Ibid. p. 199

<sup>83</sup> Ibid. p. 204

<sup>84</sup> Ibid. p. 229



Sophie s'adonna à la publication des œuvres complètes de Condorcet et entre les années 1801-1804, avec l'aide de Pierre Cabanis, elle réussit à les faire publier. Eliza qui devint une jeune fille cultivée avec beaucoup d'allure et de personnalité, se maria avec Arthur O'Connor, descendant direct des anciens rois d'Irlande, ayant vingt ans plus qu'elle. Séparée de sa fille, Sophie se sentit plus seule que jamais. Comme nous le dit T. Boissel;

« Sa maison lui paraît maintenant vaste et vide. Eliza n'est pas là: (...) Sophie perd l'appétit. Ne mangeant presque plus. Elle maigrit, elle pâlit. Elle a des battements de cœur, des spasmes. (...) Enfermée dans sa chambre, elle écrit pour lutter contre l'engourdissement. Mais c'est à elle-même qu'elle s'adresse. »<sup>85</sup>

La dernière période de la vie de Sophie jusqu'à sa mort en 1822, se déroula en compagnie du jeune philosophe et historien Claude Fauriel. Ils eurent une relation bâtie sur le respect, la communication, et l'estime réciproques. Voilà quelques instantanés de la dernière période de l'existence de Sophie relatés par Boissel:

« Une année s'écoule. Une année morne, fade, sans relief; Sophie souffre de désoeuvrement. Femme active, elle découvre subitement l'inactivité. Claude a entrepris de lui apprendre la langue arabe. C'est sa manière à lui aider. Mme de Condorcet, son élève! C'est chose originale. A quoi lui servira l'arabe? A rien, hors le plaisir. »<sup>86</sup>

« Sophie passe les fêtes de Noël, cette année-là, au château du Bignon, chez les O'Connor. Elle est fière. Elle a décidé avec Eliza, (...) la publication dans le «*Mercure de France* de l'avis d'un proscrit à sa fille.» (...) La mère et la fille ont bientôt la joie de recevoir un abondant courrier; la plupart des lecteurs, émus ou enthousiastes, applaudissent à ce véritable petit traité d'éducation. Succès posthume de Condorcet. Il y a toujours, se dit Sophie, une lueur au milieu de la nuit. »<sup>87</sup>

« Certes, Sophie et Claude gardent un attachement réciproque profond. Mais plus ils vieillissent, plus leurs centres d'intérêt s'éloignent. »<sup>88</sup>

Juste avant sa mort, Sophie eut le bonheur de voir imprimée à nouveau l'œuvre de Condorcet intitulée *Réflexions sur l'esclavage des Nègres*. « Je veux être enterrée comme les pauvres. » disait-elle. Et conformément à son désir, elle fut enterrée au

---

<sup>85</sup> Ibid. p. 232

<sup>86</sup> Ibid. p. 266

<sup>87</sup> Ibid. p. 271

<sup>88</sup> Ibid. p. 274

cimetière du Père-Lachaise sans cérémonie religieuse; il y aura seulement Madame Cabanis, Monsieur et Madame O'Connor, Monsieur Fauriel et la vieille Madame Vernet.

## TROISIEME CHAPITRE

### 3. DEUX RECITS, MIROIRS DE LEUR TEMPS

Madame du Châtelet composa ses réflexions sur le bonheur vers la moitié du siècle des Lumières, durant les années 1747. Ce court récit fut rédigé à une époque politique relativement stable et ne contient pas des réflexions sur le bonheur de la société. Il communique des réflexions sur le bien-être de l'individu tout en considérant son état de santé, ses études personnelles, sa manière de se nourrir etc. Le récit de Sophie de Condorcet fut rédigé en 1795, à une époque qui suivit une période tourmentée en France provoquée par la Révolution de 1789. Il vise donc à voir les éléments indispensables pour le bonheur de la société tels que la sympathie, l'amour-propre, la compassion, la sensibilité etc., en d'autres termes, tous les sentiments qui peuvent rapprocher l'homme des autres hommes afin de sympathiser avec leurs douleurs et leurs joies. Nous pensons que la connaissance de soi est nécessaire, même primordiale, pour connaître les problèmes des autres et dans un sens, c'était ce que Madame du Châtelet avait essayé de faire. Etudions maintenant son *Discours*.

#### 3.1. *Discours sur le Bonheur*: un récit du bonheur individuel

Un bref rappel sur la rédaction du *Discours*: Madame du Châtelet l'a rédigé lorsqu'elle se sentait bien malheureuse à la suite de longs voyages que Voltaire a entrepris en Europe surtout vers la Prusse en tant qu'invité de Frédéric II. Leur relation usée par le temps et par les discussions sur la métaphysique, Madame du Châtelet optant pour Leibnitz que Voltaire avait détesté, sembla être dans une impasse. Cherchant une consolation dans diverses activités comme les études, les jeux et dans une relation amoureuse qu'elle se trouva engagée avec le jeune poète, Saint-Lambert, elle présenta son court récit sur le bonheur dans lequel elle tenta de décrire les moyens d'atteindre le bonheur, plus précisément, les moyens d'être moins malheureux. Ce *Discours*, pas très connu, nous présente des idées non seulement relatives au XVIIIe siècle mais aussi des

réflexions qui peuvent être universelles à tous les temps et dans tous les pays. L'écrivaine conseille à ses lecteurs de trouver les moyens d'être heureux à tous prix. Mais elle n'oublie pas de préciser à qui elle s'adresse dans son *Discours*. D'après elle, les gens qui ont une fortune peuvent atteindre le bonheur plus facilement que les autres et elle s'adresse spécifiquement à ces gens privilégiés:

« Je n'écris que pour ce qu'on appelle les gens du monde, c'est-à-dire; pour ceux qui sont nés avec {...} une fortune toute faite, plus ou moins brillante, {...} »<sup>89</sup>

En premier lieu, Emilie du Châtelet doit nous convaincre que nous sommes ici, dans ce monde, pour goûter les plaisirs de la vie, cueillir des sensations, faire ce qu'on désire passionnément et elle s'adresse aux moralistes qui nous ont poussé à réprimer nos passions afin d'atteindre le bonheur à l'au-delà.

« Il faut commencer par se bien dire à soi-même & par se bien convaincre que nous n'avons rien à faire dans {...} ce monde qu'à nous y procurer des sensations & des sentiments agréables (5). Les moralistes qui disent aux hommes: réprimez vos passions, & maîtrisez vos desirs, si vous voulez être heureux, ne connoissent pas le chemin du bonheur (6). On n'est heureux que par des goûts & des passions satisfaites; {...} »<sup>90</sup>

L'une des voies pour atteindre le bonheur en question est possible par la vertu. Comme nous vivons dans une société, il faut agir pour le bien de la société et contribuer à son bonheur. Selon Emilie du Châtelet, avoir un tel objectif a un côté profondément moral et la vertu qui y est impliquée nous rendrait heureux.

« Il faut être vertueux, parce qu'on ne peut être vicieux & heureux. J'entends par *vertu* tout ce qui contribue {...} au bonheur de la société, &, par conséquent, au nôtre, puisque nous sommes membres de la société (20). »<sup>91</sup>

Elle pense qu'on ressent le bonheur quand on fait un acte vertueux. Le sentiment d'être estimé par les autres nous donne un plaisir exceptionnel et nous rend heureux. C'est

---

<sup>89</sup> Mauzi. R. , *Mme du Châtelet, Discours sur le bonheur*, Edition critiqué et commentée par Robert Mauzi, Maître de conférences à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Lyon, Paris, Société d'édition, « Les Belles Lettres », p. 7

<sup>90</sup> Mauzi, *Mme du Châtelet, Discours sur le bonheur*, op. cit., p. 4

<sup>91</sup> Mauzi, *Ibid.* p. 12

l'une des raisons pour laquelle on essaie d'agir pour le bien de tout le monde afin de mériter l'estime des gens et c'est l'état où l'on souffre le moins.

« Je doute qu'il y ait de {...} sentiment plus délicieux que celui qu'on éprouve quand on vient de faire une action vertueuse {...}, & qui mérite l'estime des honnêtes gens. Au plaisir intérieur que causent les actions vertueuses se joint encore le plaisir de jouir de l'estime universelle: {...} »<sup>92</sup>

Ce n'est pas une tâche facile mais, de toute façon, cela dépend de nous d'être heureux ou malheureux. Les sentiments agréables nous mèneront en général à être contents et satisfaits. Car « {...} & plus les sentiments agréables sont vifs, plus on est heureux. Il est donc à désirer d'être susceptible des passions, & je le répète encore: n'en a pas qui veut ».<sup>93</sup> Et elle ajoute que « c'est à nous les faire servir à notre bonheur, cela dépend souvent de nous. »<sup>94</sup>

Mais pour avoir des passions, du goût et, de la joie à ce qu'on fait il faut assurer l'équilibre. Il faut savoir comment prendre du plaisir d'un côté de la vie sans écarter l'autre. Comme dans tous les coins de la vie, il faut faire tout ce qu'on fait d'une façon équilibrée qui nous portera deux fois plus de bonheur. Prenons comme exemple des régimes, il faut qu'on mange tout mais en faisant attention à la condition de notre santé, et à notre âge. Les aliments nutritionnels sont là pour nous donner de l'énergie et du plaisir, du goût de vivre et nous fournir un moyen de communication mais, si on ne mange pas de légumes et de viandes d'une manière équilibrée nous aurons des problèmes de poids et notre vie risquera de devenir insupportable.

« Cette sobriété que vous vous serez imposée rendra le plaisir plus vif. Je ne vous la recommande pas pour étendre en vous la gourmandise, mais pour vous préparer une jouissance plus délicieuse. »<sup>95</sup>

« {...} ma gourmandise n'étant point excitée par la présence des mets, je ne me refuse rien en ne mangeant point, & je rétablis ma santé sans qu'il m'en coûte de privation ».<sup>96</sup>

---

<sup>92</sup> Ibid. p. 14

<sup>93</sup> Ibid. p. 10

<sup>94</sup> Ibid. p. 6

<sup>95</sup> Ibid. p. 9

<sup>96</sup> Ibid. p. 17

En faisant attention à notre poids et à tout ce qu'on mange, on peut au moins faire quelque chose d'intelligent pour être en bonne santé, une tâche difficile mais très importante pour garantir notre bonheur. Une personne qui perd sa santé est quelqu'un qui ne pourrait pas profiter bien de la vie, soit dû à ses malheurs, soit dû à sa psychologie. Donc il faut surtout faire attention à notre santé pour nous assurer une vie de qualité. C'est seulement par ce moyen qu'on peut prendre plaisir de la vie et de tous les avantages qu'elle nous offre.

« Quand on s'est une fois bien persuadé que sans la santé on ne peut jouir d'aucun plaisir & d'aucun bien, on se résout sans peine à faire quelques sacrifices pour conserver la sienne {...}. »<sup>97</sup>

Elle nous conseille, donc, de préserver bien notre santé et faire ainsi un pas de plus vers le bonheur.

Elle nous donne quelques exemples pour pouvoir jouir de notre être et prendre goût à ce monde présent dans lequel nous vivons. Comme elle s'adresse à une certaine classe de la société, à une élite sociale, elle annonce les moyens d'atteindre le bonheur en considérant cette élite qui a le privilège d'être bien né et d'avoir le temps et la possibilité de philosopher sur leurs propres problèmes et sur ceux de l'humanité. D'après elle, il faut avoir du plaisir à ce qu'on fait, et elle annonce que nous devons la plupart de nos plaisirs à l'illusion. Comme nous allons voir, on utilise l'illusion sans le savoir et elle est bien une source de bonheur qu'il ne faut jamais perdre si on veut être heureux.

« Il faut pour être heureux, s'être défait des préjugés, être vertueux, se bien porter, avoir des goûts & des passions, être susceptible d'illusions, car nous devons la plupart de nos plaisirs à l'illusion, & malheureux est celui qui la perd. »<sup>98</sup>

Elle propose une sorte de thérapie, car elle nous aide à voir des éléments utiles à notre existence. Elle donne aux lecteurs les marionnettes comme exemple, même si l'on sait qu'en vérité ce n'est qu'une simple marionnette qui joue, il faut imaginer, pour un quart

---

<sup>97</sup> Ibid. p. 9

<sup>98</sup> Ibid. p. 4

d'heure, que c'est cette marionnette qui parle, au lieu de penser qu'il y a quelqu'un d'autre tirant les ficelles, une pensée aussi convenable pour le théâtre.

« {...} or, l'optique ne nous trompe pas, quoiqu'elle ne nous fasse pas voir les objets tels qu'ils sont, parce qu'elle nous les fait voir de la manière qu'il faut que nous les voyions pour notre utilité {...} (23). Quelle est la raison pour laquelle je ris plus que personne aux marionnettes, si ce n'est parce que je me prête plus qu'aucun autre {...} à l'illusion, & qu'au bout d'un quart-d'heure je crois que c'est Polichinelle qui parle? (24) »<sup>99</sup>

Etre heureux dépend souvent de l'homme, c'est lui seul qui peut trouver les voies menant au bonheur. Les sentiments agréables peuvent l'aider à atteindre le bonheur qu'il cherche sans arrêt. Le bonheur, comme Emilie cite dans son *Discours*, est seulement retrouvé quand on connaît les moyens de nous contenter de notre état. Il faut être content de ce qu'on fait et d'avoir des buts précis à atteindre. Il est bien évident qu'on aura des jours difficiles devant nous mais, il faut qu'on les considère avec un point de vue positif. On peut être obligé de vivre des moments pénibles ou traverser par des moments difficiles, faire des fautes mais il faut toujours, d'après Emilie, essayer de les accepter et de penser que ces moments sont vécus pour nous aider à surmonter les jours malheureux. Il faut écarter les pensées négatives pour atteindre le bonheur. Voici les mots d'Emilie qui précisent comment il faut faire face aux jours pénibles:

« Il faut partir d'où l'on est, employer toute la sagacité de son esprit à réparer & à trouver les moyens de réparer; mais il ne faut point regarder au talon, & il faut toujours écarter {...} de son esprit le souvenir de ses fautes: quand on en a tiré dans une première vue le fruit qu'on en peut attendre, écarter les idées tristes & leur en substituer d'agréables, c'est encore un des grands ressorts du bonheur {...}, & nous avons celui-là en notre pouvoir; du moins jusqu'à un certain point; je sais que dans une violente passion qui nous rend malheureux, il ne dépend pas entièrement {...} de nous de bannir de notre esprit les idées {...} qui nous affligent; mais on n'est pas toujours dans ces situations violentes, toutes les maladies ne sont pas fièvres malignes, (...) ».<sup>100</sup>

L'une de ces idées qu'on doit écarter est la mort. Il faut garder en tête que nous sommes ici pour goûter la vie et prendre plaisir de tout ce qu'on fait. Si l'on pense tout le temps à l'au-delà, on n'aura pas la chance de jouir de tout ce qui nous entoure et chaque jour qu'on passe serait difficile à endurer: on éprouvera des malheurs difficiles à surmonter

<sup>99</sup> Ibid. p. 15

<sup>100</sup> Ibid. p. 17,18

donc il n'y aura aucune différence entre le vécu et la mort, car on serait mort de notre vivant. Emilie veut montrer que si nous sommes présents dans ce monde, c'est pour une raison. Une personne qui vit en pensant tout le temps au jour où la mort lui viendra est, en vérité, quelqu'un qui ne sait pas comment goûter les plaisirs de la vie et de tout ce qu'elle nous offre. Même si l'on sait que personne ne peut vivre jusqu'à l'éternité, il faudra quand même savoir vivre en prenant goût à ce qu'on fait. Elle nous donne comme exemple la vie de Montaigne et par quel moyen il a gâché sa vie en pensant au jour où tout s'arrêtera.

« La mort, par exemple, est une idée qui nous afflige toujours, soit que nous prévoyions la nôtre, soit que nous pensions à celle des gens que nous aimons. Il faut donc éviter avec soin tout ce qui peut nous rappeler cette idée. Je suis bien opposée à Montaigne, qui se félicitait tant de s'être tellement accoutumé à la mort, qu'il était sûr de la voir de près sans être effrayé (28). On voit par la complaisance avec laquelle il rapporte cette victoire, qu'elle lui avoit coûté beaucoup {...}, & en cela le sage Montaigne avoit mal calculé: car assurément c'est une folie {...} d'empoisonner par cette idée triste & humiliante une partie du peu de temps que nous avons à vivre, pour supporter plus patiemment un moment que les douleurs corporelles rendent toujours très amer, malgré notre philosophie {...}; d'ailleurs, qui sait si l'affoiblissement de notre esprit, causé par la maladie ou par l'âge, nous laissera recueillir le fruit de nos réflexions, & si nous n'en serons pas pour nos frais, comme il arrive si souvent dans cette vie? Ayons toujours dans l'esprit, quand l'idée de la mort nous revient, ce vers de Gresset: (...) »<sup>101</sup>

En disant ceci, elle nous donne comme exemple un vers de Gresset qui, quand l'idée de la mort lui revient à l'esprit, dit que: « La douleur est un siècle, & la mort un moment (29). »<sup>102</sup>

Selon Emilie, les gens malheureux sont ceux qui veulent partager leur malheur avec les autres. Ils possèdent le désir de parler de leurs malheurs. Les gens heureux ne portent pas en eux le besoin de parler de leur bonheur, ils aiment mieux garder leur joie. C'est pourquoi, les gens heureux sont moins intéressants que les malheureux. Quand on est heureux et que les obstacles éventuels de l'amour sont surmontés, on n'en parle point, et les heureux ne constituent plus un thème qui convient au théâtre.

« Mais, me dira-t-on, les passions ne font-elles pas plus de malheureux que d'heureux? Je n'ai pas la balance nécessaire pour peser en général le bien & le mal

---

<sup>101</sup> Ibid. p. 18

<sup>102</sup> Ibid. p. 19



qu'elles ont faits aux hommes; mais il faut remarquer que les malheureux sont connus parce qu'ils ont besoin des autres, qu'ils y cherchent des remèdes & du soulagement. Les gens heureux {...} ne cherchent rien, & ne vont point avertir les autres de leur bonheur; les malheureux sont intéressants, les gens heureux sont inconnus.

Voilà pourquoi lorsque deux amants sont raccommodés, lorsque leur jalousie est finie, lorsque les obstacles qui les séparoient sont surmontés, ils ne sont plus propres au théâtre. »<sup>103</sup>

A la suite d'une relation mal finie, ce qui survit dans notre mémoire, ce sont les étapes de la séparation, les disputes et les malheurs que cette relation amoureuse nous a causés et non pas les beaux moments qu'on a vécus. Du point de vue d'Emilie, il faut se souvenir de beaux moments et des jours agréables qu'on avait vécus auparavant. Il faut respecter l'amour et tous les plaisirs qu'il nous a fait goûter et accepter la séparation comme une nouvelle étape qui nous donnera de nouveaux plaisirs et un certain bonheur, bien que amer. « On connoit donc bien plus l'amour par les malheurs qu'il cause, que par le bonheur souvent obscur qu'il répand sur la vie des hommes. »<sup>104</sup>

L'amour est un sentiment qui nous fait vivre deux émotions très différentes l'une de l'autre. C'est un sentiment qui peut nous donner envie de faire n'importe quoi, mais en même temps, il peut nous faire vivre les moments les plus malheureux de notre existence. C'est une émotion qu'on ne peut pas vivre tout seule, qu'il nous faut « l'autre » pour qui on éprouve cette émotion. C'est une situation où tout dépend de « l'autre ». C'est comme si nous avons offert tout notre cœur à l'être aimé. Donc, tout ce qu'il fait peut nous donner du bonheur en même temps que du malheur. C'est une période dans notre vie où l'on perd tout contrôle sur notre être et où on se laisse emporté par le vent d'émotions. Même s'il peut nous donner des malheurs, il ne faut jamais oublier que c'est aussi la période où on ressent que tout l'univers nous ouvre les bras pour nous accueillir. C'est le moment où l'on prend goût à tout ce qu'on fait sauf d'être loin de l'être aimé. Quand on s'aime, c'est comme si le monde devient un paradis, chaque objet qu'on contemple devient extraordinairement beau. On jouit de la vie, on prend plaisir à être vivant et on ressent des sentiments forts jamais éprouvés avant.

---

<sup>103</sup> Ibid. p. 5

<sup>104</sup> Ibid. p. 6

« J'ai dit que plus notre bonheur dépend de nous, & plus il est assuré; & cependant la passion qui peut nous donner de {...} plus grands plaisirs & nous rendre le plus heureux, met entièrement notre bonheur dans la dépendance des autres: on voit bien {...} que je veux parler de l'amour.(41)

Cette passion est peut-être la seule qui puisse nous faire désirer de vivre, & nous engager à remercier l'auteur de la nature, quel qu'il soit, de nous avoir donné l'existence. »<sup>105</sup>

Mais il faut quand même des règles pour bien préserver ce sentiment. Emilie, dans son *Discours*, nous les présente en utilisant ces mots précis: « (...) on sentira que pour conserver longtemps le cœur de son amant, il faut toujours que l'espérance & {...} la crainte agissent {...} sur lui. (...) »<sup>106</sup> Comme nous l'avons déjà démontré, l'amour est un sentiment très vif surtout lorsqu'il rencontre des obstacles. Il faut toujours essayer de garder la froideur, si non, l'autre va se fatiguer de cette situation qui ne deviendra rien qu'une habitude et probablement, le mènera à regarder dehors pour trouver de nouvelles tentations. Emile parle aussi de la relation intime qu'elle a eue pendant plus de dix ans avec Voltaire. Leur relation fut rare à témoigner, car surtout au XVIIIe siècle, on ne peut que rarement rencontrer de telles relations de longue durée surtout entre deux personnes célèbres. Dans le cas de Madame du Châtelet et Voltaire, il s'agit d'un couple qui aime apprendre par un échange de culture et de sentiments. Malgré un commencement qui n'est point un coup-de-foudre, avec le temps, ils commencent à éprouver non seulement de l'amour, mais aussi du respect réciproques. C'est une relation qui a rendu jaloux les gens qui les entourent. Ces deux personnes bien travailleuses et intelligentes vivent plus de dix ans de plaisir et d'amour à Cirey. Voici Emilie qui relate au lecteur ces années de passion et de bonheur:

« (...) l'amour perce de tous côtés {...}; on commence par vous adorer, cela est impossible autrement; mais bientôt la certitude d'être aimé, & l'ennui d'être toujours prévenu, le malheur de n'avoir rien à craindre, émoussent les goûts. Voilà comme est fait le cœur humain, & qu'on ne croie pas que j'en parle par rancune: j'ai reçu de Dieu, il est vrai, une de ces âmes tendres et immuables qui ne savent ni déguiser, ni modérer leurs passions; qui ne connoissent ni l'affoiblissement, ni le dégoût, & dont la ténacité sait résister à tout, même à la certitude de n'être plus aimée {...}; mais j'ai été heureuse pendant dix ans par l'amour de celui qui avoit subjugué mon âme; (...) »<sup>107</sup>

---

<sup>105</sup> Ibid. p. 28

<sup>106</sup> Ibid. p. 31

<sup>107</sup> Ibid. p. 31

Cet amour réciproque s'usa malheureusement avec le temps et par l'intervention d'autres personnalités dans leur vie. Dans le cas de Voltaire, ce fut surtout sa nièce, Madame Denis qui deviendra le grand amour du philosophe surtout après la disparition de Madame du Châtelet. Il faut souligner que le jeu de hasard qu'Emilie commença à jouer fut aussi l'une des causes de leur séparation. Même si on constate qu'Emilie a des idées logiques sur le jeu de hasard, on ne peut pas dire qu'elle a eu le courage de cesser de jouer pendant un certain temps. La raison pour laquelle elle joue, c'est que, malgré tout ce qui lui arrive, elle essaie de retrouver son calme et de respecter le choix de l'être aimé. Elle tenta de demeurer la grande amie du philosophe jusqu'à la fin. Ce n'est pas la première fois qu'elle fut trahie, mais malgré ses douleurs et ses souffrances elle garda en elle, son calme pour conserver au moins l'amitié de celui qu'elle avait tant aimé. L'illusion qui nous sert à prendre plaisir, peut aussi nous tromper en évoquant chez nous un sentiment trompeur de croire d'être aimé. Après un certain temps, on découvre qu'on n'est plus aimé et le malheur naît donc d'une illusion. Quand on se réveille de ce rêve qui nous rend heureux, nous voyons que la vérité n'est qu'un grand mensonge et que nous avons oublié de demander d'être aimé en retour. Selon du Châtelet, il faut toujours garder son calme et savoir qu'un jour l'illusion de l'amour peut être la cause des maladies. Voici Emilie qui nous raconte elle-même ses sentiments intimes:

« Quand l'âge, les maladies, (...) de la jouissance ont diminué son goût, j'ai été long-temps sans m'en appercevoir; j'ai moins pour deux, je passois ma vie entiere avec lui, & mon cœur, exempt de soupçon {...}, jouissoit du plaisir d'aimer & de l'illusion de se croire aimé {...}. Il est vrai que j'ai perdu cet état si heureux, & que ce n'a pas été sans qu'il m'en ait coûté bien des larmes. Il faut de terribles secousses pour briser de telles chaînes: la plaie de mon cœur a saigné long-temps; (...) j'ai tout pardonné. (47) »<sup>108</sup>

Elle nous propose de garder notre sang froid et nous abandonner à l'étude. C'est la seule activité avec laquelle on peut être heureux sans être trahi. Après une relation mal tournée le meilleur lieu pour retrouver notre âme est, selon Emilie, l'étude. « La certitude de l'impossibilité du retour de son goût & de sa passion, que je sais bien qui n'est pas dans la nature, a amené insensiblement mon cœur au sentiment paisible de l'amitié; & ce sentiment, joint à la passion de l'étude, me rendoit assez heureuse.

---

<sup>108</sup> Ibid. p. 32

(49) »<sup>109</sup> La seule vérité qu'il faut garder en tête c'est que, si l'on sait que quelque chose servira à notre malheur, nous portons tous en nous le sentiment et le besoin de nous éloigner de cette peine qui nous cause tant de douleur. Laissons ici la parole à Emilie: « (...) & j'avance, sans crainte de me tromper, qu'il n'y a point de passion qu'on ne puisse surmonter, quand on s'est bien convaincu qu'elle ne peut servir qu'à notre malheur (51). »<sup>110</sup>

Le grand secret de l'amour, selon Emilie, est de garder le sang froid. Il faut toujours essayer d'aimer moins que l'autre ou bien au moins essayer de ne pas le montrer ouvertement. Elle nous suggère qu'il faut garder son calme même lorsque l'amour de l'autre n'est plus. Quand l'amour ressenti est fini, il n'y a rien au monde qui puisse remettre le bien-aimé dans vos bras, c'est mieux de le laisser partir. Par ce moyen, on peut au moins garder notre amour propre et empêcher l'amitié de rompre. C'est une voie qui est très difficile à réaliser, surtout si on a un cœur sensible, mais il faut l'essayer car, c'est le meilleur moyen de garder le respect de l'autre. Si l'autre vous aime encore, ce refroidissement le ou la mènera peut-être entre vos bras mais, si l'amour est fini c'est inutile d'essayer de le retenir. Il faut bien garder en tête que personne ne voudra être malheureux, une fois qu'on a décidé que cet amour causera du malheur il faut mieux s'en aller et trouver d'autres passions qui peuvent donner de la vraie joie. Elle s'adresse à nous et donne ces conseils utiles:

« Le grand secret pour que l'amour ne nous rende pas malheureux {...}, c'est de tacher de n'avoir jamais tort avec votre {...} amant, de ne lui jamais {...} montrer d'empressement {...} quand il se refroidit, & d'être toujours d'un degré plus froide que lui; cela ne le ramènera pas, mais rien ne le ramèneroit: il n'y a rien à faire qu'à oublier quelqu'un qui cesse de nous aimer. S'il vous {...} aime encore, rien n'est capable de le réchauffer & de rendre à son amour sa première ardeur que la crainte de vous {...} perdre et d'être moins aimé. Je sais que ce secret est difficile à pratiquer pour les âmes tendres & vraies; mais elles ne peuvent trop cependant {...} prendre sur elles pour le pratiquer, d'autant plus qu'il leur est bien plus nécessaire qu'à d'autres. Rien ne dégrade tant que les démarches qu'on fait pour regagner un cœur froid ou inconstant {...} : cela nous avilit aux yeux de celui que nous cherchons à conserver, & à ceux des hommes qui pourroient penser à nous; mais ce qui est bien pis, cela nous rend malheureux {...} & nous tourmente inutilement. »<sup>111</sup>

---

<sup>109</sup> Ibid. pp. 32,33

<sup>110</sup> Ibid. p. 34

<sup>111</sup> Ibid. pp. 35,36

Elle ajoute que la plupart des hommes préfèrent de tenir en main deux femmes à la fois. Malgré les ruptures, ils savent que faire pour rallumer le feu et de tenir la bien-aimée dans un état d'incertitude qui, de jour en jour, ne causera que plus de peine. Il faut donc à cette étape faire tout ce qu'on peut pour agir logiquement et se souvenir que cet amour n'apportera rien que de la peine et de la souffrance. Comme nous l'avons déjà mentionné, il faut trouver une autre passion qui nous rendra heureux comme l'étude, ou le jeu du hasard;

« (...) car chez les hommes la coquetterie survit à l'amour {...} ; ils ne veulent perdre ni leur conquête, ni leur victoire {...}, & par mille coquetteries ils savent rallumer un feu mal éteint, & vous tenir dans un état d'incertitude aussi ridicule qu'insupportable. Il faut trancher dans le vif, il faut rompre sans retour; (...) »<sup>112</sup>

Seul le goût de l'étude peut nous apporter du bonheur, selon Emilie. L'amour de l'étude peut nous donner de la passion et de la joie. C'est comme un exil heureux, le travail nous donnera le plaisir d'apprendre des nouveautés et en faisant des recherches on peut partir loin dans nos pensées aux lieux où l'on ne peut jamais aller et trouver des liens entre certains faits. Par exemple, malgré les opinions opposées qu'on puisse avoir avec les autres écrivains, cela peut aussi être une voie de leur suggérer notre point de vue. Emilie continue à nous donner des conseils fort utiles et intelligents:

« Par cette raison d'indépendance, l'amour de l'étude est de toutes les passions celle qui contribue le plus à notre bonheur. Dans l'amour de l'étude se trouve renfermée {...} une passion dont une âme élevée n'est jamais entièrement exempte, celle de la gloire; (...) »<sup>113</sup>

Il faut souligner que l'étude, d'après Emilie, est une ressource de bonheur qu'on ne peut trouver nulle part. Quand on est malheureux il n'y a rien mieux que de s'abandonner à l'étude pour changer nos pensées et fuir de nos malheurs. D'après elle, c'est la meilleure thérapie qui nous fera sentir toujours des plaisirs: « J'ai dit que l'amour de l'étude étoit la passion la plus nécessaire à notre bonheur; c'est une ressource sûre contre les malheurs, c'est une source {...} de plaisirs inépuisable, (...) »<sup>114</sup> En plus, c'est un remède qui doit intéresser plus les femmes que les hommes car ces derniers, peuvent

---

<sup>112</sup> Ibid. p. 37

<sup>113</sup> Ibid. p. 20

<sup>114</sup> Ibid. p. 23

avoir d'autres endroits où ils peuvent arriver à la gloire par de différents moyens comme la guerre, le gouvernement ou comme les négociations, alors que les femmes sont exclues de toute espèce de gloire. Le seul lieu où elles peuvent montrer leur présence est donc le domaine du travail. Chaque homme a besoin de se sentir utile dans ce monde, de montrer qu'il est présent, qu'il est un être travaillant pour le bien-être de son pays ou bien de ses citoyens. Les hommes satisfont ce besoin en assumant des responsabilités dans le gouvernement, dans la guerre ou bien en montrant leurs prises de position dans diverses conditions, lorsque les femmes en sont exclues et ne sont traitées que comme des êtres ordinaires. Et pourtant, elles aussi, elles ont besoin de trouver des moyens de satisfaire ce besoin et il n'y a rien mieux que l'étude pour le faire. Voici les réflexions d'Emilie à ce sujet:

« Il est certain que l'amour de l'étude est bien moins nécessaire au bonheur des hommes qu'à celui des femmes (32). Les hommes ont une infinité de ressources pour être heureux {...}, qui manquent entièrement aux femmes. Ils ont bien d'autres moyens d'arriver à la gloire, & il est sur que l'ambition de rendre ses talents utiles à son pays & de servir ses concitoyens, soit par son habileté dans l'art de la guerre, ou par son habileté dans l'art de la guerre, ou par ses talents pour le gouvernement, ou les négociations, est fort au dessus de (celle) {...} qu'on peut se proposer pour {...} l'étude; mais les femmes sont exclues, par leur état, de toute espèce de gloire, & quand, par hasard, il s'en trouve quelqu'une qui est née avec une âme assez {...} élevée, il ne lui reste que l'étude pour la consoler de toutes les exclusions & de toutes les dépendances auxquelles elle se trouve condamnée par état (33).

L'amour de la gloire, qui est la source de tant de plaisirs {...} & tant d'efforts en tout genre qui contribuent au bonheur, à l'instruction & à la perfection de la société, est entièrement fondé sur l'illusion; rien n'est si aisé que de faire disparaître le fantôme après lequel courent toutes les âmes élevées; (...) »<sup>115</sup>

Quoi qu'on fasse, il faut tout d'abord se décider à ce qu'on veut vraiment faire. Décider de réaliser quelque chose est le premier pas vers le bonheur. Il faut tout d'abord réfléchir à ce qui nous intéresse, à ce qui nous donnera plaisir, à ce qui servira à nous tenir debout, car si l'on n'a pas un objectif, on perdra le goût d'être vivant. Sans avoir un but, on nagera dans une mer d'incertitude éternelle. Il est obligatoire donc, qu'on ait un but et qu'on s'y focalise bien. Une fois qu'on prend une décision, on évitera de refaire tout le temps ce qu'on avait fait auparavant, et par ce moyen, on peut atteindre

---

<sup>115</sup> Ibid. pp. 21,22

notre objectif en prenant goût à ce qu'on a envisagé de réaliser. Madame du Châtelet présente ses réflexions sur la nécessité d'être résolu:

« La premier de toutes est d'être bien décidé à ce qu'on veut être & à ce qu'on veut faire, & ce qui manque à presque tous les hommes; c'est pourtant la condition sans laquelle il n'y a point de bonheur. Sans elle, on nage perpétuellement dans une mer d'incertitudes {...}; on détruit le matin ce qu'on a fait le soir; on passe la vie à faire des sottises, à s'en repentir. Ce sentiment de repentir (27) est un des plus inutiles {...} et des plus désagréables que notre âme puisse éprouver. »<sup>116</sup>

Dans son *Discours*, Emilie essaie de montrer, avec un point de vue critique, les moyens d'atteindre le bonheur:

« ...Les moralistes qui disent aux hommes: réprimez vos passions et maîtrisez vos désirs si vous voulez être heureux, ne connaissent pas le chemin du bonheur. On n'est heureux que par des goûts et des passions satisfaites; je dis des goûts parce qu'on n'est pas toujours assez heureux pour avoir des passions, il faut se contenter des goûts. »<sup>117</sup>

Elle a donné dans son *Discours* d'autres recettes, selon lesquelles il faut préciser bien ce qu'on veut faire dans ce monde. D'après elle, personne ne peut être satisfait dans l'incertitude: « Comment serait-on satisfait de soi si l'on nage dans une mer d'incertitudes, si l'on passe sa vie à faire des sotties, à les réparer, à s'en repentir? »<sup>118</sup>

Dans son *Discours*, elle a aussi traité certains problèmes propres aux femmes:

« Les hommes ont de nombreux moyens d'accéder à la gloire, par exemple, servir leurs concitoyens dans la guerre, le gouvernement, les négociations (...) mais les femmes sont exclues, par leur état, de toute espèce de gloire et quand, par hasard, il s'en trouve quelqu'une qui est née avec une âme assez élevée, il ne lui reste que l'étude pour la consoler de toutes les exclusions et de toutes les dépendances auxquelles elle se trouve condamnée ». <sup>119</sup>

« C'est en quoi le « féminisme » de Madame du Châtelet diffère de celui des *Femmes savantes*: chez celles-ci il n'était que vanité, sans amour profond de l'étude. »<sup>120</sup>

<sup>116</sup> Ibid. pp. 16,17

<sup>117</sup> Vaillot, R., *Madame du Châtelet*, ed. Albin Michel, 1978, 22, rue Huygens, 75014 Paris, p. 236

<sup>118</sup> Vaillot, *Madame du Châtelet*, op. cit., p. 240

<sup>119</sup> Mauzi, *Mme du Châtelet, Discours sur le bonheur*, op. cit., p. 21

<sup>120</sup> Vaillot, *Madame du Châtelet*, op. cit., p. 241

Quand le but essentiel est d'atteindre le bonheur, un autre sujet attire l'attention: on doit toujours bien observer les événements et penser qu'il faut éviter les préjugés pour avoir une vision claire et objective. La religion, selon Emilie, est l'un des sujets où nous avons des préjugés plus nombreux que dans d'autres domaines. Nous avons besoin de ne pas confondre les vérités avec les préjugés. Madame du Châtelet savait bien qu'il existait toujours des gens dont les âmes sont corrompues mais chacun à ses propres pensées et il est libre de choisir ce qu'il veut croire. Le mot clé ici, c'est la méfiance envers les préjugés pour avoir une vision claire, nette et objective, comme Emilie nous le précise.

« Je sais qu'il y a d'autres préjugés que ceux de la religion, & je crois qu'ils sont très bons à secouer, quoiqu'il n'y ait aucun qui influe autant sur notre bonheur & notre malheur que celui de la religion {...}. Qui dit préjugé, dit une opinion qu'on a reçu sans examen, parce qu'elle ne se soutient droit pas. L'erreur ne peut jamais être un bien, & elle est sûrement un grand mal dans les choses d'où dépend la conduite de la vie (18).

Il ne faut pas confondre les préjugés avec les bienséances. Les préjugés n'ont aucune vérité, & ne peuvent être utiles qu'aux âmes malfaites: car il y a des âmes corrompues comme des corps contrefaits. Celles-là sont hors de rang, & je n'ai rien à leur dire. »<sup>121</sup>

Bien qu'elle soutienne l'idée qu'il est indispensable d'avoir des passions pour être heureux, elle précise qu'il faut bien discerner les vices des passions. Du Châtelet nous dit qu'« (...) il faut avoir des passions pour être heureux ; mais il faut les faire servir à notre bonheur, & il y a auxquelles il faut défendre toute entrée dans notre âme. Je ne parle pas ici {...} des passions qui sont des vices, telles que la haine, la vengeance, la colère ; mais l'ambition, par exemple, est une passion dont je crois qu'il faut défendre son âme {...} si on veut être heureux; (...) »<sup>122</sup>

Emilie évoque la pensée de l'avenir. Elle remarque que nous portons tous en nous le sentiment de léguer une fortune, grande ou petite, à nos enfants pour qui nous avons tous une inquiétude pour leur bien-être. Comme nous avons précisé avant, le premier pas pour prendre plaisir de son existence peut être fait pour avoir un but dans la vie. Une personne veut finir son éducation mentale et intellectuelle puis trouver un travail qui lui convient. Après l'avoir réalisé elle veut trouver un mari/une femme avec une bonne

<sup>121</sup> Mauzi, Mme du Châtelet, Discours sur le bonheur, op. cit., p. 11

<sup>122</sup> Mauzi, Ibid. p. 19



fortune puis avoir des enfants et bâtir leur avenir. Sans le savoir, nous avons tous des désirs que nous voulons réaliser et on prend goût à penser sur ces sujets. Voici les paroles qui nous soutiennent:

« Nous sommes heureux dans le moment présent, non seulement par nos jouissances actuelles, mais par nos espérances, par nos réminiscences. Le présent s'enrichit du passé & de l'avenir. Qui travailleroit pour ses enfants, pour la grandeur de sa maison, si on ne jouissoit pas de l'avenir ? »<sup>123</sup>

Elle nous suggère de rêver sur des choses dont l'obtention est logiquement probable, car si nous souhaitons posséder une vie différente de celle que nous menons, le réaliser demandera beaucoup de temps, du courage et en plus, la probabilité de le réaliser deviendra tellement impossible que l'on tombera dans le désespoir et deviendra encore plus malheureux qu'avant. Il faut donc avoir des buts, des rêves, mais tout cela doit aussi avoir une logique. On doit tout d'abord être heureux de tout ce qu'on a, puis, bien penser si on sera vraiment heureux de l'obtenir, si c'est vraiment quelque chose qui nous est essentielle. Après avoir bien réfléchi à ce sujet, il faut vérifier si on a le pouvoir, le courage, le temps et la persistance pour l'obtenir. Personne ne peut dire que chaque désir ait tourné bien. Il y a toujours un risque qu'il faut prendre. Si l'on vit sur cette terre, il faut bien savoir qu'on ne peut jamais être sûr cent pourcent que notre rêve nous apporte du bonheur. Donc, selon Emilie, il faut garder en tête qu'il se trouve toujours un risque et à cause de ce risque, il ne faut pas avoir des buts trop difficiles à atteindre. Si on a des objectifs raisonnables, le bonheur auquel on aspire sera plus sûr. Tout d'abord, on doit être content de tout ce qu'on possède et de notre état actuel. Ensuite il faut faire tout notre possible pour nous éloigner du sentiment de l'inquiétude: écoutons Emilie nous le dire:

« Un des grands secrets du bonheur est de modérer ses desirs & d'aimer les choses qu'on possède. La nature, dont le but est toujours notre bonheur (& j'entends par nature tout ce qui est instinct & sans raisonnement {...} ) la nature, dis-je, ne nous donne des desirs que conformément à notre état; (...) on n'est heureux que par des desirs satisfaits {...}; il faut donc ne se permettre {...} de désirer que les choses qu'on peut obtenir sans trop de soins & de travail, & c'est un point sur lequel nous pouvons beaucoup pour notre bonheur. Aimer ce qu'on possède, savoir en jouir, savourer les avantages de son état, ne point porter sa vue sur ceux qui nous paroissent plus heureux, s'appliquer à perfectionner le sien et à en tirer le meilleur

---

<sup>123</sup> Ibid. p. 22

parti possible, voilà ce qu'on doit appeler heureux; & je crois {...} faire une bonne définition en disant que le plus heureux des hommes est celui qui desire le moins de changement de son état. (36) Pour jouir de ce bonheur, il faut guérir ou prévenir une maladie d'une autre espece {...} qui s'y oppose entièrement, & qui n'est que trop commune: c'est l'inquiétude. »<sup>124</sup>

Elle nous prévient qu'il faut réaliser nos rêves avant de nous retarder, car le temps s'écoule malgré nous. Emilie nous suggère de faire tout dans le moment correct. Avec le temps qui passe, on n'aura plus le pouvoir de réaliser certain de nos rêves, il faut donc faire tout quand le moment est correct. Il faut bien observer ce qui nous donne du plaisir et ce qu'on veut réaliser puis, agir pour l'obtenir à temps. Mais n'oublions pas que même si l'âge nous empêche d'agir plus vite, il faut essayer de réaliser nos rêves quand le temps arrive. Voici la proposition d'Emilie:

« On est entraîné par les circonstances, et on se livre aux espérances {...} qui ne rendent jamais qu'à moitié ce qu'on en attend: enfin, on n'apperçoit bien clairement les moyens {...} d'être heureux que lorsque l'âge et les entraves qu'on s'est données y mettent des obstacles. »<sup>125</sup>

Du point de vue d'Emilie, pour une personne qui n'a pas le risque de perdre beaucoup d'argent, le jeu peut être une source véritable de bonheur. Les gens avec qui elle jouera, lui donneront la possibilité de devenir plus sociable et de réfléchir aux différents sujets desquels il est soumis de jour en jour. Une personne peut vivre sa vieillesse parmi ses amis en prenant plaisir de ce qu'il fait. Il ne faut pas qu'elle s'enferme, après un certain âge, dans une chambre, au contraire, il faut trouver de nouveaux moyens d'être sociable et de prendre goût à sa vie. Mais ce jeu doit être joué sans donner de la peine à la personne qui le joue, c'est-à-dire, que la somme qui est mise sur la table doit être raisonnable et ne doit pas ruiner la personne en question.

« (...) quelque déguisé qu'il soit, est meme humiliant, & devoit seul suffire pour en guérir, & qui cependant peut rendre heureux: c'est la passion du jeu {...}. Il est heureux de l'avoir, si l'on peut {...} la modérer & la réserver pour le temps de notre vie où cette ressource nous sera nécessaire {...}, & ce temps est {...} la vieillesse. Il est certain que l'amour de jeu a sa source dans l'amour de l'argent; il n'y a point de particulier pour qui le gros jeu (& j'appelle gros jeu celui qui peut faire une différence dans notre fortune) ne soit un objet intéressant. »<sup>126</sup>

---

<sup>124</sup> Ibid. pp. 24,25

<sup>125</sup> Ibid. p. 3

<sup>126</sup> Ibid. pp. 25,26

Comme Emilie le précise, chaque âge à ses propres joies. Il ne faut pas tomber dans le désespoir quand on vieillit. Il faut toujours essayer de regarder du côté plein de verre. La vieillesse ne veut pas dire qu'il faut attendre la mort, au contraire, il faut prendre plaisir de ce qu'on avait gagné, des expériences acquises. L'âge peut nous empêcher d'agir comme on veut mais, il existera toujours de nouvelles expériences qui nous attendent, comme nous l'avons déjà cité, l'étude ou bien le jeu. Après un certain âge, l'une des meilleures activités qui nous attendent est le travail. On peut facilement utiliser toutes nos connaissances et nos expériences pour étudier les sujets qui nous intéressent. Par ce moyen, on aura aussi le libre choix d'étudier ce qui nous donne du plaisir. On aura suffisamment de connaissances qui nous permettront de susciter des discussions et de partager nos idées mûries par le temps dans une société. Il ne faut jamais penser qu'avec l'âge, on deviendra malheureux, car, comme nous le dit madame du Châtelet, « Chaque âge à ses plaisirs {...} qui lui sont propres ; ceux de la vieillesse sont les plus difficiles à obtenir ; le *jeu & l'étude*, si on en est {...} encore capable, la *gourmandise*, la *considération*, voilà les ressorts de la vieillesse. »<sup>127</sup>

En conclusion de ce magnifique manuel, il faut tout d'abord avoir un but à atteindre. Il faut toujours être réaliste, objectif, même optimiste et voir le bon côté des choses. Il y aura toujours des obstacles, des jours difficiles à vivre, des peines à endurer mais il faut garder le sang froid et leur faire face. Ainsi, on aura la force et le courage d'affronter les difficultés et les problèmes. On ne vit qu'une fois et nous sommes dans ce monde non pas pour être punis mais pour prendre plaisir de tout ce qui nous est offert. Emilie nous propose de ne jamais négliger ou ajourner ce qu'on désire faire et d'avoir surtout une ambition pour prendre goût d'aujourd'hui, car, demain, il sera trop tard.

« (...) ne jamais permettre à notre cœur de conserver une étincelle de goût pour quelqu'un dont le goût diminue & qui cesse de nous aimer. Il faut bien quitter l'amour un jour, pour peu qu'on vieillisse, & ce jour doit être celui où il cesse de nous rendre heureux. Enfin, songeons à cultiver le goût de l'étude, ce goût qui ne fait dépendre notre bonheur que de nous-mêmes. Préservons-nous de l'ambition, & sur-tout sachons bien ce que nous voulons {...} être; décidons-nous sur la route que nous voulons {...} prendre pour passer notre vie, & tachons de le semer de fleurs (55). »<sup>128</sup>

---

<sup>127</sup> Ibid. p. 38

<sup>128</sup> Ibid. p. 39

Ce court récit d'une trentaine de pages a remporté un succès considérable à son auteur, il a survécu jusqu'à nos jours et on le considère aujourd'hui comme l'un des écrits le plus intéressants et les importants rédigés sur le bonheur.

### 3.2 *Lettres sur la Sympathie*: un récit du bonheur collectif

« *Lettres sur la sympathie* » de Sophie de Grouchy, marquise de Condorcet est le dernier récit qui traite le thème du bonheur au XVIIIe siècle. Nous pouvons facilement constater que Sophie a écrit cette œuvre à la troisième personne du singulier. Voici les constations d'Alain Pons qui compare la manière d'écrire de nos deux écrivaines:

« (...) (Madame du Châtelet, « Discours sur le bonheur » {Robert Mauzi, éd.}, Paris, Les Belles Lettres, 1961) « (...) Il faut pour être heureux, écrivait l'amie de Voltaire, s'être défait des préjugés, être vertueux, se bien porter, avoir des goûts et des passions, être susceptible d'illusions... » (Ibid., p.4) Elle développait cette affirmation dans une trentaine de pages où primait la première personne du singulière. Les *Lettres sur la sympathie* font abstraction du moi. Elles lient le bonheur de chacun à tous. Alors que Madame du Châtelet s'adresse à une classe de privilégiés (Ibid., p.7) Madame de Condorcet transmet son message, sans aucun distinction, à ceux qui veulent vivre heureux, et l'appuie sur la liberté. »<sup>129</sup>

La raison pour laquelle elle préfère cette utilisation est due à son époque, et aux circonstances où elle se trouve. Le XVIIIe siècle est une période pleine d'actions. Pendant et après la Révolution de 1789, on ne peut plus penser au bonheur personnel sans réfléchir profondément au bonheur du commun. A la suite des problèmes existant depuis des siècles en tête desquels viennent des injustices sociales, les événements du temps ont annoncé les changements éventuels radicaux. Les intellectuels et le peuple français commencent à prendre part et à assumer une responsabilité dans les événements qui se produisent. Sophie, en tant qu'une personne sensible, éclairée et accueillant dans son salon de nouveaux penseurs produisant de nouvelles idéologies qui optent pour la République, ne peut plus rester indifférente à ce qui se passait autour d'elle. Parmi toutes ses activités, elle aborde la traduction de l'œuvre d'Adam Smith, *Théorie des sentiments moraux* pendant la lecture de laquelle elle avait noté ses propres pensées sur

<sup>129</sup> Lagrave, J-P., *Sophie de Grouchy, marquise de Condorcet, Lettres sur la sympathie suivies des lettres d'amour*, L'Étincelle éditeur et Jean-Paul Lagrave, 1994, p. 14

le sujet du bonheur, et dans ce cadre, de la sympathie qu'on éprouve envers les autres et qui aboutirait à nous rendre heureux. Elle satisfait ainsi son besoin de s'exprimer dans ce domaine qui a surgi à la suite de son ménage réussi avec Condorcet et après la mort de celui-ci, de sa relation affective échouée avec Maillia Garat. Elle explique son intention dans la première lettre qu'elle adresse à son époux défunt, et qui porte le titre de « la sympathie ». Écoutons-la:

« Cependant je n'avais pas encore lu la *Théorie des sentiments* moreaux de Smith: j'avais ouï dire du mal de la traduction française de cet ouvrage célèbre, et je n'entendais pas assez anglais pour lire l'original: j'ai osé enfin l'entreprendre; mais au lieu de suivre les idées du philosophe d'Edimbourg, je me suis laissé aller aux miennes. En lisant ses chapitres sur la sympathie, j'en faisais d'autres sur le même sujet: je vous les écrirai successivement, afin que vous me jugez, car je suis loin de prétendre au parallèle. »<sup>130</sup>

Contrairement au « *Discours sur le bonheur* » de Madame du Châtelet, Sophie préfère organiser ses pensées sous formes de lettres. On peut aussi constater elle exprime ses propres idées sur la sympathie en s'adressant toujours à Condorcet. Leur relation amicale et intime les a poussés à penser sur divers sujets et par ce moyen, ils ont traité les questions telles que les injustices et l'inégalité entre les deux sexes et essayé de trouver des moyens d'améliorer le niveau de vie des hommes ordinaires constituant la société. Leur relation ressemble à celle qu'ont vécu Emilie et Voltaire. Voici les constatations de Jean Orieux sur ce sujet:

« Dans cette biographie de Voltaire, parlant de l'union du Patriarche avec Emilie du Châtelet, Condorcet dit de celle-ci qu'elle était « passionnée comme lui pour l'étude et pour la gloire; philosophe, mais de cette philosophie qui prend sa source dans une âme forte et libre ». <sup>131</sup> Condorcet ne voyait certes pas Sophie autrement. Cette présence devait l'inciter à se pencher sur le sort des femmes, sujet qu'il n'avait pas abordé avant son mariage. »<sup>132</sup>

Les Condorcet soutenaient aussi que l'instruction publique était une responsabilité de l'État et qu'elle devrait être disponible à tout le monde, sans faire distinction de sexe et d'âge. Dans sa recherche sur Condorcet, Charles Coutel expose que l'instruction doit

<sup>130</sup> Lagrave, *Ibid.* p. 70

<sup>131</sup> Orieux, J., *Voltaire, M. 1, 212. Emilie du Châtelet, l'égérie de Cirey*, tome I, Paris, Flammarion (Champs 2), 1977, p. 234-244

<sup>132</sup> Lagrave, *Sophie de Grouchy, marquise de Condorcet, Lettres sur la sympathie suivies des lettres d'amour*, op. cit., p. 27

s'étendre à tous, hommes et femmes. Tout comme Diderot, Condorcet, lui aussi, et avec plus de résolution et de certitude, a soutenu que l'instruction devait être le devoir principal de l'Etat et qu'elle devrait être accordée gratuitement à tous les membres de la société pour les rendre indépendants et pour leur donner la possibilité de vivre seuls sans avoir besoin d'une autorité. Jean-Paul de Lagrave qui a annoté les *Lettres sur la sympathie*, nous donne les informations suivantes concernant les efforts de Condorcet sur l'instruction publique:

« Elu député à l'Assemblée législative le 26 septembre 1791, Condorcet s'attache à l'établissement de l'instruction publique, telle qu'elle avait été conçue par les Philosophes des Lumières qui avaient précédé, à commencer par Diderot, Helvétius et d'Holbach qui envisageaient l'enseignement de la jeunesse comme le premier pas vers la libération de l'esprit. Condorcet consacre à la question cinq mémoires et un rapport qui peuvent être résumés dans cette phrase de l'*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*: «L'égalité d'instruction que l'on peut espérer d'atteindre, mais qui doit suffire, est celle qui exclut toute dépendance, ou forcée, ou volontaire» Selon Condorcet, l'instruction publique est « un devoir de justice » et doit « être universelle », c'est-à-dire s'étendre à tous, hommes et femmes. »<sup>133 134</sup>,

Sophie a terminé la traduction de *Théorie des sentiments moraux* et commencé à rédiger ses « *Lettres sur la sympathie* » en 1795, date où elle a rencontré Maillia Garat qui deviendra plus tard son amant. Dans ses *Lettres*, elle insiste que ce soit d'abord le devoir des parents d'apprendre à leurs enfants les moyens d'être heureux. Elle remercie sa mère qui lui avait donné une éducation exceptionnelle pour l'époque et de lui avoir fait acquérir l'habitude de faire du bien. Cette orientation est en fait la cause principale de sa vision du monde. A ce propos, Jean-Paul Lagrave dit:

« Sophie, dans ses *Lettres sur la sympathie*, avait déjà incité les parents à inculquer à leurs enfants « la douce habitude de faire le bien » pour leur apprendre que « c'est par leur cœur qu'ils peuvent être heureux ». Elle rend hommage à sa mère qui a su l'orienter dans ce sens:

*Vous me l'avez appris, respectable mère, dont j'ai tant de fois suivi les pas sous le toit délabré du malheureux, combattant contre l'indulgence et la douleur! Recevez pour toute ma vie l'hommage que je vous devrai, toutes les fois que je ferai du bien, toutes les fois que j'en aurai l'heureuse inspiration et la douce joie. (...) »*<sup>135</sup>

<sup>133</sup> Cité dans *Ecrits sur l'instruction publique*, tome II : Rapport sur l'instruction publique (Charles Coutel, éd.), Paris, Edilig, 1989, pp. 81,82

<sup>134</sup> Lagrave, *Sophie de Grouchy, marquise de Condorcet, Lettres sur la sympathie suivies des lettres d'amour*, op. cit., p. 33

<sup>135</sup> Lagrave, *Ibid.* p. 43

Contrairement aux théologiens du christianisme, Sophie pense qu'il faut faire tout ce qu'on peut pour être heureux dans ce monde présent et que, le secret reste en nous. Car, si on a le respect de soi-même, on pourra avoir l'habileté de respecter les autres et de ressentir plus de sympathie envers eux. Jean-Paul de Lagrave précise que « La vie heureuse selon Sophie de Condorcet, doit s'appuyer sur le respect de soi-même, le secret de son monde intérieur et une vive sympathie à l'égard de l'humanité la plus proche. La fidélité envers ceux qu'on aime est la pierre de touche de la sérénité. »<sup>136</sup> Elle soutient les pensées de Voltaire en même temps que celles de Rousseau. En les comparant, elle pense que Voltaire fait appel à la raison et Rousseau à la conscience: Elle soutient l'idée qu'il faut réagir, si nécessaire, pour le bonheur quotidien, lutter contre le christianisme qui empêcherait l'homme d'être heureux:

(...) Les contraintes théologiques du christianisme traditionnel faisaient obstacles à la reconnaissance d'un droit au bonheur; l'existence terrestre était un lieu d'épreuve, selon la perspective d'une compensation qui rémunérerait dans une autre vie, après la mort, les mérites acquises par le juste malheureux ici bas. (...) »<sup>137</sup>

Et Jean Orioux, dans sa recherche sur Voltaire, affirme que le philosophe, homme d'action, symbole des Lumières, « ..... est l'homme d'un combat, d'un combat quotidien pour le bonheur. Non pas un bonheur mythique, mais un bonheur terrestre et à la portée de tous. (...) »<sup>138, 139</sup>

C'est grâce à la sympathie qu'on a envers les autres qu'on peut soulager les malheurs de l'humanité car, si l'on ressent les peines d'une personne, on peut facilement trouver des liens entre lui et les autres et par ce moyen, sans même nous rendre compte, notre sympathie s'étendra à tous les hommes. C'est une voie pour atteindre la sympathie universelle: Sophie dit:

« Nous sommes toutefois susceptibles de sympathiser davantage avec les peines et les joies de certains individus, ceux par exemple auxquels nous tenons par des rapports d'utilité ou de plaisir. Ces sympathies particulières nous rattachent à la

<sup>136</sup> Ibid. pp. 48,49

<sup>137</sup> cité dans Georges Gusdorf, *La conscience révolutionnaire : les Idéologues*, Paris, Payot, 1972, pp. 255,256

<sup>138</sup> Orioux, J., *Voltaire ou la Royauté de l'Esprit*, tome I, Paris, Flammarion, 1977, p. 12

<sup>139</sup> Lagrave, *Sophie de Grouchy, marquise de Condorcet, Lettres sur la sympathie suivies des lettres d'amour*, op. cit., p. 47

grande sympathie universelle à l'égard des souffrances morales communes à tous les humains. La vertu n'est heureuse, en définitive, qu'en soulageant les malheurs de l'humanité. »<sup>140</sup>

Comme nous l'avons déjà précisé et comme son titre l'indique, les *Lettres sur la sympathie* a été rédigé sous forme de lettres. Dans ses huit lettres de longueur inégale qui commentent et expliquent la *Théorie des sentiments moraux* d'Adam Smith, l'écrivaine traite des thèmes divers liés à la sympathie qui, selon elle, se trouve à la base du bonheur des hommes.

Dans sa première lettre, Sophie traite les sujets tels que « Le jeu du plaisir », « La sympathie », « La douleur », « Le souvenir », « La sensibilité », « L'imagination », « La compassion », « Exercice de la sensibilité », « Le bienfaisance » et « Le plaisir ».

En ce qui concerne « Le jeu du plaisir », elle s'adresse à son cher époux Condorcet:

« L'homme ne me paraît point avoir de plus intéressant objet de méditation que l'homme, mon cher C... . Est-il, en effet, une occupation plus satisfaisante et plus douce que celle de tourner les regards de notre âme sur elle-même, d'en étudier les opérations, d'en tracer les mouvements, d'employer nos facultés à s'observer et à se deviner réciproquement de chercher à reconnaître et à saisir les lois fugitives et cachées que suivent notre intelligence et notre sensibilité? (...) »<sup>141</sup>

Ici nous découvrons une idée du philosophe anglais Pope, qui prétend que « The proper study of mankind is man »<sup>142</sup> et nous profitons de l'occasion pour dire que l'idée du bonheur au XVIIIe siècle n'est pas seulement propre aux penseurs français et qu'il est possible de découvrir une unanimité entre les penseurs européens.

Continuons à la lire:

« (...) Beaucoup d'hommes n'arrivent jamais au mérite et au bonheur auquel ils pourraient atteindre, parce qu'ils ignorent, méprisent ou redoutent cette vie qui, perfectionnant à la fois la raison et la sensibilité, rend meilleur pour soi et pour les autres. Vous savez si j'y suis fidèle, aussi, après ces ouvrages qui traitent des

---

<sup>140</sup> Lagrave, Ibid. p. 50

<sup>141</sup> Ibid. pp. 67,68

<sup>142</sup> Pope, *Essay on man*, Epistle 11. Cité dans Paul Hazard, *La pensée européenne au XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 1963, p.207



grands moyens d'assurer le bonheur de l'homme en société, je mets au premier rang ceux qui nous rament à nous-mêmes, et nous font habiter notre âme. »<sup>143</sup>

Cette opinion rejoint celle de Mary Wollstonecraft qui écrivit en 1792 dans sa *Défense des droits de la femme*: « A mon avis, les écrivains les plus utiles sont ceux qui enseignent la sympathie pour autrui, sans tenir compte de la situation sociale et sans se draper dans les sentiments factices. (...) »<sup>144</sup>

Quant à « La sympathie », notre principal objet d'étude dans cette recherche, Sophie dit à son époux:

« Vous savez que le sujet des premiers chapitres est la sympathie. Smith s'est borné à en remarquer l'existence, et à en exposer les principaux effets: j'ai regretté qu'il n'eut pas osé remonter plus haut: pénétrer jusqu'à sa première cause: montrer enfin comment elle doit appartenir à tout être sensible, et susceptible de réflexion. Vous verrez comment j'ai eu la témérité de suppléer à ces omissions. La sympathie est la disposition que nous avons à sentir d'une manière semblable à celle d'autrui »<sup>145</sup>

Elle a ainsi commenté et critiqué les pensées d'Adam Smith.

Pour ce qui est de « La douleur » qui préoccupe l'esprit de l'homme autant que le bonheur, elle dit:

« Avant d'examiner les causes de la sympathie que nous éprouvons à l'occasion d'un mal moral, il faut examiner les causes de celle que nous éprouvons à l'occasion des maux physiques. Toute douleur physique, produit dans celui qui la reçoit, une sensation composée. Elle produit d'abord une douleur locale dans la partie sur laquelle agit immédiatement la cause de la douleur. Elle produit de plus une impression douloureuse dans tous nos organes impression très distincte de la douleur locale, et qui accompagne toujours cette douleur, mais qui peut continuer d'exister sans elle. (...) »<sup>146</sup>

Lié à l'idée de la douleur, elle évoque celle du « souvenir »:

---

<sup>143</sup> Lagrave, *Sophie de Grouchy, marquise de Condorcet, Lettres sur la sympathie suivies des lettres d'amour*, op. cit., p. 68,69

<sup>144</sup> Lagrave, Ibid. p. 69

<sup>145</sup> Ibid. p. 70

<sup>146</sup> Ibid. pp. 70,71

« Cette sensation générale se renouvelle lorsque nous nous ressouvenons des maux que nous avons soufferts et c'est elle qui nous rend le souvenir douloureux, et elle accompagne toujours ce souvenir plus ou moins fortement. »<sup>147</sup>

« La sensibilité », elle aussi, peut être liée à la douleur car,

« (...) dès que le développement de nos facultés et l'expérience répétée de la douleur nous permettent d'en avoir l'idée abstraite, cette seule idée renouvelle en nous l'impression générale faite pour la douleur sous tous nos organes.

Voilà donc un effet de la douleur qui suit également, et sa présence physique et sa présence morale.

On entend ici par sa présence morale, ou l'idée que nos souvenirs nous en donnent, au celle que nous en pouvons avoir par la vue ou la connaissance des douleurs d'autrui. »<sup>148</sup>

Toujours lié au sentiment de la douleur, elle cite,

« (...) Non seulement l'impression générale de la douleur sur tous nos organes se reproduit à sa seule idée, mais son impression locale se renouvelle ainsi quelquefois, lorsque le souvenir ou l'idée de la douleur nous frappe vivement. C'est ainsi qu'un homme qui a souffert une opération violente croit sentir en se rappelant avec toutes ses circonstances, une partie de la douleur locale qu'elle lui a fait éprouver: ou que celui qui voit un homme blessé, outre l'impression pénible qu'il ressent à la vue de la douleur, croit, si son imagination est forte ou facile à émouvoir, éprouver une douleur locale dans la partie du corps que la blessure a offensée, (...) »<sup>149</sup>

Lorsque nous lisons ses idées sur « la compassion », nous remarquons que son texte parle tout seul:

« On sent aisément que l'impression générale produite par la vue de la douleur physique se renouvelle plus facilement lorsque nous voyons souffrir les maux que nous avons soufferts nous-mêmes, parce qu'alors elle est excitée en nous, et par nos souvenirs, et par la vue de leur objet. C'est par cette raison que l'école de la douleur et de l'adversité est si efficace pour rendre les hommes plus compatissants et plus humains. Que cette école vous serait nécessaire, riches et puissants, qui êtes séparés de l'idée même de la misère et de l'infortune par la barrière presque insurmontable de la richesse, de l'égoïsme et de l'habitude de pouvoir. »<sup>150</sup>

---

<sup>147</sup> Ibid. p. 78

<sup>148</sup> Ibid. p. 72

<sup>149</sup> Ibid. p. 73

<sup>150</sup> Ibid. pp. 73,74

Elle a rapproché son texte d'un passage emprunté à *l'Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* de Condorcet dont elle ne se lasse pas de relire et d'en subir l'influence.

Lié toujours à la compassion, elle interroge l'attitude des médecins qui paraissent être moins touchés par la douleur des malades qu'ils soignent.

« On se demandera peut-être ici pourquoi les chirurgiens, les médecins, et tous ceux qui soignent les êtres souffrants, sont ordinairement moins affectés que les autres hommes, à la vue de la douleur? (...) En y réfléchissant, on verra que ce n'est pas uniquement parce que la nécessité de se soustraire à une peine qui, trop souvent répétée, deviendrait insupportable, les a endurcis contre l'impression de la douleur (...) mais bien plutôt parce que l'impression de la douleur est prévenue et arrêtée en eux par l'habitude qu'ils ont prise de la considérer sous le rapport de la conservation de l'être souffrante, et parce que l'idée de prévenir sa destruction, adoucit à chaque instant à leurs yeux l'aspect affreux de ses maux, et à leurs oreilles les cris aigus de ses gémissements et de ses plaintes. (...) »<sup>151</sup>

Dans « Exercice de la sensibilité » elle veut attirer notre attention aux enfants à qui nous devons accorder le plus d'attention possible pour les rendre des êtres ayant un cœur sensible aux douleurs des autres. Elle soutient qu'au lieu de nous consacrer à essayer de leur donner un statu social, et de leur préparer un avenir professionnel prestigieux, il faut tout d'abord leur donner le sentiment de la sympathie qui les aidera à devenir des hommes sensibles, bons et utiles. C'est seulement par ce moyen qu'on peut les préparer bien au monde qui les attend. Ainsi, ils deviendront non seulement des hommes charitables mais aussi de bons citoyens. Elle s'adresse alors aux parents:

« Que vous êtes coupables si vous êtes plus pressés des succès de vos enfants que de leurs vertus; si vous êtes plus impatients de les voir plaire dans un cercle, que de voir leurs cœurs bouillonner d'indignation à l'aspect de l'injustice, leurs fronts pâlir devant la douleur, leurs cœurs traiter tous les hommes en frères! Songez moins à leurs grâces, à leurs talents, à leurs emplois; faites produire à leurs âmes tous les sentiments que la nature y a mis; rendez-les faciles au remords, et délicats à la voix de l'honneur et de la probité; qu'ils ne puissent voir souffrir sans être tourmentés du besoin de soulager. (...) »<sup>152</sup>

Le thème de « La bienfaisance » est abordé parce que l'écrivaine voudrait remercier sa mère qui l'a élevée de façon à ce qu'elle est devenue une personne sensible,

---

<sup>151</sup> Ibid. pp. 74,75

<sup>152</sup> Ibid. p. 76

affectueuse, vertueuse et charitable. C'est avec ces paroles que nous avons déjà citées auparavant, qu'elle rend hommage à Marie-Gilberte-Henriette de Grouchy.

« Vous me l'avez appris, respectable mère, dont j'ai tant de fois suivi les pas sous le toit délabré du malheureux, combattant contre l'indigence et la douleur! Recevez pour toute ma vie l'hommage que je vous devrai, toutes les fois que je ferai du bien, toutes les fois que j'en aurai l'heureuse inspiration et la douce joie. Oui, c'est en voyant vos mains soulager à la fois la misère et la maladie, c'est en voyant les regards souffrants du pauvre se tourner vers vous et s'attendrir en vous bénissant, que j'ai senti tout mon cœur, et que le vrai bien de les servir. »<sup>153</sup>

La bienfaisance que pratiquait la mère de Sophie, caractérisait la vie des Philosophes. Dans son *Dictionnaire Philosophique*, Voltaire posait un certain nombre de questions telles « Qu'est-ce que vertu? Puis-je appeler vertu autre chose que ce qui me fait du bien? et de raisonnements comme « Je suis indigent, tu es libéral; je suis en danger, tu viens à mon secours, on me trompe, tu me dis la vérité; on me néglige, tu me consoles; je suis ignorant, tu m'instruis; je t'appellerai sans difficulté vertueux. »<sup>154</sup>

Quant au « plaisir », un sentiment beaucoup moins fort que la douleur, elle dit:

« La sympathie, que la vue des plaisirs physiques nous fait ressentir, est donc un sentiment qui a moins de puissance sur notre âme que celui qui nous est inspiré par la vue de la douleur; mais il était important d'en constater l'existence, parce qu'il sert à expliquer plusieurs phénomènes de la sympathie morale. »<sup>155</sup>

Il existe sûrement un parallélisme entre Sophie et Adam Smith selon lequel, « [...] la douleur, soit physique, soit morale, produit en nous une sensation beaucoup plus vive que le plaisir. Notre sympathie pour la douleur est aussi plus vive et plus distincte que notre sympathie pour le plaisir [...] »<sup>156, 157</sup>

Dans sa deuxième lettre, elle aborde les sujets tels que « Les secrets du cœur », « La réflexion », « L'idée abstraite », « Les liens », « Attachement », « Rapprochement », « Mouvement sublime », « Curiosité naturelle » et « L'émotion ».

<sup>153</sup> Ibid. p. 77

<sup>154</sup> Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, René Pomeau, éd., Paris, Garnier-Flammarion, 1964, p. 373

<sup>155</sup> Lagrave, *Sophie de Grouchy, marquise de Condorcet, Lettres sur la sympathie suivies des lettres d'amour*, op. cit., p. 78

<sup>156</sup> Smith, A., *Théorie des sentiments moraux*, tome I, p.89

<sup>157</sup> Lagrave, *Sophie de Grouchy, marquise de Condorcet, Lettres sur la sympathie suivies des lettres d'amour*, op. cit., p. 78

Dans « Les secrets du cœur », elle touche une fois de plus à la « douleur »: ici le rôle principal est joué par « la réflexion » qui nous éloigne et nous rapproche de la douleur à la fois. Dans les deux paragraphes tirés de différentes parties des « Lettres sur la Sympathie » Sophie de Condorcet analyse les effets du mal, ressentis, soit par nous-mêmes, soit par l'autrui. En effet, selon l'auteur, ce mal qualifié de réflexion ou d'idée abstraite n'est que le reflet d'un souvenir d'une douleur que nous connaissons déjà par une expérience amère. C'est le souvenir de cette douleur qui rapproche les hommes et qui les rend sensibles aux souffrances de leurs semblables.

« (...) c'est la réflexion qui fixe dans notre âme la présence d'un mal que nos yeux n'ont vu qu'un moment, et qui nous porte à le soulager pour en effacer l'idée importante et douloureuse; c'est la réflexion qui, venant au secours de notre mobilité naturelle, force notre compassion à être active, en lui offrant de nouveau les objets qui n'avaient fait sur elle qu'une impression momentanée; c'est la réflexion qui, à la vue de la douleur, nous rappellent que nous sommes sujets de ce tyran destructeur de la vie, comme l'être que nous en voyons opprimé, nous rapproche de lui par un mouvement d'émotion et d'attendrissement sur nous-mêmes, et nous intéresse à ses maux, même lorsqu'ils pourraient plutôt repousser qu'attirer notre sensibilité; c'est la réflexion enfin qui par les habitudes qu'elle donne à notre sensibilité, en prolongeant ses mouvements... »<sup>158</sup>

« L'idée abstraite », elle aussi, est évoquée en relation avec la douleur:

« Comme l'impression générale de la douleur sur nos organes se renouvelle à sa vue ou à son seul souvenir, elle se reproduit aussi à l'idée abstraite que nous en avons et par conséquent, à celle des circonstances qui la suivent et des situations où elle est inévitable. Quoique cette impression se reproduite ordinairement alors, d'une manière plus vague et plus indéterminée parce que l'idée abstraite de la douleur ne la rapproche que faiblement de nous, cependant, si cette idée nous offre une combinaison de souffrances nouvelles et extraordinaires, son effet peut être égal à celui d'une douleur présente. (...) »<sup>159</sup>

Sophie change de ton et évoque « Les liens » d'où elle passe aux réactions des enfants:

Dans la citation qui suit, elle retrouve les origines de ce sentiment chez l'enfant.

« (...) Cette dépendance particulière de quelques individus commence au berceau: elle est le premier lien qui nous attache à nos semblables; c'est elle qui fait que les premiers sourires, et les sourires les plus habituels d'un enfant, sont pour sa nourrice; qu'il pleure lorsqu'il n'est pas entre ses bras, et qu'il aime longtemps à se jeter sur ce sein qui a satisfait ses premiers besoins, qui lui a fait éprouver les

<sup>158</sup> Lagrave, Ibid. p. 80

<sup>159</sup> Ibid. p. 82

premières sensations de plaisir, où il a pris enfin les premiers développements et les premières habitudes de la vie. »<sup>160</sup>

En effet ce que notre auteur appelle la sympathie, c'est ce souvenir amer qui nous incite à nouer des rapports moraux entre ceux qui souffrent comme nous.

C'est le « Rapprochement », qui sert à établir des liens entre les hommes, écoutons-la dire:

« On voit maintenant comment nous sommes susceptibles d'une sympathie particulière pour les individus auxquels nous tenons par des rapports d'utilité ou de plaisir: on voit que la cause de cette sympathie, comme celle de la sympathie pour les douleurs et pour les plaisirs physiques communs à tous les hommes, dérive de l'impression générale de la douleur et du plaisir sur nos organes, réveillée elle-même par la seule idée abstraite du plaisir et de la douleur, et modifiée par toutes les circonstances qui peuvent influencer sur notre sensibilité. »<sup>161</sup>

Dans « Mouvement sublime », elle nous parle de ce que nous possédons inconsciemment en nous, qui nous oblige à faire du bien aux « autres ». Il se peut que ces « autres » que nous ne connaissons pas, puissent avoir besoin d'aide et c'est ce sentiment inconnu en nous, qui nous permettra d'accorder cette aide à « l'autre ». Elle donne l'exemple d'un homme qui se noie au milieu des flots. Sans le savoir, dès qu'on le voit, nous sentons le besoin de l'aider en lui donnant notre main, ou de lui trouver du secours. Écoutons Sophie:

« D'abord nous sommes évidemment portés à nous occuper des maux d'autrui pour les soulager; ce désir agit en nous sans aucune réflexion sur la possibilité d'y contribuer, et avant même que nous ayons eu le temps de discerner si cette possibilité n'existera jamais. C'est ce désir qui, lorsqu'on voit un homme se débattre au milieu des flots, et prêt à être englouti, fait que les spectateurs placés sur le rivage tendent avec agitation leurs bras vers lui: mouvement de nature sublime, qui dévoile en un instant toute la puissance de l'humanité sur nos cœurs, et tous les effets que le législateur pourrait obtenir de ce sentiment, plus souvent affaibli que fortifié par nos institutions. »<sup>162</sup>

Ici, elle nous semble plus proche de Jean-Jacques Rousseau qui considère que l'homme est naturellement bon mais corrompu par la société.

---

<sup>160</sup> Ibid. p. 84

<sup>161</sup> Ibid. p. 85

<sup>162</sup> Ibid. p. 86

C'est l'ennui qui pousse les hommes à avoir une « Curiosité naturelle », car il est,

« (...) une des maladies les plus cruelles du cœur humain: c'est un état si insupportable, que nous ne craignons pas, pour l'éviter, de nous livrer à des sensations pénibles, et que le désir de nous y soustraire est une des causes qui nous déterminent à rapprocher de nous l'idée de la douleur. »<sup>163</sup>

Lorsqu'elle évoque « L'émotion », nous la voyons s'adresser une fois de plus à Condorcet:

« Vous voyez, mon cher C..., que si la nature nous a environnés d'une foule de maux, elle les a en quelque sorte compensés, en faisant quelquefois de nos douleurs mêmes la source la plus profonde de nos jouissances. Bénissons ce rapport sublime qui se trouve entre les besoins moraux de quelques hommes et les besoins physiques des autres, entre les malheurs auxquels la nature et nos vies nous soumettent, et les penchants de la vertu, qui n'est heureuse qu'en les soulignant. »<sup>164</sup>

Dans sa troisième lettre, elle aborde les sujets tels que « Le bel amour », « L'enthousiasme », « L'imagination et sensibilité », « Pureté de cœur », « L'estime », « Le plaisir d'aimer », « Les cœurs généreux », « La beauté », « L'amour total », « Les vertus douces » et « Concordance ».

Dans « Le bel amour », elle a enfin parlé de la sympathie individuelle qui contribue au bonheur:

« C'est de la sympathie individuelle dont je veux vous parler aujourd'hui, mon cher C..., de celle qui établit entre les hommes ces liens intimes nécessaires à leur perfection et à leur bonheur; (...) »<sup>165</sup>

Quant à « L'enthousiasme », qui est une admiration passionnée, une exaltation joyeuse, un sentiment exagéré de l'âme, il

« (...) vient de la faculté qu'a plus ou moins notre âme de se représenter à la fois, et d'une manière en quelque sorte indéterminée, tous les plaisirs ou toutes les peines qui peuvent résulter pour nous d'une certaine situation, ou de l'existence d'une certaine personne et de nos rapports avec elle. (...) Ainsi, l'enthousiasme envisage son objet avec une sorte d'exagération, et cette représentation offrant à l'esprit une

---

<sup>163</sup> Ibid. p. 88

<sup>164</sup> Ibid. p. 90

<sup>165</sup> Ibid. p. 91

plus grande quantité d'objets qu'il n'en peut considérer distinctement, est toujours vague à quelques égards, d'où il résulte, dans le sentiment, une autre espèce d'exagération, qui naît de la multiplication des douleurs ou des jouissances que nous nous figurons; il en résulte même une erreur réelle puisqu'alors on est souvent ému par des craintes et des désirs, dont la réalité ou du moins la réunion est impossible, et dont au milieu de l'agitation de l'âme, on ne démêle pas l'impossibilité; l'habitude a sur cette disposition une influence singulière: une circonstance ou une personne l'a-t-elle excitée plusieurs fois en nous, elle conserve le pouvoir de l'exciter de nouveau, même indépendamment de toute réflexion, et c'est alors qu'on peut considérer l'enthousiasme comme un sentiment de l'âme. (...) »<sup>166</sup>

Sophie, dans « Imagination et sensibilité » cite que;

« La facilité à ressentir ces sympathies presque aussi subites que vives, dépend donc comme l'enthousiasme:

- 1- De force de l'imagination qui embrasse avec plus ou moins de rapidité, ces vastes tableaux de sensations et d'événements;
- 2- De la force de la sensibilité, qui est plus ou moins affecté par ces tableaux, et qui les garde avec plus ou moins de conscience.
- 3- On pourrait ajouter aussi, des réflexions plus ou moins profondes que nous avons faites sur l'objet de ces sympathies; car si une sorte d'instinct ou quelques circonstances particuliers nous ont fait réfléchir sur une situation, une opinion, une qualité, nos idées s'étant étendus sur leurs avantages ou sur leurs inconvénients, ont en quelque sorte préparé dans nos cœurs une affection pour les individus qui se trouvent dans cette situation qui ont cette opinion ou cette qualité; et le besoin ou le plaisir de trouver un objet à cette affection, d'exhaler un sentiment que nous avons porté longtemps dans notre âme sans en jouir, produit ces sympathies subites qui paraissent souvent n'avoir d'autre cause que le hasard ou le caprice. »<sup>167</sup>

Dans « Pureté de cœur », elle essaie d'établir des liens entre la sensibilité et le sens moral qui est très développé chez certains hommes: Ecoutons-la:

« Ces sympathies naissent plus promptement, elles paraissent plus vives entre les êtres qui voient avec leur imagination, qui sentent d'après ses aperçus, et qui ont plus d'agitations d'idées que de chaleur de sentiment.

Elles se multiplient davantage entre les hommes dont le sens moral est très développé; elles sont d'autant plus douce que leur objet et plus délicat et plus pur: car la nature a voulu, pour nous lier davantage les uns aux autres, que le rapprochement des affections de la vertu fût presque aussi doux que ses actes. »<sup>168</sup>

Quant à « L'estime », à part d'être l'idée de base des sympathies individuelles, elle est aussi indispensable pour garantir la liberté:

---

<sup>166</sup> Ibid. pp. 94,95

<sup>167</sup> Ibid. pp. 95,96

<sup>168</sup> Ibid. p. 96



« On a souvent dit que l'estime était la base la plus solide des sympathies individuelles; mais on n'a pas assez parlé de la douceur de sentiment en lui-même; on n'y a pas rendu le cœur assez délicat. L'estime, cependant, est nécessaire à la confiance et à la liberté, les premiers degrés du bien-être dont notre âme est susceptible. Ce n'est que dans l'estime que l'on peut aimer avec toutes les forces de la sensibilité; elle est en quelque sorte, l'élément unique où se développent nos affections, où le cœur s'abandonne, où par conséquent il se développe tout entier. (...)

L'homme estimable est heureux d'estimer ; son cœur, facilement ému à la seule idée d'une bonne action, se trouve lié et attaché à celui qu'il croit capable de la faire. (...) »<sup>169</sup>

« Le plaisir d'aimer » est selon Sophie, l'une des jouissances qui peuvent servir à notre bonheur. Pour être heureux, il faut que ce sentiment soit réciproque. Voici Sophie qui nous en parle:

« (...) dès que nous pouvons concevoir l'idée d'un être qui peut nous aimer, qui seulement est susceptible d'affections profondes et délicats, nous éprouvons un sentiment délicieux, parce que nous réunissons dans notre âme l'idée de toute la douceur que l'amitié peut nous faire éprouver. Ce sentiment est déjà une jouissance, et voilà pourquoi, même en nous considérant comme des êtres sensibles à la douleur et au plaisir physique, le seul plaisir d'aimer et être aimé est pour nous un bonheur. (...) »<sup>170</sup>

Nous constatons qu'Adam Smith, a aussi traité le sujet de l'amour et tout ce qu'il nous fait ressentir. Selon lui,

« Le sentiment de l'amour est par lui-même doux à celui qui l'éprouve. Il flatte et remplit le cœur; il est favorable à tous les mouvements vitaux, et au plus parfait état de santé dont la constitution de l'homme est susceptible; il devient de plus en plus délicieux, par l'idée du bonheur et du retour qu'il inspire à la personne qui en est l'objet »<sup>171, 172</sup>

Seul, celui qui sait comment aimer et montrer ses affections peut trouver le vrai bonheur. Dans « Les cœurs généreux », Sophie nous dit qu'

« Il est tellement vrai (du moins dans l'amitié) que le plaisir d'aimer a pour cause, en grande partie, celui que nous trouvons à donner du bonheur par nos affections, qu'il n'y a que les âmes généreux qui soient capables d'aimer; toutes celles qui manquent d'élévation ou de noblesse, ou que l'égoïsme a corrompus, peuvent bien

<sup>169</sup> Ibid. p. 97

<sup>170</sup> Ibid. p. 98

<sup>171</sup> Smith, A., *Théorie des sentiments moraux*, tome I, pp. 77,78

<sup>172</sup> Lagrave, *Sophie de Grouchy, marquise de Condorcet, Lettres sur la sympathie suivies des lettres d'amour*, op. cit., p. 99

désirer être aimées, et en rechercher à la fois la douceur et l'avantage; mais il n'y a que les cœurs généreux et capables de s'attendrir au bonheur d'autrui, qui sachent aimer. (...) Exercer et cultiver soigneusement, dans l'âme des enfants, la sensibilité que leur donne la nature pour les jouissances d'autrui, et surtout pour le bonheur d'y contribuer eux-mêmes, n'est pas seulement les disposer aux vertus les plus douces et les plus utiles, c'est s'assurer qu'ils seront capables d'aimer, qu'ils en éprouveront tout le charme, ou qu'au moins qu'ils en seront dignes. »<sup>173</sup>

Quant à « La beauté », Sophie veut nous montrer qu'on peut parler de deux formes de beauté, l'une visible, l'autre invisible:

« La beauté (quelle que soit la véritable origine du beau, nous entendons seulement ici par ce mot, ce qu'on a plaisir à voir), la beauté inspire, à sa seule vue, un sentiment agréable. Une belle personne est, à tous les yeux, un être doué du pouvoir de contribuer au bonheur de tout ce qui a quelque rapport avec elle. (...) Quelquefois c'est un seul charme, une seule qualité qui touche notre sensibilité et qui la soumet; souvent (et trop souvent), c'est à des dons étrangers au cœur qu'elle se prend; plus délicate et plus éclairée, elle ne s'attache qu'à la réunion de ce qui peut la satisfaire, et par un tact aussi sûr que celui de la raison et de la prudence, elle ne cède à l'amour, que lorsqu'il est l'empire même de tout ce qui mérite d'être aimé. Alors l'amour devient une véritable passion, même dans les âmes les plus pures, même dans les êtres qui sont le moins esclaves des impressions et des besoins des sens; alors d'innocents caresses peuvent longtemps lui suffire, et ne perdent rien de leur charme et de leur prix quand on les a passés; alors le bonheur d'être aimée est la jouissance la plus nécessaire, la plus désirée; alors toutes les idées du bonheur et de la volupté ne naissent que d'un seul objet, en dépendant toujours, et sont anéantis à l'égard de toute autre. »<sup>174</sup>

A ce propos, Voltaire dit que les grâces sont nécessaires à la beauté pour charmer:

« La beauté ne déplaît jamais; mais elle peut être dépourvue de ce charme secret qui invite à la regarder, qui attire, qui remplit l'âme d'un sentiment doux. Les grâces dans la figure, dans le maintien, dans l'action, dans le discours, dépendent de ce mérite qui attire. Une belle personne n'aura pas de grâces dans le visage, si la bouche est fermée sans sourire, si les yeux sont sans douceur. Le sérieux n'est jamais gracieux ; il n'attire pas : il approche trop du sévère qui rebute. »<sup>175</sup>

Dans « L'amour total », Sophie de Condorcet souligne l'importance de la connaissance mutuelle pour rendre l'amour grand et complet. Voici comment elle nous le décrit:

« Mais, pour que l'amour soit tel, il faut qu'une connaissance mutuelle et parfaite des âmes leur permette de s'unir sans réserve, d'aimer avec une confiance sans bornes, d'estimer tout ce qu'elles aiment. Il faut que l'amie de notre personne soit

<sup>173</sup> Lagrave, Ibid. p. 99

<sup>174</sup> Ibid. pp. 100,101

<sup>175</sup> Ibid. p. 100

celui de toute notre existence, de ses imperfections, comme de ses qualités, et de ses agréments; que dans nos revers comme dans nos succès, dans l'âge où l'on a besoin d'être consolé de l'épreuve et de la connaissance des hommes, comme dans celui où l'on suffit à peine à goûter la vie, nous trouvons dans l'objet qui l'a charmée, le réparateur et le guide de notre bonheur: il faut surtout que l'heureux rapport du caractère, de l'esprit et du cœur, dans les deux individus, permette d'arrêter au bonheur de cette union, l'inconstance naturelle et les téméraires espérances du cœur humain.

La sympathie individuelle est plus ou moins réciproque, suivant les diverses causes qui la font naître: elle ne peut manquer de l'être, lorsqu'elle est fondée sur la conformité des goûts, des opinions, et surtout de la manière de sentir. Mais indépendamment de cette conformité, la sympathie est souvent réciproque: elle dérive alors de l'attrait qui nous porte naturellement vers ceux qui nous aiment; et elle n'est pas moins forte, quoique, dans les deux individus qu'elle rapproche ainsi, son origine soit différente. Aimer est donc une raison pour être aimé, à moins que des circonstances extraordinaires ayant disposé d'avance et exclusivement de notre sensibilité, la sympathie ne puisse pas être réciproque; aussi, dans le langage ordinaire, le mot sympathie renferme l'idée de réciprocité.

Cette réciprocité est plus rare dans la passion de l'amour, parce que le premier principe de l'amour, même le plus pur, est un attrait indépendant, en garde partie, des qualités morales qui déterminent la sympathie dans les autres sentiments. (...) »<sup>176</sup>

Sophie qui est toujours à la recherche du vrai bonheur évoque les moyens de l'atteindre dans « Les vertus douces » qui ne sont autre que la sympathie, la liberté et l'amitié.

« Cherchons maintenant quel est le degré de sympathie qu'il est nécessaire d'avoir avec les personnes que l'on voit souvent, pour trouver de l'attrait et de la douceur dans leur société. (...) Le premier besoin du cœur humain est la liberté; il faut qu'il puisse s'attacher à ce qu'il admire, pour être juste avec bonheur: et c'est un malheur, sans doute, que les vertus qui nous commandent le plus l'admiration, soient souvent celles qui nous fassent espérer le moins d'indulgence. L'homme sensible ne peut donc aimer que les qualités de l'esprit, qui sont accompagnées de vertus; il ne peut aimer que ces vertus qui sont plutôt des sentiments que des opinions, que l'indulgence rend aimables et touchants, qui ne cherchent à se faire imiter qu'en se faisant sentir, et qu'on ne peut voir dans les autres sans en éprouver les mouvements, même avant d'en avoir pratiqué les actes.

La sympathie nécessaire à l'amitié n'exige pas toujours les qualités aimables, les vertus douces sans lesquelles une relation moins intime ne peut avoir de charme; souvent la connaissance particulière de quelque mérite très rare en lui-même, ou capable d'émouvoir notre sensibilité, nous attire, nous attache peu à peu, et nous fait oublier les imperfections qui l'accompagnent: c'est cette raison qui souvent unit des personnes dont les caractères et les goûts sont très différents. (...) »<sup>177</sup>

Toujours s'adressant à Condorcet, Sophie traite le sujet du « Concordance ».

---

<sup>176</sup> Ibid. pp. 102,103

<sup>177</sup> Ibid. pp. 103,104

« Jusqu'ici, mon cher C..., je vous ai montré comment de la seule sympathie physique devenue individuelle, fortifiée par diverses circonstances, rendue plus active, plus énergique par l'enthousiasme, naissent en nous des peines et des plaisirs moraux; mais cette sympathie avec un autre être a une origine indépendante de la nature de ses peines ou de ses plaisirs: nous souffrons en le voyant souffrir; et l'idée de ses peines en est une pour nous, parce qu'une pareille peine nous ferait souffrir nous-mêmes. Il est donc évident que ce que nous avons dit des peines physiques est vrai aussi des peines morales, du moment que nous en sommes susceptibles. La vue, le souvenir des peines morales d'un autre nous affectent comme la vue et le souvenir de ses peines physiques. (...) »<sup>178</sup>

Quant à sa quatrième lettre, les plus attirants des sujets traités sont « Le rire du bonheur », « Peines physiques et peines morales », « Contre la haine », « Rire d'enfant », « Joie intérieure », « La force », « Des idées nouvelles », « Les plaisirs moraux », « La multitude », « Le partage », « La persuasion », « Opinions reçues », « Voltaire et Rousseau ».

Pensant toujours à Condorcet, elle traite le sujet de sympathiser avec les peines et les plaisirs, dans « rire du bonheur »

« Vous avez vu, mon cher C..., que nous sympathisons avec les peines et les plaisirs physiques, à proportion de la connaissance que nous avons, par notre propre expérience, de leur force et de leurs effets: de même nous sympathisons en général avec les peines et les plaisirs moraux, suivant que nous en sommes nous mêmes susceptibles: je dis en général, parce qu'il y a sans doute des cœurs assez sensibles pour être touchés des peines qu'ils n'éprouveraient pas dans les mêmes circonstances qui les dont éprouver à d'autres, c'est-à-dire des peines que l'imagination seule peut apprécier; et alors, comme pour les peines physiques qu'on n'a pas éprouvées, la sympathie est excitée par l'idée vague de la douleur. Cette opinion est contraire à celle de l'illustre Smith, dont je vais combattre encore ici quelques assertions. (...) »<sup>179</sup>

Dans « Peines physiques et peines morales », elle dit que c'est la sympathie que nous éprouvons envers nos semblables qui nous aide à comprendre les douleurs qu'ils peuvent avoir dans des cas différents. On pourra mieux comprendre ce que l'autre ressent si l'on connaît la peine par nos expériences personnelles. C'est ainsi que, lorsqu'on regarde une scène de théâtre, nous sentons et vivons la peine qui y est présentée comme l'acteur qui interprète son rôle. C'est par ce moyen qu'on se

---

<sup>178</sup> Ibid. pp. 105,106

<sup>179</sup> Ibid. p. 107

rapproche d'un homme qui a du mal à marcher à cause de son pied coupé. Sophie explique ce sentiment qui nous est propre:

« (...) c'est uniquement parce que l'imitation des douleurs physiques ferait difficilement l'espèce d'illusion nécessaire au succès théâtral; parce que cette imitation a besoin d'être accompagnée de celle des douleurs morales, pour produire un intérêt susceptible de quelque variété et de quelque durée; c'est enfin parce que l'intérêt de la tragédie tient en grande partie au talent de nous rendre agréable notre sympathie pour les malheurs d'autrui, en excitant progressivement notre sensibilité, et non en nous offrant l'image subite et déchirante d'un mal physique: image dont nous ne pouvons éloigner notre pensée si elle nous attache, et qui devient ridicule si elle ne nous attache pas. (...) »<sup>180</sup>

Dans « Contre la haine », elle soutient qu'il n'y a personne dans ce monde qui porte de la haine envers un autre vivant car ce sentiment ne nous appartient pas. Par contre, nous portons tous le sentiment de faire du bien aux gens qui nous entourent. Regardons dehors, on ne peut pas trouver des animaux qui agissent avec la haine envers l'un l'autre. Mais alors comment expliquer la haine qui existe en nous? Elle explique ceci en disant que s'il y avait de l'égalité dans ce monde il n'y aurait plus un sentiment telle que la haine. Dans un monde plus égal, les gens qui sont satisfaits de leur condition sociale ne sentiraient plus le besoin d'être jaloux des autres. Il faut donc changer la condition sociale et la rendre juste et égale pour tous les hommes. Écoutons Sophie:

« (...); la raison en est heureusement dans la nature: nous sympathisons avec le désir de faire du bien à un autre, parce qu'il y a en nous un sentiment qui nous porte à faire du bien à tous, qui nous y fait trouver une jouissance personnelle; et nous ne sympathisons pas avec la haine, parce que n'ayant pas en nous un sentiment qui nous porte à faire du mal à tous, il faut un motif particulier à la sympathie pour la haine, comme à la haine même. Si cette observation est vraie, me direz-vous, mon cher C..., pourquoi existe-t-il des êtres qui voient avec plaisir tourmenter leurs semblables, qui ont en quelque sorte besoin de se venger du bonheur des autres, et qui ont en quelque sorte besoin de se venger du bonheur des autres, et qui n'apprennent point ce qui le trouble, sans une joie secrète? Pourquoi? C'est que, dans la société, un système vicieux de législation, qu'au lieu de réunir les intérêts des individus, n'a fait trop longtemps que les séparer, et les opposer entre eux. L'avidité de jouir ayant conduit les hommes au point que tous ne peuvent satisfaire à la fois ces fantaisies sociales qui, changées en habitudes, ont usurpé le nom de besoins, ils prennent facilement, dès l'enfance, l'habitude de regarder les maux et les biens des autres comme une donnée de plus ou de moins que leur laisse la fortune pour leurs propres jouissances. »<sup>181</sup>

---

<sup>180</sup> Ibid. p.109

<sup>181</sup> Ibid. p. 112

Ces propos ci-dessus de Sophie de Condorcet nous montrent comment elle est marquée par ces prédécesseurs, Philosophes des Lumières. Tout en acceptant la bonté innée de l'homme, elle le voit apte à la corruption sous l'influence néfaste de l'organisation sociale. Toutefois, cette corruption peut être réparée grâce à une meilleure organisation sociale.

Dans « Rire d'enfant » elle évoque le sujet du rire. D'après Sophie les enfants rient lorsqu'ils voient quelque chose qui les surprend. Après un certain âge, la connaissance nous mène à réfléchir et à analyser. On rit seulement quand on est surpris par un événement inattendu. On peut constater que Sophie trouve des liens entre notre enfance et notre être après un certain âge pour expliquer les sentiments qui nous sont propres et ceux que nous acquérons à la suite des événements qu'on a vécus. Laissons maintenant la parole à Sophie:

« Il paraît que la cause la plus ordinaire du rire dans les enfants, est la vue d'un événement inattendu qui les frappe, en leur offrant des images et des idées nouvelles, et en exerçant vivement leurs facultés naissantes. Tout ce qui, joint à cette circonstance, excite en eux un sentiment de plaisir ou d'espérance, produit également le rire, parce qu'il est l'expression naturelle de tout ce qui les affecte d'une manière agréable. Mais, plus on avance en age, plus on réfléchit, et plus le rire se restreint aux choses inattendues, qui occupent sans inspirer un grand intérêt. La raison en est simple: c'est que la légère convulsion du rire, et l'espèce de plaisir qui accompagne cette convulsion, cesse par la plus légère contention d'esprit; et que les événements inattendus qui nous font plaisir et qui ne sont suivis d'aucune réflexion, deviennent extrêmement rares après l'enfance.»<sup>182</sup>

Selon Sophie, l'un des moyens pour échapper à la douleur est la « Joie intérieure ».

Écoutons-la:

« Il suffirait, peut-être, pour la trouver, d'observer que l'exercice de nos facultés les perfectionne, que cette perfection est un moyen d'avoir du plaisir, d'éviter la douleur, et que cette observation n'est pas hors de la portée des enfants: elle est d'autant plus facile pour eux, que la perfection de leurs facultés est très rapide, très importante à leur bien-être. Un sentiment de plaisir s'unit donc machinalement à tout exercice de nos facultés qui tend à les développer. »<sup>183</sup>

Quant à « La force », Sophie désire nous montrer son importance, car pouvoir marcher, ou bien, être capable de faire divers mouvements est l'une des causes qui nous rendent heureux. Sophie traite le sujet ainsi:

---

<sup>182</sup> Ibid. pp.115,116

<sup>183</sup> Ibid. p. 117

« L'exercice de nos facultés corporelles est non seulement salulaire, mais il produit presque toujours le sentiment du bien-être, c'est-à-dire cette sensation qui accompagne l'existence dans l'état de santé, et qui est, sinon un plaisir positif, du moins la cessation récente et agréable du tout sentiment pénible. Non seulement cette sensation existe pour l'ensemble de nos organes; mais avec quelques réflexions, on peut reconnaître que dans chaque organe elle est sentie et distincte. On a du plaisir à marcher après un long repos, et en se rendant compte de ce plaisir, on croit sentir dans les jambes, d'une manière plus particulière, la sensation agréable répandue dans tout le corps. »<sup>184</sup>

Dans « Des idées nouvelles », elle défend, une fois de plus, que:

« (...) le mouvement et l'action contribuent essentiellement au bien-être, et même à la conservation des êtres animés; et ce qui achève de le prouver, c'est que le mouvement et l'action sont nécessaires, dans l'enfance, au développement des organes, et, dans la vieillesse, à la conservation de leur force. (...) »<sup>185</sup>

Sophie, dans « Les plaisirs moraux », contrairement à la pensée d'Adam Smith, que nous allons citer un peu plus loin, dit que nous sympathisons avec les peines des autres.

Écoutons-la:

« Je ne peux penser, comme Smith, que nous ne sympathisons, ni avec les grandes joies, ni avec les faibles chagrins; il me semble, au contraire, que nous sympathisons avec les peines et les plaisirs moraux, quels que soient leur force et leur degré. C'est une suite de ce que nous avons observé jusqu'ici sur notre sensibilité morale. Notre sensibilité pour les grandes joies des autres, comme pour leurs petites peines, est très vive quand il s'agit des personnes avec lesquelles nous avons une sympathie particulière très forte; alors nous obéissons à la nature: au contraire, nous sommes quelquefois affligés de voir un homme qui nous est indifférent, faire une fortune extraordinaire, ou parce que cette fortune rompt l'égalité qui était entre nous et lui, ou parce qu'elle détruit notre supériorité à son égard, ou parce que nous avons aspiré au même avantage. (...) »<sup>186</sup>

Or, dans la *Théorie des sentiments moraux*, Adam Smith, nie une parité exacte de sentiments entre les hommes. Selon Smith, il est impossible pour le témoin d'un malheur, de partager la même douleur qu'une personne qui souffre. De même pour celui qui témoigne d'un bonheur excessif, il soutient que;

« (...) Nous ne pleurons pas, nous ne nous plaignons pas, nous ne gémissons pas avec la personne affligée: nous jugeons même la faiblesse et la folie de sa passion, sans cependant cesser d'y prendre intérêt. Mais si nous sympathisons avec la joie

---

<sup>184</sup> Ibid. 118,119

<sup>185</sup> Ibid. p. 119

<sup>186</sup> Ibid. pp. 120,121

d'un autre, nous ne la partageons, ni au même degré, ni avec le même intérêt. Nous trouvons même ridicule et méprisable celui que les transports d'une joie folle et immodérée font sauter et danser, lorsque nous ne sommes pas dans la même disposition que lui. »<sup>187 188</sup>

Toujours s'adressant à Condorcet, Sophie évoque le sujet de « La multitude ». C'est,

« (...) le plaisir qui, lorsqu'il est très vif, fait que, admettant sans réflexion cette idée ou ce sentiment, nous prenons subitement de l'admiration pour celui qui les excite en nous. L'être qui vous donne une idée nouvelle, mon cher C..., ne vous semble-t-il pas revêtu d'un pouvoir surnaturelle? »<sup>189</sup>

Elle veut préciser que « Le partage » est un sentiment qui est propre à tout homme, et que:

« (...) le besoin de croire l'emporte chez presque tous les hommes, sur la raison, qui prescrit de ne croire que ce qui est prouvé. Alors il ne faut que leur proposer une opinion avec force et persuasion, cacher avec art ce qui peut la rendre incertaine; et, satisfaits d'être délivrés du doute, ils embrassent cette opinion avec plus d'ardeur, et elle les frappe davantage, à proportion qu'elle leur rend plus de tranquillité. »<sup>190</sup>

L'écrivaine souligne que nous avons tous des « Opinions reçues », dès notre enfance et qu'on vit avec ces opinions jusqu'au jour où nous sommes vis-à-vis d'une nouvelle opinion qui peut nous paraître probable. Sophie dit que,

« L'empire que ces hommes exercent sur nous, ne se borne pas à nous faire sentir avec force ce que nous n'aurions vu que froidement : il s'exerce aussi sur nos opinions. Si on analyse avec exactitude nos motifs de croire, on verra qu'un des plus fortes et des plus habituels est le penchant naturel et involontaire que nous avons à regarder comme constant ce que nous avons vu répéter plusieurs fois; et ce penchant est une suite de notre constitution. (...) »<sup>191</sup>

Dans « Rousseau et Voltaire », elle compare les idées des deux philosophes sur la morale et les préjugés:

<sup>187</sup> Smith, A., *Théorie des sentiments moraux*, op. cit. tome, I. p. 89

<sup>188</sup> Lagrave, *Sophie de Grouchy, marquise de Condorcet, Lettres sur la sympathie suivies des lettres d'amour*, op. cit., p. 121

<sup>189</sup> Lagrave, *Ibid.* pp. 121,122

<sup>190</sup> *Ibid.* p. 123

<sup>191</sup> *Ibid.* p. 125



« La morale de Rousseau est attachant, quoique sévère, et entraîne le cœur, même en le réprimant: celle de Voltaire, plus indulgente, touche plus faiblement peut être, parce qu'imposant moins de sacrifices, elle nous donne une moins haute idée de nos forces et de la perfection à laquelle nous pouvons atteindre. Rousseau a parlé de la vertu avec autant de charme que Fénelon, et avec l'empire de la vertu même; Voltaire a combattu les préjugés religieux avec autant de zèle que s'ils eussent été les seuls ennemis de notre félicité. Le premier renouvellera d'âge en âge l'enthousiasme de la liberté et de la vertu; le second éveillera tous les siècles sur les funestes effets du fanatisme et de la crédulité. Cependant, comme les passions dureront autant que les hommes, l'empire de Rousseau sur les âmes servira encore longtemps les mœurs, quand celui de Voltaire sur les esprits aura détruit les préjugés qui s'opposaient au bonheur des sociétés. »<sup>192</sup>

Dans sa cinquième lettre, elle traite les sujets tels que « L'irrésistible bonté », « Faire le bien », « Sentiment délicieux », « Le remords », « Actions et raison », « Le mal moral ».

Encore s'adressant à Condorcet dans « L'irrésistible bonté », Sophie affirme:

« Il me semble, mon cher C..., que les prédicateurs de la vertu (excepté Rousseau) n'ont pas assez souvent remonté à l'origine des idées morales; cette recherche est cependant la seule qui puisse nous faire connaître jusqu'où s'étend la relation intime qui se trouve entre ces idées et notre conscience, entre les sentiments que nous éprouvons en les suivant et notre bonheur. (...) »<sup>193</sup>

Etant une femme qui soutient la sympathie dans tous les coins de la vie, dans « Faire le bien », elle souligne ce sentiment agréable qu'on peut éprouver quand on avait fait une démarche pour le bien des autres:

« (...) Si le plaisir de contribuer au bonheur des autres est plus vif que le plaisir d'en être témoin, celui que nous éprouvons en les soulageant d'un mal, doit l'être davantage, puisqu'il est goûté avec plus de réflexion encore, puisqu'il est toujours accompagné de cette sensation agréable qu'on éprouve lorsqu'on est délivré de l'idée de la douleur. (...) »<sup>194</sup>

Après avoir servi au bonheur de quelqu'un d'autre, nous aurons tous un « Sentiment délicieux », qui nous rendra plus heureux qu'auparavant:

« Comme la satisfaction d'avoir fait du bien s'unit à notre existence pour nous en rendre le sentiment délicieux, de même la conscience d'avoir fait du mal s'y

---

<sup>192</sup> Ibid. p. 126

<sup>193</sup> Ibid. p. 127

<sup>194</sup> Ibid. p. 128

attache pour la troubler; elle produit un sentiment de regret et de remords qui nous importune, nous afflige, nous inquiète, nous fait souffrir, lors même que nous ne conservons pas un souvenir distinct de cette première impression de peine que le mal dont nous sommes la cause nous a fait éprouver. »<sup>195</sup>

« Le remords », qui est un sentiment douloureux, une angoisse accompagnée de honte que cause la conscience d'avoir fait le mal, d'avoir agi contre la morale, bref un sentiment négatif, est ainsi expliqué par Sophie dans la partie portant ce titre:

« (...) le remords d'une mauvaise action, ou la crainte seule de ce remords, s'augmenteront par l'idée de sa durée, lorsque l'imagination offrira le tableau des malheurs qu'elle répandrait sur la vie entière. Si cette faculté est une des plus mortelles ennemis du repos de l'homme, quand, plus insatiable que son cœur, elle le rend incapable de jouir, en portant sans cesse ses pensées au-delà de ce qu'il possède ou de ce qu'il peut atteindre; elle est aussi une des causes les plus efficaces de sa félicité, lorsqu'elle rapproche de lui les effets du vice et de la vertu, lorsqu'elle lui rappelle qu'il possède, avec le pouvoir de faire du bien aux autres, celui de porter toujours en lui-même un sentiment heureux, pouvoir qui rend une grande partie de son bonheur indépendante du sort, et avec lequel il peut, et braver la mort, et supporter tous les maux de la vie. »<sup>196</sup>

Quant à « Actions et raison », son texte parle tout seul:

« Voilà donc, mon cher C..., une distinction déjà établie, entre nos actions, par le sentiment seul puisque les unes sont accompagnées de plaisir et suivie d'une satisfaction intérieure, les autres accompagnées de peines, est suivie d'un sentiment toujours désagréable et souvent douloureux.

Mais ce sentiment plus durable de satisfaction ou de peine qui s'attache au souvenir du bien ou du mal que nous avons fait aux autres, est nécessairement modifié par la réflexion; et ce sont les modifications qu'elle y apporte qui nous conduisent à l'idée du bien ou du mal moral, de cette règle éternelle et première qui juge les hommes avant les lois; que si peu de lois ont consacré ou développée, que tant d'autres ont violée, et que les préjugés ont si souvent étouffée, et avec tant d'absurdité! (...) »<sup>197</sup>

Dans « Mal moral », en faisant encore allusion au remords, elle dit:

« (...) Lorsqu'il se présente des occasions ou un mal léger fait à un autre, ou qu'un mal égal n'arrive à plusieurs autres, alors, si nous ne faisons pas ce petit mal, nous pouvons souffrir par le remords de n'avoir pas empêché le mal plus grand, beaucoup plus que par celui d'avoir commis le mal plus petit. (...) »<sup>198</sup>

---

<sup>195</sup> Ibid. p. 131

<sup>196</sup> Ibid. p. 132

<sup>197</sup> Ibid. p. 133

<sup>198</sup> Ibid. p. 134

Elle traite des sujets comme « La justice », « Masque du despotisme », « Des obligations », « Guide du bonheur », « Les sens intimes », « Des motifs », « L'être bienfaisant » et « L'infortuné » dans sa sixième lettre.

La justice selon Sophie est la responsabilité la plus importante de l'Etat, car sans une justice bien construite on ne peut jamais parler d'un bonheur commun:

« (...) lorsque l'égalité est blessée, la préférence que l'on doit donner alors à l'intérêt de celui qui souffre par là, n'est qu'une préférence accordée au recouvrement de l'égalité sur une supériorité qui n'est pas avouée par la raison; ainsi le droit qu'on acquiert alors sur tout ce qui est nécessaire pour rentrer dans l'égalité, est une justice, et non une faveur. »<sup>199</sup>

Sophie dans « Masque du despotisme », évoque l'idée des dirigeants et comment ceux-ci doivent agir pour rendre leur peuple heureux. Ecoutons Sophie:

« (...) Depuis longtemps, sans doute, ceux qui gouvernaient les hommes, avaient calculé qu'ils pouvaient aisément maîtriser le peuple, en tenant sa raison opprimée sous le poids des besoins; enchaîner les grands, en leur livrant le peuple, en amusant leur vanité par des hochets: et qu'ils n'avaient à redouter, dans l'un, que l'excès du malheur, et, dans les autres, que la généralité des lumières. »<sup>200</sup>

« Des obligations » sont nécessaires, selon Sophie, à chaque individu. Mais il faut qu'elles soient égales et construites pour le bien-être du peuple.

« De l'idée de droit et de justice, naît l'idée de nos obligations envers les autres hommes.  
On est obligé à faire volontairement tout ce qu'un autre pourrait, sans blesser notre droit, exiger de nous, indépendamment de notre volonté, tel est le sens strict du mot obligation, qui se borne aux objets d'une justice absolument rigoureuse.  
(...) »<sup>201</sup>

Comme on peut constater par son titre, le « Guide du bonheur » est la partie où Sophie désire montrer à son lecteur comment réconcilier l'idée de l'obligation, de la sécurité et de l'espérance pour atteindre le bonheur:

---

<sup>199</sup> Ibid. p. 145

<sup>200</sup> Ibid. p. 147

<sup>201</sup> Ibid. p. 148

« (...) Le plaisir que nous trouvons à remplir une obligation, tient plus immédiatement à celui de la sécurité, à la douceur de se sentir à l'abri du ressentiment, de la vengeance, de la haine ; la satisfaction particulière d'avoir évité le regret qui nous aurait poursuivis, s'augmente ensuite par l'espérance de n'éprouver jamais de remords; espérance délicieuse puisqu'elle bannit l'idée de tout obstacle intérieur à notre bonheur. »<sup>202</sup>

Ce précepte du bonheur élaboré par Madame de Condorcet est bien différent du concept du bonheur très individualisé dans l'ouvrage de Madame du Châtelet.

« Le sens intime » traite le mot « juste ». L'écrivaine soutient qu'on ne peut pas donner un autre sens à la justice car tout le monde a un sens commun de ce qui nous fait pressentir ce mot et que, ce n'est pas un mot arbitraire. La justice doit être égale pour chacun de nous. C'est seulement par ce moyen qu'on peut atteindre un monde meilleur et juste:

« La moralité de nos actions, l'idée de la justice, le désir de la suivre, sont l'ouvrage nécessaire de la sensibilité et de la raison; tout être raisonnable et sensible aura, à cet égard, les mêmes idées; les limites de ces idées sont les mêmes: elles peuvent donc devenir l'objet d'une science certaine, puisqu'elles ont des objets invariables. En effet, on peut exprimer par le mot juste, telle idée qu'on voudra: mais tous les hommes qui raisonneront bien, auront une notion commune de la justice. Les idées morales n'étant pas arbitraires, leurs définitions ne peuvent l'être que dans la manière plus ou moins claire, ou plus ou moins générale de les présenter. »<sup>203</sup>

Ainsi témoignons nous, sous la plume de Sophie de Condorcet, l'idée du bonheur liée à celle d'une justice universelle. C'est surtout par cette conception de la justice qu'il faudrait la ranger parmi les défenseurs du bonheur social.

Dans « Des motifs », elle nous dit qu'il ne faut pas regarder ailleurs mais que le secret du bonheur reste dans la nature, car l'homme, par nature, n'est pas corrompu. Elle a ainsi adopté les idées de Jean-Jacques Rousseau et de ce qu'il a pensé de l'homme naturel.

« Il n'est donc pas nécessaire d'aller chercher hors de la nature, et toujours loin d'elle, des motifs d'être bon aussi incompréhensibles, qu'indépendants de notre

---

<sup>202</sup> Ibid. p. 150

<sup>203</sup> Ibid. pp. 150,151

intérêt direct et prochain; l'homme n'est donc, par sa constitution morale, ni un être méchant et corrompu, ni même un être indifférent au bien, puisqu'il porte en lui-même un motif général d'être bon, et qu'il n'en a aucun d'être méchant. »<sup>204</sup>

Sophie porte une vision positive sur l'homme. Elle le voit comme « L'être bienfaisant » par nature,

« (...) qui, fidèle à sa raison et à sa sensibilité, obéit à la bienfaisance et à la justice, et condamne l'homme qui a une conduite contraire, à une existence toujours douloureuse et toujours agitée.

(...) les hommes et leurs faiblesses ne peuvent, ni le troubler, ni l'aigrir; il est aisément content de la vie, parce qu'elle lui offre des jouissances à sa portée, que l'habitude ne peut flétrir, que l'ingratitude même ne serait entièrement corrompre, et parce qu'il considère les hommes moins relativement à ce qu'ils pourraient être (...) »<sup>205</sup>

Dans « L'infortuné », Sophie traite l'homme qui est toujours à la recherche du mal. Celui-ci,

« (...) Loin de trouver dans ses semblables (comme l'homme bienfaisant), des êtres qui, indépendamment de leur volonté même, peuvent concourir à son bonheur, il voit en eux des ennemis, s'il croit en être connu, ou il est forcé à tous les calculs de la dissimulation et de la ruse. Il ne peut goûter en paix la douleur d'être aimé; jamais il ne possède, parce qu'il sent toujours qu'il l'usurpe; incertain des sentiments qu'il inspire, il n'attend des autres le bien qu'il refuse de leur faire, qu'à proportion de son adresse à les tromper. (...) »<sup>206</sup>

Donc, le bonheur, selon notre écrivaine, n'est pas l'apanage des méchants.

Quand on vient à la septième lettre, on constate qu'elle a pris comme sujets à traiter « Une société piégée », « L'inégalité des fortunes », « Moyen d'oppression », « Le culte de la vanité », « Hausser l'amour », et « Attrait du mal ».

Selon Sophie, les vices comme la cupidité est l'orgueil sont à l'origine de l'injustice. Dans « Une société piégée », elle parle des quatre intérêts principaux qui peuvent rendre l'homme injuste. Ce sont,

«Celui de la passion de l'amour, (...);

---

<sup>204</sup> Ibid. p. 153

<sup>205</sup> Ibid. p. 155

<sup>206</sup> Ibid. p. 157

L'intérêt d'avoir de l'argent, (...);  
 L'intérêt de l'ambition, (...);  
 Enfin, l'intérêt de l'amour-propre ou de la vanité (...) »<sup>207</sup>

Dans « L'inégalité des fortunes », elle parle d'un monde meilleur que celui-ci. Elle veut penser à un monde où tous les hommes naissent avec les mêmes droits. Ce monde qui n'aura pas d'injustices emmènera la sympathie en même temps que le bonheur. On ne peut pas parler d'un monde meilleur lorsque nous sommes vis-à-vis des injustices. Il faut que les hommes naissent avec les mêmes droits et qu'ils prennent conscience de ce fait. Les riches et les pauvres sont des êtres vivant dans ce monde et ils désirent prendre autant de goût à la vie. Si l'on veut vivre dans un monde plein d'amour et de sentiments réciproques il faut qu'on change la façon dont la loi agit sur les hommes. Il faut avoir une société gouvernée par des lois raisonnables. S'adressant une fois de plus à son cher époux, Sophie explique quoi faire pour atteindre ce rêve:

« Examinons d'abord, mon cher C..., l'intérêt d'être injuste qui peut naître du désir d'avoir de l'argent, ou une chose qui s'achète : si c'est pour subvenir un besoin réel, cet intérêt peut être pressant: et l'on sent que celui qui manque de tout se fera peu de scrupule d'être injuste, surtout à l'égard d'un homme riche, s'il peut espérer de l'être impunément. Mais ce besoin pressant, assez fort pour étouffer la voix de la conscience et l'emporter sur elle, est-il commun dans une société gouvernée par des lois raisonnables?

Supposons que les lois cessent de favoriser l'inégalité des fortunes: si dans cette supposition l'humanité et la justice n'ont plus à se plaindre, la cupidité, plus difficile et plus lente à détruire que les mauvaises lois, aurait sans doute encore à espérer. Mais ne serait-ce pas accorder assez aux effets de l'inégalité naturelle qui naît de la conduite différente, du degré différente d'intelligence, de la fécondité plus ou moins grande des divers familles, que de penser qu'elle distribuerait au hasard les trois quarts du revenu des terres (...) »<sup>208</sup>

Ensuite, au sujet du « Moyen d'oppression », elle veut démontrer que si les lois étaient plus justes, personne n'aurait le besoin d'agir avec tant de haine et que la cause de la corruption et de la mauvaise foi n'est due à rien qu'à des lois injustes. Si on les changeait, on traiterait tous les hommes d'une manière égale. Elle s'explique:

« Vous remarquerez ensuite, mon cher C..., que l'intérêt d'être injuste pour s'enrichir suppose la possibilité du succès; or, cette possibilité est encore, à beaucoup d'égards, l'ouvrage des lois: si elles étaient claires, elles avertiraient tous les hommes également: si elles étaient justes, elles n'admettraient aucune

<sup>207</sup> Ibid. p. 158

<sup>208</sup> Ibid. pp. 158,159

exception; si elles étaient précises, elles ne laisseraient aucune ressource à la corruption et à la mauvaise foi. (...) »<sup>209</sup>

Dans « culte de la vanité », elle évoque une fois de plus l'insuffisance des lois pour garantir le bonheur du peuple:

« (...) Si, dans toutes les places, on était soumis aux lois, et obligé de n'agir que d'après elles, si toutes les places étaient conférées par un choix général et par une élection libre, la conscience aurait rarement à combattre l'intérêt qui porte au crime, et les injustices que l'ambition peut inspirer. (...) »<sup>210</sup>

Cette pensée ressemble à celle que Condorcet a précisée dans ses *Mémoires sur l'instruction publique*: « (...) il est difficile d'espérer qu'une nation puisse jouir d'une liberté paisible, et perfectionner ses Institutions et ses lois, si l'on ne voit s'y multiplier cette classe d'hommes, dont l'impartialité, le désintéressement et les lumières doivent finir par diriger l'opinion: eux seuls peuvent opposer une barrière au charlatanisme, à l'hypocrisie, qui, sans cette utile résistance, s'empareraient de toutes les places. »<sup>211, 212</sup>

Dans « Hausser l'amour », Sophie, comme dans ses autres pensées, soutient l'idée qu'il faut traiter les hommes et les femmes également. Le but d'avoir un monde meilleur ne pourra être atteint que si l'on justifie tout. Une fois de plus, sa pensée est en une harmonie parfaite avec celle de son époux qui est considéré comme le féministe le plus radical de son époque.

« (...) la société qui, en mettant trop longtemps des entraves aux unions qu'un goût mutuel eût formées; en établissant entre les deux sexes (sous prétexte de maintenir la vertu) des barrières qui rendaient presque impraticables cette connaissance mutuelle des esprits et des cœurs, nécessaire cependant pour former des unions vertueuses et durables; en excitant et en intéressant la vanité des hommes à la corruption des femmes; (...) »<sup>213</sup>

Dans « Attrait du mal », elle souligne encore qu'il faut avoir des lois égales et raisonnables pour tout le monde.

---

<sup>209</sup> Ibid. pp. 160,161

<sup>210</sup> Ibid. p. 162

<sup>211</sup> Condorcet, C., *Cinq Mémoires sur l'instruction publique*, p. 53

<sup>212</sup> Lagrave, *Sophie de Grouchy, marquise de Condorcet, Lettres sur la sympathie suivies des lettres d'amour*, op. cit., p. 162

<sup>213</sup> Lagrave, Ibid. p. 167

« L'empire d'une connaissance ordinaire, avec des lois raisonnables, suffirait donc à l'homme pour être juste et bon ; mais depuis les institutions sociales qui, chez tant de peuples, ont plus souvent dégradé que perfectionné la nature, depuis qu'il reçoit d'elles des idées morales incomplètes et fausses, des passions plus dangereuses que ces passions naturelles; (...) il a besoin, pour se soutenir dans le chemin de la vertu, de cette force et de cette lumière puissante que la nature donne si rarement, et qui loin d'elle ne peut s'acquérir qu'en écoutant sa voix dans une méditation profonde et réfléchie. »<sup>214</sup>

Sophie évoque les sujets tels que « Equité des peines », « Une justice sensible », « Combats des Philosophes » et « La probité » dans la huitième, qui est en même temps la dernière lettre.

Comme elle nous l'avait déjà précisé, dans « Equité des peines », elle distingue deux sortes d'actions contraires à la justice.

« Les actions contraires à la justice peuvent se diviser en deux classes: les unes sont de véritables crimes, que les lois punissent; les autres, soit par leur peu d'importance soit par la difficulté de les prouver, ne sont pas du ressort des lois. (...) »<sup>215</sup>

Quant à « Une justice sensible », comme on peut comprendre par le titre, Sophie propose une justice égale, qui peut servir au bien du peuple et non pas seulement à celui des hommes bien nés.

« Pour que la crainte de la peine soit efficace et salutaire, il faut que la peine ne révolte pas; il faut que la justice soit sensible à la raison la plus commune, et surtout qu'elle réveille la conscience, en même temps qu'elle en punit le silence et le sommeil. Si les peines, au contraire, sont trop fortes; si, au lieu d'inspirer l'horreur du crime, elles offrent elles-mêmes l'idée d'une barbarie ou d'une injustice; (...) alors le peuple est tenté de regarder les lois criminelles comme faites contre lui en faveur du riche, (...) »<sup>216</sup>

Sophie agit donc toujours en tant que disciple et représentante des Encyclopédistes en ce qui concerne la justice et souligne, comme son mari, la nécessité d'une réforme judiciaire.

Toujours s'adressant à Condorcet, elle lui dit dans « Combats des Philosophes »,

---

<sup>214</sup> Ibid. pp. 169,170

<sup>215</sup> Ibid. p. 172

<sup>216</sup> Ibid. p. 173



« C'est en considérant ainsi ce que les lois criminelles pourraient être, que les Philosophes se sont permis d'attaquer celles qui amènent plus d'abus que d'avantage: cet examen, sollicité par tous les hommes non prévenus, et que trop d'injustices justifiaient, a valu cependant à ceux qui l'ont entrepris, le nom (à la vérité plus honorable qu'injurieux) de novateurs: mais, s'ils ont demandé des lois auxquelles le coupable ne puisse échapper, et que l'innocent n'ait jamais à craindre, ils ont demandé des lois justes; s'ils ont demandé des lois moins sévères, se en démontrant que leur sévérité même est aussi dangereuse qu'injuste; s'ils ont regardé la raison et l'utilité commune comme les juges naturels et imprescriptibles des institutions sociales, c'est parce qu'elles sont les seules règles générales et infaillibles (...) »<sup>217</sup>

« La probité » vise à nous expliquer que la rupture entre les hommes est due à la différence des classes sociales: « (...) la grande distance qui se trouve entre une classe et une autre rend les hommes étrangers les uns aux autres. Les vertus, pour se connaître et se communiquer, ont en quelque sorte besoin de se trouver, par la fortune, placées à la même hauteur (...) »<sup>218</sup>

Si l'on considère l'ensemble des *Lettres*, l'équilibre entre la logique et la sensibilité est la condition primordiale qui nous mène au vrai bonheur. C'est grâce à la sympathie qu'on ressent envers les autres qu'on peut reconstruire des liens entre les diverses souffrances que les hommes peuvent éprouver. C'est ainsi qu'on peut comprendre et analyser leur peine et qu'on peut avoir une empathie avec leur souffrance et leur bonheur. Mais tout lien est bâti sur le respect, qui est le premier pas à faire pour garantir la sympathie. L'homme peut devenir heureux car il sait qu'au fond de son être, il porte un sentiment positif envers les actes charitables pour les autres. C'est par ce moyen aussi qu'il peut envisager la mort et trouver le pouvoir de confronter des malheurs qui peuvent lui arriver. De la signification du bien et du mal nous arrivons aux concepts de la justice et de l'injustice. Si l'on soutient l'idée que tous les hommes ont les mêmes droits, on aura au moins plus de chance d'être libre. Deux facteurs nous mènent à agir: la logique et la justice. La logique avec le sentiment, nous mène au bien et de là, naissent la tranquillité et la sécurité. Les illuministes ont vu la logique à la base de la justice. Ce qui nous pousse à faire des bêtises dépend des quatre faiblesses qu'on a déjà citées et qui sont en nous: l'amour, l'argent, l'ambition, et l'orgueil. D'après l'écrivaine,

---

<sup>217</sup> Ibid. p. 175

<sup>218</sup> Ibid. pp. 179,180

le seul moyen d'être heureux c'est de garder un respect considérable tout d'abord envers soi-même et ensuite envers les autres.

L'idée du bonheur de Sophie de Condorcet est l'exemple de la morale utilitaire si chère aux penseurs anglais comme David Hume et Stuart Mill. Les idées pareilles sont aussi soutenues par Diderot moraliste, qui fait confiance en la bonté et la conscience de l'homme. Selon lui, la morale n'est pas révélée, elle est expérimentale; l'expérience propre, l'intérêt présent, la voix de la conscience sont les grands docteurs de la vie. Sophie a sans aucun doute suivi la voie ouverte par les philosophes éclairés du XVIIIe siècle qui n'ont pas eu la chance de voir la Révolution de 1789, ni la proclamation de la République.

### **3.3 Deux écrivaines: pensées ressemblantes et divergents**

Emilie du Châtelet prend le *Discours* en main pour écrire ses propres opinions sur la conception du bonheur. Même si elle a désiré avoir la gloire dans le monde de lettres et des sciences, elle n'a porté aucune intention précise pour que son *Discours* soit publié et connu. Elle a tout simplement désiré parler de ses malheurs causés par l'éloignement et par l'indifférence de Voltaire. Son but essentiel était de pouvoir les endurer par l'écriture. Quant à Sophie de Condorcet, elle a senti le besoin de produire un écrit sur la conception du bonheur, après la perte de son époux Condorcet et de sa déception qu'elle avait vécue à la suite de son amitié avec Maillia Garat. Sa lecture et sa traduction d'Adam Smith l'ont poussée à prendre la question en main par l'écriture. Les deux écrivaines sont parties de leurs propres problèmes pour rédiger des textes, Emilie sur le bonheur individuel et Sophie, sur celui qui est, en grande partie, collectif. C'est en analysant et travaillant sur la traduction de la *Théorie des sentiments moraux*, que Sophie commença, sans trop savoir où ce travail la mènera, à écrire ses propres visions sur la sympathie. Contrairement au *Discours* d'Emilie du Châtelet, elle utilise la forme de la lettre - elle a écrit huit lettres - par laquelle elle s'adresse à son époux défunt.

Si nous considérons le *Discours* et les *Lettres*, nous remarquons que, dans tous les deux, malgré certaines nuances, on peut trouver des notions communes comme « la vertu », « l'illusion » et « l'estime ». « La vertu », selon Emilie, tout comme la pensée de Sophie, est une notion contribuant au bien-être de l'individu et par ce moyen, à celui de la société. Quant à « l'estime », selon Emilie, on est vertueux quand on fait quelque chose de bien et c'est pour cela qu'on essaie d'agir de façon à ce qu'on rende les autres heureux et de mériter leur estime.

Sophie, de son côté, soutient l'idée qu'on ressent la jouissance non parce que nous sommes estimés, mais parce que le sentiment d'avoir fait une bonne action envers les autres nous rend heureux. Le concept de « l'illusion » sert à notre bonheur car, c'est une autre forme d'exil, mais un exil heureux où l'on se sent content et satisfait. Emilie nous propose de regarder les pièces de théâtre en imaginant que les acteurs sont de vrais caractères. Sophie, de l'autre côté, soutient l'idée qu'il faut utiliser « l'illusion » pour mieux comprendre les souffrances et les malheurs de « l'autre ». Nous pouvons constater l'existence de la notion de « l'amitié » chez toutes les deux écrivaines mais nous ne pouvons pas dire que « l'amitié » d'Emilie correspond exactement à « l'amitié » de Sophie. Pour Emilie, la passion d'amour est un sentiment qui nous donne un bonheur exceptionnel mais, elle nous suggère aussi qu'il faut bien garder l'amitié lorsque la passion n'est plus. Quant à Sophie, la passion d'amour est une notion qui nous pousse à nous éloigner de la sympathie réciproque mais elle précise qu'on doit éprouver de l'amour, dans un sens plutôt amical.

Comme nous l'avons dit, à plusieurs reprises, les points ressemblants entre les deux écrivaines sont restreints dû à de nombreuses raisons provenant de leurs personnalités et surtout de leurs époques qui se séparent l'une de l'autre avec un intervalle de cinquantaine d'années.

Les points divergents, comme nous l'avons déjà mentionné, sont nombreux par rapport aux ressemblances. La raison de cela est due aux époques différentes dans lesquelles elles ont vécu et des circonstances auxquelles elles ont fait face. Selon Emilie, il faut bien profiter de la vie et de tout ce qu'elle nous offre. Cette idée ressemble à celle de

Sophie mais dans une autre manière car, l'idéologie de base de Sophie est contraire à celle d'Emilie. Cette dernière, qui donne de l'importance aux goûts et aux plaisirs personnels, pense qu'on doit faire tout ce qu'on peut pour jouir des avantages de ce monde, tandis que Sophie soutient l'idée que chaque démarche de l'homme doit servir au bien de l'humanité. Elle nous propose de sympathiser avec les hommes et de travailler pour leur bien-être. L'empathie qu'on bâtit avec eux pour comprendre mieux leurs douleurs et malheurs nous donne un plaisir extraordinaire. Il faut faire tout notre possible afin d'assurer le bonheur des autres. Les liens établis rendent les hommes heureux et en travaillant pour le bien-être de la société, la personne en question, qui tente de construire ces liens et bondages, sentira, à son tour, une satisfaction exceptionnelle. On ne peut pas parler d'une sympathie pour le bien-être des autres, selon Emilie. L'autre, à part la personne qui évoque chez nous une grande passion amoureuse, n'a pas d'importance. Pour Sophie, être capable de marcher tout seul suffira même à nous rendre heureux. Alors qu'elle nous propose de jouir de notre bien-être, Emilie nous montre les moyens de conserver notre santé en nous donnant des conseils auxquels elle a accordé une place considérable dans son court récit.

Elles traitent aussi des sujets dont on doit se méfier. Emilie nous dit qu'il faut écarter la haine, la vengeance et la colère mais qu'il faut, de l'autre côté, avoir des ambitions qui peuvent servir à notre aisance. Sans les ambitions, on n'aurait pas d'objectifs qui puissent contribuer à notre bonheur. Sophie, de son côté, pense qu'il faut écarter les notions telles que la passion d'amour, l'argent, la vanité en même temps que l'ambition. Selon elle, ce sont des notions qui nous poussent à perdre la sympathie qu'on a, de nature, en nous.

Emilie nous propose d'écarter l'idée de la mort pour jouir le plus possible de tout ce que le monde présent nous offre. Sophie, de son côté, n'évoque, même pas, ce thème. Elle retient seulement que l'homme est fait pour être heureux, et que son bonheur ne doit pas être l'objet d'une recherche solitaire et égoïste, mais il est inséparable de la félicité publique.

En ce qui concerne l'idée de la mort, elles ont toutes les deux fait réfléchir à Montaigne mais de façon toute différente: Madame du Châtelet critique la prise de position de Montaigne devant la mort car elle trouve que le sage penseur accorde un temps considérable à ce problème pour trouver une solution saine et pratique devant elle. Sophie, elle, évoque le thème de la douleur physique et morale qui risque de gâcher notre tranquillité. En accordant, dans son récit d'une centaine de pages, une grande place à la douleur, elle a essayé, comme Montaigne, de préciser son attitude devant des situations pénibles qui peuvent rendre les hommes pessimistes et douloureux et, régler ensuite leur vie.

Pour compléter ce sous-chapitre comparatif de notre travail, nous voudrions le conclure avec une constatation importante et intéressante de Robert Mauzi:

« La contradiction entre le bonheur individuel et le bonheur collectif s'exprime aussi sous une forme plus abstraite, et se change en un antinomie entre la Nature et la Vertu. Ce sont les deux mots magiques du siècle, qui symbolisent, en toute rigueur, deux styles de pensées et de vie contradictoires. (...) Nature et Vertu manifestent des exigences et indiquent des voies, que tout sépare. L'une consiste à descendre sa pente, l'autre à la remonter: l'une spéculé sur cette part de l'âme donnée dès l'origine, l'autre demande d'élaborer une conduite; l'une appelle au témoignage de l'instinct, l'autre à celui de la conscience; l'une est apanage de l'homme éternel, l'autre participe à un ordre social; l'une fait qu'on pense surtout à soi, l'autre oblige à penser d'abord aux autres. »<sup>219</sup>

---

<sup>219</sup> Mauzi, R., *L'idée du bonheur dans la littérature et la pensée française au XVIIIe siècle*, Paris, Albin Michel, 1994, pp. 145,146

## CONCLUSION

Le XVIII<sup>e</sup> siècle, se constitue en fait de deux époques. La première, qui comprend la première moitié du siècle subit l'influence du cartésianisme et témoigne les effets d'un rationalisme assez sec, ce qui a permis aux penseurs d'avoir des idées claires et distinctes sur un grand nombre de questions, y compris, le problème du bonheur. Il s'agit, bien entendu, d'une période de transition qui prépare le réalisme et le romantisme dans la littérature. La deuxième époque suit cette période de transition et nous amène à la préparation d'une révolution qui bouleversera l'ordre de la société et, lié à cela, à l'apparition des divers écrits cherchant à améliorer le bien-être des individus en société.

Les écrivaines françaises, objets de notre étude, ont vécu dans ce siècle de la raison, de la philosophie et des sciences. Un siècle qui a permis aux femmes bien nées, sous une bonne étoile, certains privilèges dont s'est joui seulement un nombre limité de femmes. Elles appartiennent à l'aristocratie, à cette classe aisée et privilégiée, qui leur a donné la possibilité de faire de bonnes études et de briller dans leurs milieux intellectuels. Emilie du Châtelet a rédigé son texte en 1747 et Sophie de Condorcet le sien en 1798, avec à peu près, un demi-siècle d'intervalle qui nous présente l'évolution des idées portant sur le bonheur.

Malgré ces privilèges, ces auteurs femmes ont dû, en grande partie, leur réputation et leur renommée à deux penseurs célèbres de l'époque, Voltaire et Condorcet. En d'autres termes, même s'il est possible de parler d'une certaine émancipation des femmes cultivées au siècle des Lumières, elle n'est pas encore tout à fait complète. De plus, nous devons souligner que, Emilie du Châtelet, dut sa célébrité non pas au traité du bonheur qu'elle a rédigé à la fin de sa vie, mais à ses *Institutions de Physique*, à son *Mémoire sur le feu*, et à sa traduction et commentaire de *Principia Mathematica* de Newton. Elle chercha ainsi la gloire dans les domaines de mathématiques et de la physique, particulièrement propres aux chercheurs et écrivains masculins. Quant à Sophie de Condorcet, elle dut la sienne à son Salon qui a réuni les célébrités intellectuelles et étrangères du temps à la veille et pendant la Révolution. Son traité sur le bonheur n'était pas bien connu de son vivant et il n'est parvenu au lecteur d'aujourd'hui que récemment grâce à la publication de Jean-Paul de Lagrange qui date de

1994 parue chez Etincelle éditeur. Pour ce qui est du texte d'Emilie du Châtelet, la dernière édition, en collection Rivages Poche date de 1997, avec un commentaire d'Elisabeth Badinter qui résume bien sa place et son importance dans le monde des Lettres:

« Emilie du Châtelet (1706-1749) a écrit ce beau texte pour vider son cœur, hors de tout souci de publication, autrement dit sans autocensure. Forte d'une expérience intellectuelle, sentimentale et même sensuelle dont peu de ses contemporaines peuvent se targuer, Madame du Châtelet trace le bilan de ses ambitions personnelles, de ses amours avec Voltaire et de ses espérances, pour tenter de répondre à la question qui hante son époque: comment être heureux sur cette terre, et plus particulièrement comment l'être lorsqu'on est une femme qui, même exceptionnelle, se voit interdire la plupart des ambitions et des gloires permises aux hommes? Comment l'être enfin lorsqu'on est une amoureuse passionnée, exclusive et tyrannique.»<sup>220</sup>

Les textes des deux écrivaines n'ont pas vu une édition plus récente durant la dernière décennie.

D'après Emilie, le seul domaine pour les femmes à justifier leur présence et leur existence est celui du travail intellectuel. Les hommes qui ont diverses préoccupations doivent, pour Emilie, permettre aux femmes de s'occuper de l'étude, un moyen par lequel elles peuvent se sentir utiles à la société. Sophie précise qu'il doit y avoir de l'égalité entre les hommes et les femmes et elle doit être garantie par une éducation offerte par l'Etat sans faire distinction du sexe, ni de l'âge des individus. Ce genre de propositions concernant l'instruction des femmes est totalement absent chez du Châtelet. Même si elle défend que les femmes doivent afficher leurs opinions personnelles, elle ne précise pas ceci de la même manière que Sophie. En mettant l'accent sur l'importance du goût de l'étude, Emilie voit le travail intellectuel comme le seul moyen, pour les femmes, de justifier leur existence, de débattre de leurs idées et de trouver une satisfaction paisible lorsque l'amour-passion n'existe plus dans leur vie.

La proposition la plus intéressante et la plus constructive qu'Emilie nous a transmise dans son *Discours*, c'est la joie de l'étude pour éloigner l'ennui et pour endurer et même

---

<sup>220</sup> E. Du Châtelet, *Discours sur le bonheur* Coll. Rivages Poche, Paris, 1997, p.3

Il faut signaler qu'Elisabeth et Robert Badinter sont aussi les auteurs d'une recherche importante sur Caritat de Condorcet intitulée, *Condorcet, un intellectuel en politique* paru chez Gallimard, Paris, 1990

guérir les malheurs. Elle aborde la vieillesse, contrairement à Sophie et, propose l'étude intellectuelle et le jeu de hasard en tant que remèdes pour chasser les idées pessimistes. Ces sujets qui intéressent Emilie sont totalement absents dans les *Lettres* de Sophie, en d'autres termes, les sujets tels que l'ennui et la vieillesse, n'y sont jamais traités. Par contre, les thèmes tels que la justice, la loi, le gouvernement et les enfants intéressent Sophie. Elle est pour l'égalité entre les hommes et contre toutes les injustices et les différences divisant les hommes et les rendant ennemis. Elle précise qu'il faut changer les lois si l'on veut vivre en paix et en égalité. Elle suggère la construction des institutions sociales pour les enfants et que celles-ci doivent être ouvertes à la disposition de tous, sans discrimination d'âge et de sexe. Sans une justice égale, des lois justes et des institutions pédagogiques envisagées pour tous les enfants, sans faire distinction des classes sociales, la France ne pourra jamais devenir un pays libre, civilisé et instruit.

Bien que la rédaction de ces textes sur le bonheur soient étroitement liée aux existences personnelles des écrivaines qui furent également conditionnées par les événements socio-politiques de l'époque, l'intervalle d'un demi siècle entre les deux traités peut être considéré comme le fruit d'une évolution: pour pouvoir réfléchir au bonheur des hommes en société qui, partant de la «sympathie» aboutit aux concepts de la justice, et des lois devant lesquelles tous les hommes seront égaux, il fallait d'abord voir construire ce concept chez l'individu. C'est en partant de son propre bonheur et satisfaction qu'on pourra réfléchir sur ceux des autres. Du *Discours sur le bonheur* aux *Lettres sur la sympathie*, il était possible, pour nous, de voir cette évolution d'idées concernant la conception du bonheur.

Il est à noter aussi que, ces deux femmes ont suivi une tendance chère à la littérature des Lumières, qui est d'origine philosophique: elles ont, toutes les deux, annoncé le problème philosophique à discuter, aux titres de leurs écrits, voire, «bonheur» et «sympathie». Une attitude chère également à Voltaire, idole du siècle, qui fut, pour Madame du Châtelet un amant, et une grande amie et, pour Madame de Condorcet, un guide exceptionnel. Dans ses contes philosophiques, Voltaire, lui aussi, annonçait déjà



dans les titres de ses contes, le problème philosophique qu'il abordera, comme il l'a fait pour *Memnon ou la sagesse humaine*, *Zadig ou la Destinée*, *Candide ou l'optimisme*.

Pour conclure, nous voudrions attirer l'attention de l'intelligentsia turque à une réalité et un devoir à accomplir. En faisant cette recherche, comme nous avons découvert une foule d'idées utiles et intéressantes qui serviraient parfaitement à construire notre propre bonheur et satisfaction et par là, de sympathiser et de sensibiliser avec celui des autres, nous pensons qu'un autre travail sur ces récits peuvent être également agréable et enrichissant. Etant donné que ces beaux textes ne sont pas encore traduits en notre langue, les chercheurs intéressés par les idées abordées dans ce travail, peuvent se donner une tâche et une responsabilité importantes: faire acquérir les traductions du *Discours* et des *Lettres* à notre langue et à notre littérature.

## BIBLIOGRAPHIE

### OUVRAGES CITÉS OU CONSULTÉS

AYTAÇ, Gürsel. *Karşılaştırmalı Edebiyat Bilimi*, Say yayınları, İstanbul, 1994.  
ISBN 9-75468-419-7

AUBAUD, Camille. *Lire les Femmes de Lettres*, Dunod, Paris, 1993.

BADINTER, Elisabeth et Robert. *Condorcet, un intellectuel en politique*, Gallimard, Paris, 1990.

BAYSAN, Gül Tekay. *Condorcet ve İnsanın Doğal Hakları*, Frankofoni no. 8, Ankara, 1996. ISBN 1016-4537

BOISSEL, Thierry. *Sophie de Condorcet, Femme des Lumières (1764-1822)*, Presses de la Renaissance, 1988. ISBN 2-85616-473-0

CHATELET, Gabrielle Émilie Le Tonnelier de Breteuil. *Discours sur le bonheur*, éd. critique et commentée par Robert Mauzi, Paris, Belles lettres, "Bibliothèque de la Faculté des lettres de Lyon", 1961.

CONDORCET, Sophie. *Lettres sur la sympathie suivis des Lettres d'amour*, 1994, l'Étincelle éditeur et Jean-Paul Lagrave. ISBN 2-89019-274-1

ERLAT, Jale. *Sophie de Condorcet: Aydınlanma Çağında Halk için Savaşan Soylu Bir Kadın*, Frankofoni no. 8, Ankara, 1996. ISBN 1016-4537

ERLAT, Jale. *Emilie du Châtelet ve Mutluluk Düşüncesi*, Frankofoni, no. 11, Ankara, 1999.

ERLAT, Jale. *Esquisse d'une Histoire de la Littérature Française, des origines au XVIIIe siècle*, Bizim Büro Basımevi, Ankara, 2001. ISBN 975-94398-0-8

ERLAT, Jale. *Aydınlanma Çağında Fransız Kadın Yazarlar (1)*, Çağdaş Türk Dili Dergisi, Sayı 160, Ankara, Haziran 2001.

ERLAT, Jale. *Aydınlanma Çağında Fransız Kadın Yazarlar (2)*, Çağdaş Türk Dili Dergisi, Sayı 162, Ağustos 2001.

ERLAT, Jale. *XVIII. Yüzyılda Fransız Kadın Yazarlar (3)*, Çağdaş Türk Dili Dergisi, Sayı: 164, Ankara, Ekim 2001.

ERLAT, Jale. "Voltaire et Madame du Deffand: deux intellectuels face au vieillissement", *Hacettepe Üniversitesi, Edebiyat Fakültesi Dergisi*, cilt 5, sayı 2, Aralık 1988.

FRAISSE, Geneviève. *Les femmes et leur histoire*, Ed. Gallimard, Paris, 1998.

GOULEMOT. *La littérature des lumières en toutes lettres*, Paris, Bordas, 1989.

LAGRAVE, Jean-Paul. *Sophie de Grouchy, marquise de Condorcet, Lettres sur la sympathie suivis des Lettres d'amour*, 1994, l'Étincelle éditeur et Jean-Paul Lagrave. ISBN 2-89019-274-1

LARNAC, Jean. *Histoire de la Littérature Féminine en France*, les documentaires, éd. KRA, Paris.

MAUZI, Robert. Gabrielle Émilie Le Tonnelier de Breteuil (marquise) du Châtelet, *Discours sur le bonheur*, éd. critique et commentée par Robert Mauzi, Paris, Belles lettres, "Bibliothèque de la Faculté des lettres de Lyon", 1961.

MAUZI, Robert. *L'idée du bonheur dans la littérature et la pensée française au XVIIIe siècle*, Albin Michel, Paris, 1994.

ORIEUX, Jean. *Voltaire*, Flammarion, Paris.

SEBOUL, Albert. *Révolution française*, Gallimard, Paris, 1988.

TADIE, Jean-Yves. *La Critique littéraire au XXe siècle*, Les Dossiers belfond, Paris, 1987.

TANILLI, Server. *Voltaire ve Aydınlanma*, Adam Yayınları, Adam Yayıncılık ve Matbaacılık A.Ş., 1994. ISBN-975-418-560-3

THORAVAL, Jean. *Les Grandes Etapes de la Civilisation Française*, éd. Bordas, 1972. no.067-2722-605

VAILLOT, René. *Madame du Châtelet*, éd. Albin Michel, 1978. ISBN 2-226-00584-6

VISSIERE, Isabaele et Jean-Louis. *La Correspondance de Madame du Deffand avec Voltaire*, Garnier-Flammarion, 1979. ISBN 2-7-210-0309-7

### **SITES INTERNET CONSULTES**

<http://www.cosmovisions.com/Smith.htm>

<http://www.cosmovisions.com/sympathie.htm>

<http://www.upf.edu/materials/fhuma/cots/sXVIII/text/teo18.htm>

<http://www.revue-texto.net/Parutions/Analyse-thematique/Erlich.pdf>

[http://classiques.uqac.ca/classiques/hazard\\_paul/pensee\\_europe\\_au\\_18e\\_siecle/pensee\\_europe\\_tdm.html](http://classiques.uqac.ca/classiques/hazard_paul/pensee_europe_au_18e_siecle/pensee_europe_tdm.html)

# ÖZGEÇMİŞ

## Kişisel Bilgiler

Adı Soyadı : Betül GÜRZEL  
Doğum Yeri ve Tarihi : Kopenhag – Danimarka, 20 Kasım 1976

## Eğitim Durumu

Lisans Öğrenimi : Hacettepe Üniversitesi – Fransız Dili ve Edebiyatı Bölümü  
Yüksek Lisans Öğrenimi : Hacettepe Üniversitesi – Fransız Dili ve Edebiyatı Bölümü  
Bildiği Yabancı Diller : İngilizce, Fransızca  
Bilimsel Faaliyetleri :

## İş Deneyimi

Stajlar :  
Projeler :  
Çalıştığı Kurumlar : Telekom Dünyası – ITU Kongresi 2006  
: Bilkent Üniversitesi – NC-AFM07 Konferansı

## İletişim

E-Posta Adresi : betulgurzel@yahoo.co.uk  
: betulgurzel@hotmail.com

Tarih : 23 Ocak 2008

YÜKSEKÖĞRETİM KURULU DOKÜMANTASYON MERKEZİ TEZ  
VERİ FORMU

Tez No:

Konu Kodu:

Üni. Kodu:

\*\* Not: Bu bölüm merkezimiz tarafından doldurulacaktır.

Tezin yazarının

Soyadı: Gürzel

Adı: Betül

Tezin Türkçe : “Emilie du Châtelet ve Sophie de Condorcet’nin eserlerindeki mutluluk kavramı”

Tezin Yabancı Dildeki Adı: “La conception du bonheur dans l’œuvre d’Emilie du Châtelet et de Sophie de Condorcet”

Tezin yapıldığı

Üniversite: Hacettepe

Enstitü:

Sosyal Bilimler

Yılı: 2008

Diğer Kuruluşlar:

Tezin Türü: 1- Yüksek Lisans

(X)

Dili: Fransızca

2- Doktora

( )

Sayfa Sayısı: 106

3- Tıpta Uzm.

( )

Referans Sayısı: 32

4- Sanatta Yeterlik

( )

Tez Danışmanlarının

Ünvanı: Prof. Dr.

Adı: Jale

Soyadı: Erlat

Ünvanı:

Adı:

Soyadı:

Türkçe Anahtar Kelimeler:

İngilizce Anahtar Kelimeler:

1- Emilie du Châtelet

1- Emilie du Châtelet

2- Sophie de Condorcet

2- Sophie de Condorcet

3- Mutluluk

3- Happiness

4- Voltaire

4- Voltaire

5- Condorcet

5- Condorcet

Tarih: 23/01/2008